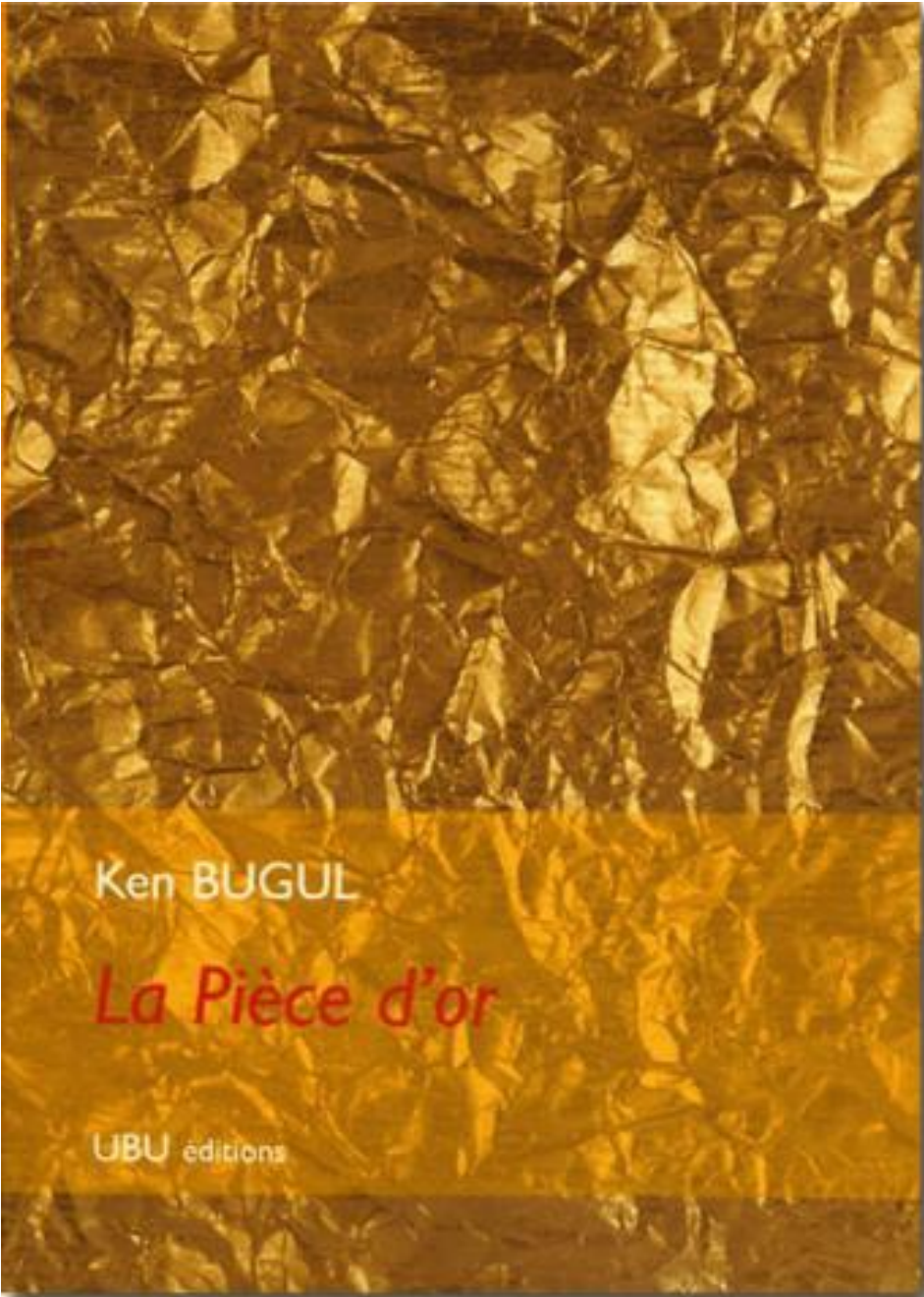


The book cover features a crumpled gold texture. A horizontal band of a slightly darker, more uniform gold color runs across the middle, serving as a background for the text.

Ken BUGUL

La Pièce d'or

UBU éditions

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Ken Bugul

La Pièce d'or

UBU

Les éditions UBU tiennent à remercier Laurence Bailloux, Xavier Belrose, Benoît Bontout, Laurence Boussand, Marie Donzel, Amandine Escoffier, Charles Goualouic, Jacqueline Lafarge, Janine Lalouelle et Sophie Patey pour l'aide qu'ils ont apportée lors de la création de cette maison.

© UBU éditions, 2006

UBU éditions – 26, rue Liancourt – Paris 14^e

www.ubu-editions.com

Famille Anikulapo Kuti Ransome

Un matin, un homme s'était levé très tôt – comme d'habitude, diraient ceux qui le connaissaient – et était sorti de chez lui. Pour ceux-là, cet homme s'était levé plus tôt encore, ce matin-là. Il n'avait pas fait de bruit comme d'habitude. Il ne voulait peut-être pas réveiller sa femme endormie sur un lit, dont le vieux drap en patchwork de tissus imprimés était froissé et mettait à nu un matelas en mousse usé. L'homme avait traversé une autre pièce où, sur un lit dont le sommier en fer touchait le sol, était allongé, en travers du matelas, un jeune homme qui devait avoir quatorze ans. Sa bouche était ouverte et il ronflait doucement. Dehors, il faisait frais, dans cette région réputée pourtant pour sa chaleur. Mais les matins pouvaient y être frais, surtout à cette période de l'année, et cette fraîcheur s'infiltrait dans les articulations de l'homme. L'homme avait la quarantaine passée, depuis quelques années. Il se dirigeait dans le sens opposé du centre-ville de Birlane. Dans la rue, il n'avait rencontré personne. Il n'y avait que quelques ombres d'arbres, quelques souffles, des bruits de matin, des bruits de réveil d'animaux, des bruits de retour à la vie après un voyage dans les rêves dont la plupart étaient aussitôt oubliés devant des quotidiens incertains. L'homme marchait de plus en plus vite en s'éloignant, comme s'il ne voulait pas être vu. Sur ses épaules, il avait une couverture en sorte de laine. Il avait acheté cette couverture au bon vieux temps où les poches et les boutiques étaient achalandées. Cette couverture était très utilisée pendant la période de l'ancienne occupation, avant les années soixante. Presque toutes les familles en possédaient une. Elle ressemblait aux couvertures utilisées par les soldats de l'ancienne occupation, mais sa matière n'était pas de la laine pure. C'était une couverture adaptée au climat et elle était solide. Cet homme était né ici à Birlane, petite ville qui s'adossait à une colline aux pentes douces, dans les années trente. Il était issu d'une famille sans histoire apparente, où le sens du devoir était distillé dans les veines avant la naissance, dans le sein de la mère. Ce sens du devoir avait fait de lui, comme des autres membres de sa famille, quelqu'un de respecté et de considéré à Birlane. C'était ce qu'il fallait pour accéder à un statut, ici. Ne pas avoir d'histoire apparente. Tant que les histoires étaient cachées, il y avait un consensus dans la communauté et tout se passait bien. Parce que des histoires non apparentes, chaque famille en avait ! On pouvait même dire que chacun en avait ! L'homme repensait à son enfance et à son adolescence et avait le cœur serré. C'était la plus belle période de sa vie. C'était bien après, quand il était devenu « un homme », qu'il avait commencé à se poser des questions. Sur lui-même. Il doutait de sa capacité à décider tout seul, en son âme et conscience. Il n'était pas très sûr de lui, à vrai dire. À chaque fois qu'il fallait prendre une décision seul ou en groupe, il hésitait. Il aurait préféré être ailleurs.

Il n'avait peut-être pas été à la hauteur de ce qu'il devait être, de ce qu'il voulait être. Un autre, né dans d'autres conditions. Ou alors un homme seul. Il se disait toujours qu'il était ce qu'il était mais pas ce qu'il désirait secrètement être.

« Qui voulait-il être ? » aurait-on pu se demander s'il en avait parlé. L'homme n'en avait jamais parlé. Il vivait avec son sentiment. Oui, c'était un sentiment. Sa conscience n'en était pas pour autant perturbée. On pouvait même dire que sa vie n'en était pas affectée. Pourtant, avant son mariage, il ne se posait pas ce genre de questions. Avant de devenir un homme responsable, qui devait avoir une famille et s'en occuper. C'était ce sentiment de malaise que quelqu'un pouvait éprouver sans en connaître exactement le sens. Mais le sentiment était là. Être quelqu'un d'autre. L'homme était passé rapidement devant l'unique cimetière et, plus loin, devant les abattoirs, où les dernières étoiles s'acharnaient à éclairer les chaînes qui tenaient les bêtes par les pattes. Les bêtes offraient ainsi des gorges dont les veines saillantes, gonflées par la position, se soulevaient au même rythme que les battements d'un cœur qui allait s'arrêter. Les buttes de terre alentour, depuis longtemps abandonnées, étaient en retrait, comme les témoins des suppliciés tous les matins, pour les besoins des hommes. Mais les hommes ne se posaient pas de questions. C'était ainsi. C'était la loi de la vie. Les bêtes, elles, personne ne se demandait si elles se posaient des questions. C'était ainsi. C'était la loi de la vie. L'homme marchait vite pour ne pas être surpris peut-être par le soleil qui, dès qu'il allait se lever, allait lui brûler le visage sans pitié. Ou peut-être avait-il peur de devenir, ce matin-là, celui qu'il aurait voulu être ?

Où allait cet homme ?

Lui-même ne le savait pas.

Il marchait de plus en plus vite comme s'il était attendu, comme s'il avait peur de manquer un rendez-vous important. Un rendez-vous avec cet autre qu'il aurait voulu être ? Ou voulait-il s'enfuir de lui-même, de ce qu'il était ? Quelques kilomètres plus loin, il s'était arrêté au milieu d'un paysage de désolation. Il n'y avait rien, ni devant lui, ni derrière lui, ni à gauche, ni à droite. Il n'y avait qu'un paysage auquel il ne pouvait croire. Il était né ici et y avait toujours vécu. Ce spectacle, qu'il voyait à présent, n'était pas celui auquel il était habitué, n'était pas celui qu'il avait connu. Ses parents étaient venus s'installer dans cette région venant du Diambour. Ils avaient des champs à perte de vue. Ils étaient cultivateurs et avaient aussi d'importantes têtes de bétail, surtout beaucoup de chevaux. L'homme était bien né, comme disaient les griots. *Dioudou bou rafette*, une belle naissance. Il avait été presque heureux ici, avec tous les jeunes gens de son âge. Il avait été élevé et initié aux valeurs essentielles, aux valeurs de travail, de responsabilité, de justice et de partage. Il avait été initié à son rôle en compagnie des jeunes gens de sa génération. Son rôle d'homme. Très vite, il avait possédé ses propres champs, ses propres têtes de bétail. Il avait aussi exercé un métier hors saison, celui de maçon. Vers l'âge de vingt-cinq ans, il avait acquis avec la vente de ses récoltes un terrain adossé à une forêt de manguiers, à côté de l'unique cimetière. Il avait lui-même construit sa maison dont l'entrée donnait sur le nord. Les fenêtres des chambres donnaient, quant à elles, dans la direction de Jérusalem. Et tous les jours, quand elles étaient ouvertes, les deux battants en tôle tapaient sur les murs, avant d'être accrochés à deux petits bouts de fer forgé. Quand il avait épousé la fille qu'il trouvait la plus belle de Birlane, et elle l'était, il semblait heureux. C'était la fille d'une famille qui savait d'où elle venait depuis très longtemps. Il l'avait remarquée très vite quand elle était une jeune pubère. Elle était différente des autres filles, bien qu'elle n'ait jamais quitté Birlane. Elle affichait une joie, une gaieté, une insouciance, une rêverie qui lui conféraient encore plus de charme. Cette fille, pourtant, ne semblait pas être prédisposée de sitôt au mariage, disaient ses proches. Elle n'avait pas ce comportement que les autres jeunes filles avaient. Une attitude de disponibilité, de suggestion. Quand les jeunes filles redoublaient de séduction et de coquetterie, elle restait elle-même. Certaines langues disaient qu'elle n'aurait pas de mal à trouver un mari parce qu'elle était jolie, gaie et d'une bonne famille, une famille sans histoire apparente. Pourtant, certaines langues disaient aussi qu'elle n'était pas une fille à marier, car elle soupirait souvent

en regrettant de n'avoir jamais été à l'école, de n'avoir jamais voyagé. Peut-être était-ce pour cela qu'il l'avait épousée, pourrait-on spéculer. Il serait peut-être celui qu'il devrait être en épousant une fille différente, issue de la même communauté. Et les années passaient et ils n'avaient pas d'enfant. À Birlane, les langues se délièrent. Peut-être que sa beauté et ses regrets avaient attiré des créatures invisibles, de mauvais esprits, qui lui avaient jeté un sort. Elle avait subi des traitements de toutes sortes, et toujours rien. Elle avait attaché des cordelettes à la taille, rien. Elle avait posé sur sa coiffeuse une statuette de fécondité venue d'Aoudaghost, et toujours rien. Quelqu'un lui avait recommandé la meilleure position dans le rapport sexuel pour recueillir l'eau de l'homme. En vain. Et les années passaient et toujours rien. L'homme fut secrètement accusé d'impuissance. Comment un homme aussi bien bâti, à la démarche vigoureuse, pouvait-il être impuissant ? En général, les hommes impuissants se devinaient par leur attitude. Ils étaient toujours en train de parler de femmes qu'ils auraient aimé baiser à la suite l'une de l'autre. Ils disaient que la première femme qui se hasarderait dans leurs lits allait jouir jusqu'aux étoiles. Ils disaient que leurs « amis », en parlant de leurs sexes, savaient fouiller avec méthode les profondeurs abyssales des femmes. Les hommes impuissants avaient toujours la « bouche » en parlant des femmes, comme on disait. Certaines langues disaient que, peut-être tout petit, sa mère avait avalé son urine par inadvertance. Et là, le sexe du petit était « gâté » à vie. Pour d'autres langues, celles qui s'en remettaient à Dieu pour tout, le moment n'était pas encore arrivé.

Sa femme, réputée pour sa beauté et sa gaieté, dépérissait. Des voiles recouvraient sa fine silhouette. Elle ne riait plus aux éclats. Quand elle sortait, elle évitait les rues animées. Elle s'adonnait à diverses occupations pour ne pas avoir un temps libre que les autres auraient exploité en lui posant des questions ou en lui suggérant mille recettes. Quand elle marchait, elle ne relevait plus le front. Et elle ne chantonnait plus. Pourtant, quand les rumeurs de l'impuissance de son mari lui parvenaient par des langues indiscretes qui se faisaient passer pour amicales, elle riait ces fois-là et disait que son mari était un lion. N'était-il pas celui qui avait été attaqué par un lion, il y a quelques années ? Il en avait gardé des blessures sur le corps. Il n'avait pas tué le lion mais l'avait blessé et avait pu échapper à ses griffes. Il aurait pu le tuer. Mais on ne tuait pas un animal même dangereux, à l'époque, à Birlane. Et le lion n'était pas dangereux. Le lion avait besoin de respect. Comme l'éléphant. Comme le chat. Depuis lors, son mari était sollicité pour les manifestations du *simb*, le jeu du faux lion. Un homme qui avait été attaqué, mordu ou griffé par un lion avait du sang de lion dans ses veines, disait-on. Quand son mari acceptait de faire le jeu du faux lion, il se laissait pousser les ongles. Le grand jour arrivé, les gens se rassemblaient autour de la grande place du marché. Les enfants, nombreux lors de cette manifestation, étaient en même temps excités et terrifiés. Le faux lion s'attaquait aux uns et aux autres. Et les enfants qui avaient moins de force pour courir, maladroits dans cette foule bruyante, tombaient le plus souvent. Et le faux lion s'emparait d'un malchanceux et le malmenait. Il fallait un *diat kat*, un dompteur de lion, pour que le faux lion lâche sa prise. *Dialali walali*. Les incantations étaient accompagnées de battements de tam-tams spéciaux qui faisaient aussi monter la tension dans la foule. Le faux lion rugissait, résistait au dompteur. Mais celui-ci continuait à le louer, en le décrivant comme le roi de la forêt, comme le plus fort, comme le plus généreux, le plus noble. Le faux lion lâchait l'enfant, parfois avec un corps couvert d'égratignures, au bord de l'évanouissement. Le faux lion se mettait alors à quatre pattes. Il grattait la terre, rugissait, les yeux rouges, la tête ceinte d'un bandeau écarlate sur lequel étaient accrochées des amulettes protectrices. Ces amulettes devaient le protéger de l'esprit du lion qui pouvait développer en lui des instincts d'un vrai lion avec les ravages auxquels on pouvait s'attendre. Le « lion » se calmait au fur et à mesure, et doux comme un agneau devant le dompteur, il sortait la langue qu'il faisait pendre en ahanant de soif. Il était épuisé par le bruit, les clameurs de la foule surexcitée, les cris des

enfants. Le jeu du faux lion, son mari avait aimé le faire, mais il se demandait à chaque fois si, dans la fureur des tam-tams, des cris des enfants et de la foule, il n'allait pas faire mal plus qu'il ne fallait. Ses yeux rougis jetaient des flammes longtemps après le jeu. Dès qu'il s'était marié, il avait prétexté que son travail lui prenait beaucoup de temps pour renoncer à ce jeu. Il n'y avait pas beaucoup d'hommes à Birlane qui avaient échappé aux griffes d'un lion. Les organisateurs de cette manifestation étaient obligés d'aller chercher un faux lion dans une ville avoisinante ou même plus loin. L'homme travaillait avec acharnement et ses affaires prospéraient. Sa femme s'occupait du bétail et se rendait tous les jours au marché pour vendre le lait caillé, le beurre de vache qu'elle en tirait. Au début, elle se rendait au marché pour vendre. Mais par la suite, voulant échapper aux regards et aux supputations des uns et des autres, elle vendait à domicile. Ce qui l'arrangeait moins, mais elle était chez elle et pouvait trouver des échappatoires. Et quelques années plus tard, quand les langues se turent avec regret sur leur sort, elle déclara à son mari qu'elle n'avait pas vu les *bakh* de la femme, ce qui était « propre » à la femme, ce mois-là. C'était quand l'obscurité avait recouvert Birlane un soir de pleine lune avant que l'astre ne se mette à apparaître plus tard à l'est. On pria Dieu. À la consultation médicale, la grossesse fut confirmée. On loua à nouveau Dieu. Plus tard, elle mit au monde un fils à qui on donna le nom de Moïse. Et l'homme fut appelé Ba'Moïse, le père de Moïse. Et la vie reprit de plus belle. Elle retrouva sa gaieté d'antan, bien qu'elle se soit légèrement effritée. Son fils Moïse lui procurait des joies difficiles à exprimer et, au plus profond d'elle-même, elle était comblée.

Et à Birlane, on n'entendait pas un bruit lourd, sourd, qui montait des entrailles de la terre, venant de très loin, dans la direction de Jérusalem.

Depuis quelques années, tout avait commencé à changer à Birlane. Tout avait commencé à changer depuis les années soixante. Les gens avaient changé même physiquement. Ils n'avaient plus d'allure. Ils marchaient sans rythme, courbés, les visages recouverts de toiles invisibles qui faisaient gratter les yeux et embrouillaient la vue. Un découragement général avait commencé à creuser des sillons sur les visages. Le rythme de vie avait été comme bousculé, malmené, par des forces maléfiques qui semblaient en vouloir à Birlane. Qu'est-ce qui avait pu se passer dans cette ville pour que la malédiction la frappât à ce point ? Les choses ne se passaient plus comme avant et les choses ne se passaient pas comme espérées depuis les années soixante. À Birlane, les gens commençaient à chuchoter, à regretter le temps d'avant les années soixante, le temps de l'ancienne occupation malgré ses violences et ses vices. Les femmes étaient tristes. La femme de Ba'Moïse regrettait secrètement encore plus de choses. Les boutiques autour du marché, jadis flamboyantes de couleurs et d'odeurs, ouvraient et fermaient avec indolence. Le marché lui-même en avait pris un coup. Les étals jadis achalandés étaient passés du gros au demi-gros au menu détail. Que s'était-il passé ? Les années soixante avaient été proclamées à cor et à cri comme l'avènement de toutes les bonnes choses que le peuple anciennement occupé depuis tant de décennies devait et allait avoir. Et là, tout s'envolait comme de la poussière. Et cette poussière revenait et couvrait les visages des habitants de Birlane comme une huitième plaie d'Égypte. Les pluies devenaient rares, les semences étaient devenues rares, les terres arables étaient devenues rares. Les *djandjes*, des monticules de terre sèche, les fourmilières et les termitières prenaient la place délaissée par les sillons à l'infini de jadis. Des tourbillons de vent qui, avant, s'apercevaient au loin, entraient dans la ville, et les gens s'aspergeaient d'eau fraîche après son passage. Pourquoi les choses avaient-elles changé à ce point ? Là où des générations et des générations avaient vécu en harmonie avec la terre, avec le ciel, avec les cieux, où chaque élément de la vie avait son rôle, avait sa place, respectait et aidait l'autre ! Et c'était comme si cette malédiction qui s'était abattue sur Birlane, avait une relation avec l'avènement des années soixante. Et plus le temps s'égrenait et pire cela devenait. Les rumeurs se répandaient comme une traînée nauséabonde.

C'était un peu partout la même chose dans le pays, disait-on. Plus d'une dizaine d'années après la grande fête du départ des anciens occupants venus d'ailleurs ! Une fête avec ses promesses, jamais tenues, depuis les années soixante. Une fête qui avait tourné au macabre, et le vent sifflait avec rage dans les cours des maisons de plus en plus silencieuses. Le soir, on n'entendait même plus les *djinns*, les esprits invisibles, rire, eux qui s'en fichaient des années soixante ! Birlane se couchait tôt et faisait des cauchemars dans son sommeil, perturbé par les gargouillis des ventres creux. Et pendant des journées entières, Ba'Moïse ne passait plus beaucoup de temps chez lui. Dès qu'il avait bu un verre d'eau le matin, il sortait. Sa femme et son fils Moïse le regardaient partir, les mains dans le dos, la tête baissée. Il partait chercher quelque chose pour sa famille. Il allait peut-être voir un voisin ou un parent moins affecté par les dérives des années soixante. Ses parents étaient morts depuis plus de deux ans et l'héritage laissé avait été partagé entre ses frères et sœurs très âgés, qui, depuis, étaient retournés dans la région d'origine, pour ceux qui étaient encore en vie. C'était avec sa part d'héritage qu'il survivait, mais tous les jours la fin approchait un peu plus. Les matins où le fils, qui avait grandi, courait chercher du pain, où sa femme s'affairait autour des fourneaux pour le petit déjeuner, étaient révolus depuis longtemps. Et c'était partout pareil. Dans les autres familles, les éclats de voix se faisaient moins entendre, même pour remercier Dieu. Il n'y avait que des éclats de rage et de colère mélangés aux pleurs des enfants aux ventres ballonnés. Depuis les années soixante, les problèmes et les difficultés s'amoncelaient. Les récoltes étaient de plus en plus mauvaises pour un pays dont la principale activité était le travail de la terre et l'élevage. Depuis les années soixante, les récoltes étaient achetées et non payées. Ensuite, il n'y avait plus de semences, plus d'engrais et puis plus rien. Les années soixante avaient autorisé les manifestations, les revendications, mais ce n'était qu'une autorisation. À Birlane, des gens étaient allés voir les autorités locales pour réclamer leurs dus à coups de branches d'arbres et de cris, en vain. Les autorités locales promettaient que le problème allait être bientôt réglé. Bien sûr, le problème ne fut jamais réglé. C'était la méthode des années soixante, méthode qui allait devenir une institution. Les problèmes s'entassaient et s'enroulaient comme un tapis de prières oublié. Ba'Moïse s'endettait et vendait petit à petit tout ce qu'il possédait. Il avait vendu son bétail tête par tête. Il avait vendu ses chevaux, sa charrette, sa calèche qu'il utilisait aux heures d'arrivée des trains ou à la gare routière. Il avait vendu son matériel de maçon, puisqu'il n'y avait plus de travail à Birlane ni ailleurs dans la région. Et partout dans les alentours, c'était la même chose. Il ne lui restait plus rien qu'une maison vidée de tout sauf de sa femme et de son deuxième fils, venu plus de dix ans après Moïse, à la surprise générale. Sa femme ne faisait que des fausses couches jusqu'à la naissance de ce deuxième fils. Ce deuxième fils s'appelait Zaccaria. On l'appelait du diminutif de Zak. Moïse, lui, avait vite grandi. Il était vif, intelligent. Tout petit déjà, il allait partout avec son père, et ce dernier avait tenu à ce que son fils aille à l'école. Birlane avait eu une école quelques années avant les années soixante. Pourtant, dans le pays, il y avait des villes qui avaient l'école, peut-être même au siècle précédent. C'étaient les villes décrétées « communes coloniales » par les anciens occupants venus d'ailleurs pour s'y installer. Pourquoi ? Parce qu'il y avait la mer, parce qu'il y faisait bon vivre, parce qu'il y avait des femmes qui, avec le brassage, par force ou par consentement, y étaient plus belles et avaient plus de manières. Mais à Birlane, il faisait bon vivre, et de belles femmes, il y en avait ! Et aussi elles étaient plus chaleureuses que les femmes qui ne convenaient qu'aux anciens occupants venus d'ailleurs et à leurs assimilés. Moïse était un brillant élève. Il avait bénéficié d'une bourse pour aller continuer ses études dans un lycée à Yakar, « L'Espoir », la capitale du pays depuis les années soixante. Son père y avait été transporté pour rallier la foule, sur la place qui s'appelait désormais place de l'Indépendance, pour dire assez ! Jusqu'aux années soixante, tout semblait à peu près normal. À présent, à Birlane, les journées se passaient à questionner le ciel et la terre. Là, ce matin,

Ba'Moïse regardait les termitières et les autres *djandjes* éparpillés dans le paysage à perte de vue. Les *djandjes*, de plus en plus nombreux, étaient les indicateurs d'un délabrement des terres ou de la présence de créatures venues d'ailleurs. Ba'Moïse rêvait d'un miracle, comme tous les autres. Avec les années soixante, la loterie nationale, qui était rentrée dans les habitudes sous le couvert du développement social, ruina les uns et les autres. Et bien plus tard, le pari, une autre nouvelle consommation, vida tous les calepins, portefeuilles, épargnes, et les marmites désespérément se vidèrent. Et là, sur ce *djandje* où il s'était assis, son imagination qui se promenait dans le vide le mena à toutes sortes de solutions. Il fallait peut-être casser des termitières et des fourmilières pour y trouver quelque chose. Les fourmis avaient l'habitude de stocker toutes sortes de choses et, durant la famine, pendant la période de l'ancienne occupation, les gens cassaient les termitières. Parfois, on disait y trouver aussi des pépites d'or ou d'argent. Non, ce n'était pas la peine, toutes les termitières et fourmilières avaient déjà été fouillées ! Il pensa au *Condorong*. Si au moins il avait trouvé l'écuelle du *Condorong*, ses problèmes seraient résolus. Mais les *Condorongs* avaient disparu depuis les années soixante. Le *Condorong* habitait dans des *djandjes* ou derrière des termitières, disait-on. Le *Condorong* était une créature extraordinaire, de petite taille, sans âge, qui pouvait vivre beaucoup d'années, racontait-on. Les anciens disaient même des siècles. Certains disaient que le *Condorong* était immortel. Il était très rare de rencontrer un *Condorong*. On pouvait tirer de lui des secrets, de la connaissance, peut-être le secret de l'immortalité, du moins d'une longue existence. Mais l'intérêt premier du *Condorong* était son écuelle. L'écuelle du *Condorong* donnait la fortune, une fortune absolue. C'était pour cela que l'écuelle n'avait pas de couvercle, comme une corne d'abondance qui se versait à l'infini. Le *Condorong* avait la peau tannée comme du cuir, disait-on. Il n'avait pas beaucoup de cheveux, disait-on aussi. Il pouvait faire peur à quelqu'un qui ne connaissait pas son existence, mais les initiés disaient que le *Condorong* n'était pas méchant. C'était une créature inoffensive, venue peut-être d'une autre planète. À Birlane et ailleurs, avant les années soixante, le *Condorong* était dans les croyances. Secrètement, tout le monde rêvait de trouver son écuelle, surtout depuis les années soixante où tout avait commencé à se dégrader. Et le *Condorong* semblait avoir quitté la terre lui aussi, depuis les années soixante. Pourtant, il était là avant les hommes. Il était là avant que le pays ne soit envahi par les anciens occupants venus d'ailleurs.

À Birlane, on racontait qu'une personne avait rencontré le *Condorong*, l'année où les visites à domicile des services d'hygiène de l'ancienne occupation étaient systématiques. Ces visites à domicile étaient annoncées longtemps à l'avance. Ce qui permettait aux populations de faire le grand nettoyage. Les visites à domicile étaient axées sur l'hygiène de l'eau, des chambres, des dessous de lits, des cours des maisons, des ordures. Bien qu'à l'époque les ordures étaient essentiellement des feuilles d'arbres, des brindilles de balais, des petits cornets en papier pour l'emballage du menu détail. Et ces petits cornets en papier étaient par la suite utilisés pour faire le feu par les paresseux qui ne voulaient pas souffler sur des brindilles ou du copeau. Pourtant, on disait que brûler du papier appauvrissait. Il n'y avait pas autant d'ordures à l'époque, comme il y en avait depuis les années soixante. Pendant cette période, il y avait un dépotoir, qu'on appelait *seun*, dans chaque quartier et les ordures étaient brûlées régulièrement et les cendres étaient utilisées pour préparer la chaux. Dans les maisons, il y avait de petits dépotoirs qu'il fallait brûler ou enterrer. Et pendant la saison des pluies, ces ordures servaient pour le remblayage des espaces érodés. Les maisons étaient toujours propres à cette époque. Les maisons étaient des maisons de Jérusalem. Tous les matins, les cours des maisons étaient balayées d'est en ouest. Oui, il faut balayer d'est en ouest, et non le contraire. C'est mieux de tourner le dos au soleil pour ne pas être éclaboussé par sa lumière et sa chaleur. Les déchets devaient se jeter dans l'ouest maléfique, car c'était à l'ouest que le soleil se couchait tous les jours. Et l'est, c'était la direction de la prière. L'est,

c'était la direction du commencement du monde. Il ne fallait pas jeter les ordures ou croiser les jambes en direction de l'est ou en direction de Jérusalem. C'était une direction sacrée. C'était de Jérusalem que le prophète avait fait son voyage nocturne. Jérusalem *Shalom* ! C'était de Jérusalem que le prophète était monté au ciel ! Jérusalem *Shalom* ! C'était de Jérusalem que le prophète avait fait sa profession de foi ! Jérusalem *Shalom* ! C'était de Jérusalem que Dieu avait fait partir et revenir son peuple ! Jérusalem *Shalom* !

Quand les agents des services d'hygiène entraient dans les maisons, ils soulevaient les couvercles des jarres d'eau et regardaient à l'intérieur avec une lampe torche. S'ils voyaient des petites bestioles, les *walax ndiane*, qui s'y tortillaient, ils faisaient renverser l'eau, recommandaient un lavage de la jarre. Ils expliquaient les dangers pour la santé de ces petites bestioles. La petite bestiole pouvait devenir un petit serpent dans le ventre. Et puis, le petit serpent devenait un gros serpent avec des plaques qui se détachaient. Au dispensaire de Birlane, il y avait un bocal en verre qui contenait ce serpent qui flottait dans un liquide jaunâtre dont la seule vue donnait envie de vomir. Quand on regardait ce serpent, on ne voulait boire que de l'eau propre. Ensuite, les anciens occupants venus d'ailleurs étaient arrivés pour vacciner les gens. C'était sûrement du vrai vaccin. Il se formait d'affreuses plaies dont beaucoup de gens gardaient d'énormes cicatrices sur les bras. Ces cicatrices entacheront la séduction des filles assimilées quand elles grandiront et feront les coquettes en dénudant leurs bras. Et pour les autres filles d'avant les années soixante, ces cicatrices étaient assimilées à des rituels d'initiation. Les nouveaux occupants, eux, ne s'occupaient pas de visites à domicile et leurs vaccins se faisaient au pistolet. Peut-être ces méthodes avaient-elles donné le goût du pistolet à certains de ces nouveaux occupants ! Les uns disaient que ce n'était pas la faute des vaccins au pistolet. Ils disaient que c'étaient tous ces pistolets en plastique déversés sur le marché depuis les années soixante et qui, jetés, retrouvaient les sachets en plastique, les bouts de chaussures en plastique, les bouts de papiers, les chiffons crasseux, les excréments d'hommes et d'animaux. Puisque les déchets n'étaient pas pris en compte, n'étaient pas considérés dans les années soixante, les déchets avaient commencé à se mettre ensemble à l'ouest maléfique et, de là, se dirigeaient vers Jérusalem.

Attention ! Jérusalem est une direction sacrée !

Les habitants de Birlane apprirent à connaître l'avènement du plastique et du déchet dès les années soixante. Eux qui étaient si propres, eux qui n'avaient même pas d'ordures, aujourd'hui ils avaient des déchets et du plastique de toutes les couleurs, noirs surtout. Les déchets s'entassaient et, avec le vent, se dirigeaient à l'ouest vers les grandes décharges. Il suffisait de sortir de Birlane pour voir les amoncellements de déchets qui allaient au même endroit, sur la route de Jérusalem. Pourquoi les nouveaux occupants qui dirigeaient le pays depuis les années soixante, avaient-ils laissé s'entasser tous ces déchets dans la direction de Jérusalem ? C'était inadmissible. La direction de Jérusalem, c'était pour la prière. Jeter des déchets dans la direction de Jérusalem pouvait porter malheur !

Et le bruit lourd et sourd montait des entrailles de la terre...

À Birlane et ailleurs dans le pays, tout continuait à se dégrader et les gens abasourdis par cette malédiction des années soixante ne réagissaient plus. Ils étaient là et, un jour, par un matin très tôt, quand les autres dormaient encore ou pensaient partir, ils s'en allaient un à un et ne revenaient plus. Ils disparaissaient vers l'ouest, vers Yakar. Ba'Moïse se demandait comment il pourrait se lever un matin, très tôt, et, comme les autres, partir ? S'il avait été cet autre qu'il voulait être, la question ne se serait pas posée. Mais à présent, il avait une femme et deux enfants et avait commencé à prendre de l'âge. Il était de Birlane et tout le monde le connaissait. Il n'était pas seul. Si cela avait été le cas, peut-être serait-ce différent. Il ne savait pas. Ba'Moïse ne savait plus. C'était une pensée qu'il chassait de sa tête à chaque fois, mais la pensée revenait et lui cognait le cerveau et le cœur qui battaient de plus en plus fort, à

l'unisson. Il avait fermé les yeux et s'était rendu compte que le soleil s'était levé et, impitoyable, chauffait l'infini. Et le sol gémissait au pied du *djandje* sur lequel il était assis. Il avait ouvert à nouveau les yeux et avait osé regarder le soleil en face. Il maudissait ce soleil qui aurait dû se cacher de honte. Comment ce soleil, témoin chaque matin et chaque soir de la dégradation du pays, pouvait encore briller alors que les cœurs et les ventres étaient en deuil ? Et dans sa lumière éclatante, Ba'Moïse crut voir un *Condorong* qui s'en allait dans les rayons lointains. Il n'avait jamais vu de *Condorong*, mais cette créature qui était engloutie par les dards de feu lui faisait penser au *Condorong*. Et pourtant, depuis les aimées soixante, on n'avait pas entendu dire, même à des centaines de kilomètres de là, que quelqu'un avait rencontré un *Condorong* ou trouvé son écuelle. Le *Condorong* avait disparu du langage et de l'imaginaire des gens depuis les années soixante, devant toutes les promesses non tenues, devant tous les discours insensés. Pourtant, le *Condorong* était encore là, disaient certains sages. Un ascète ermite qui apparaissait de temps en temps à Birlane disait qu'un jour la planète serait peuplée de créatures de petite taille qui pourraient même passer sous les lits. Il disait que la race humaine allait se réduire jusqu'à cette taille. Quand cela arriverait, la planète serait l'Eden perdu. Allions-nous tous devenir des *Condorongs* ? Allions-nous tous avoir une écuelle ? Allions-nous tous manger à notre faim ? Il y avait lieu d'espérer à l'époque, au début des années soixante. Le peuple y croyait aux années soixante, surtout les intellectuels, les syndicats, les artistes, les femmes, les enfants, les chiens. Dans un concert cacophonique, ils criaient leur enthousiasme aux étoiles attardées des matins d'espérance. Une nouvelle élite d'intellectuels issue du peuple avait émergé à l'époque. Moïse en faisait partie. Ce fut avec Moïse que beaucoup de jeunes de Birlane furent initiés à la dialectique, et pour certains, à la frime intellectuelle. C'était l'époque où il était à l'université et il n'y avait pas autant de déchets. La montagne de déchets n'avait pas encore taquiné la lisière du ciel, mais elle avait pointé le bout de son sommet. Les déchets se concentraient à Yakar et les nouveaux occupants les méprisaient comme le peuple qui était utilisé et jeté comme les déchets. Les nouveaux occupants ne pensaient pas au peuple et aux déchets. Ils n'avaient pas de programmes, pas de plans pour eux. Les déchets n'étaient pas dans les enjeux, ni le peuple. De toutes les façons, depuis les années soixante, il n'y avait pas d'enjeux autres que le pouvoir et le pouvoir. Avant les années soixante, l'université était propre, aérée et la brise de la mer à côté entraînait dans les amphithéâtres. Alors qu'aujourd'hui les amphithéâtres n'avaient même plus de fenêtres. Les fenêtres étaient bouchées par des étudiants qui dehors suivaient les cours à travers leurs persiennes cassées. Moïse était étudiant en philosophie. Il était beau et son visage était sensuel. Le savait-il ? Les jeunes filles, elles, n'en doutaient point. Chaque fois qu'il était seul ou avec d'autres camarades, c'était toujours le même numéro. Il était quand même conscient de sa sensualité. Il se déplaçait avec aisance et dès qu'il arrivait quelque part, tout le monde se dirigeait vers lui, le saluait, lui parlait, lui souriait. Les jeunes filles se frayaient un passage, arrangeaient les cols de leurs chemises et tiraient coquettement sur leurs jupes courtes. C'était la mode des jupes courtes et les jambes des jeunes filles étaient le nouvel atout de la séduction. Elles lui parlaient en le touchant. Moïse n'était pourtant pas un homme à épouser, pensaient ces jeunes filles, mais un homme à prendre comme amant. Il ferait un bon amant qu'on retrouverait aux heures tièdes de la journée ou tard la nuit, quand il aurait fini d'étudier ou d'animer une réunion sur la dialectique. Les femmes l'admiraient, mais il ne les courtisait pas. Moïse voulait que les femmes soient impliquées dans le processus de libération et de combat pour une justice sociale. Les relations entre Moïse et les femmes semblaient se baser sur un consensus entre l'intellect et la liberté. Pourtant Moïse n'était pas insensible aux charmes des femmes, disaient certains de ses camarades. Les rares fois où il accompagnait l'une d'elles, aux heures de relâchement, c'étaient des femmes qui n'étaient pas dans les réunions. C'étaient des femmes qui ressemblaient aux lingères et aux gargotières de

l'université. Moïse aimait secrètement les femmes du peuple. Il militait dans tous les mouvements de revendication, de dénonciation, de promotion de la justice, de la liberté, du droit à une vie décente pour tous. Moïse savait parler. De sa bouche sensuelle sortait une voix de ténor. Il était convaincant. Il subjuguait. Il avait beaucoup lu. Avant les années soixante, les gens lisaient. Ils lisaient tout. La révolution avait des auteurs et des lecteurs. Tous les livres étaient disséqués. Les photos des héros révolutionnaires étaient sur tous les murs. Rosa Luxembourg aussi. Che Guevara aussi. Moïse pouvait citer des passages de livres entiers sur la révolution et le sens du combat à mener pour abolir l'exploitation et l'asservissement de l'homme par l'homme. Il était engagé, comme beaucoup de jeunes gens à cette époque, dans les années soixante. La plupart des mouvements de libération de l'ancienne occupation étaient à l'école de la révolution socialiste. Les nouvelles générations étaient convaincues, déterminées, et la conscience allait de pair avec le comportement, l'attitude. Moïse était malgré tout ambivalent. Il y avait le militant et le séducteur. Était-ce propre aux révolutionnaires ? Toutes ces affiches et tous ces posters sur les murs des chambres témoignaient d'une grande attirance physique pour les modèles. Même s'ils n'étaient pas aussi beaux que le Che, tous les révolutionnaires, tous ces héros avaient un sex-appeal presque mystique. À Birlane et ailleurs dans le pays, avant les années soixante, l'attitude était la parole. Mais les intellectuels y avaient inséré d'autres aspects fondamentalement contradictoires avec ce qu'ils disaient ou pensaient. Ce fut la confrontation entre la dialectique et la polémique. Les rencontres informelles de Moïse avec ses camarades se passaient souvent dans sa chambre quand il était à l'université. Moïse aimait recevoir dans sa chambre. Il aimait cette chambre qui lui ressemblait. Les camarades aussi aimaient aller dans sa chambre. C'était une petite chambre qui comprenait un petit lit, un bureau avec une grande fenêtre qui donnait sur la grande cour de la cité universitaire. Les toilettes étaient communes et se trouvaient sur le palier. Dans sa chambre, il y avait toujours de la musique. Du jazz, du rythm'n blues, de la musique traditionnelle, de la musique cubaine. Il avait tous les disques de James Brown, de John Coltrane, d'Art Blakey et The Jazz Messengers, Nina Simone, Herbie Hancock, Orquesta Aragon. Il y avait aussi beaucoup de livres de toutes sortes. Steinbeck, Garcia Marquez. Le livre *Cent ans de solitude* avait été lu par toute cette génération. Et Moïse savait créer des ambiances. La musique, le thé, les posters des révolutionnaires. Et les camarades traînaient dans sa chambre parce qu'il faisait bon s'y trouver. Les filles aussi allaient beaucoup le voir, peut-être pour l'attirance qu'il exerçait sur elles, mais c'était aussi une façon de montrer leurs idées, leurs idéaux. Les filles de cette époque étaient plus libérées que celles de la génération suivante. Une jeune fille qui était aussi à l'université, belle, le teint sain, intelligente, qui parlait et riait beaucoup, qui s'habillait bien, fit la connaissance de Moïse. Subjuguée par son verbe, elle tomba amoureuse de lui et lui fit un enfant. Cet enfant fut le premier du groupe mais ne survécut pas. La jeune fille, qui arrivait d'une contrée où il y avait plus de compromission, avait une corpulence forte mais harmonieuse. Les membres du groupe se demandaient comment ils s'étaient donnés rendez-vous à leur insu, car Moïse était toujours entouré de camarades. Comment s'étaient-ils retrouvés pour faire l'amour ? Pourtant, ils n'avaient pas l'air d'être sur la même longueur d'ondes. Et la jeune fille ne ressemblait pas au genre de femmes que Moïse accompagnait aux heures complices. Mais à cette époque, les jeunes filles étaient prêtes à faire des enfants avec les gens comme Moïse. Un révolutionnaire séducteur. Ses parents n'étaient pas au courant apparemment. Il y avait des chuchotements à Birlane, mais personne n'en avait jamais parlé ouvertement. Moïse était promis à une de ses amies d'enfance, Coumbis, de Birlane comme lui. Mais Moïse souriait à chaque fois que quelqu'un y faisait allusion :

« Coumbis, c'est ma sœur. Coumbis, c'est mon amie d'enfance. Coumbis, c'est ma meilleure amie », disait-il.

Moïse aimait Coumbis sûrement, par des liens tissés durant l'enfance et l'adolescence. Coumbis n'était pas de tendance révolutionnaire. Coumbis ne parlait pas de dialectique avec Moïse. Coumbis ne parlait pas beaucoup en dehors des banalités du quotidien. Coumbis était là, c'était tout. Moïse avait eu des problèmes à l'université. Les étudiants étaient pour la plupart issus de l'indigénat dans les années soixante. Il y avait les enfants des citoyens, mais leur assimilation était telle qu'ils étaient mal vus dans le milieu révolutionnaire engagé. Cette génération assimilée regrettait aussi la période d'avant les années soixante. Elle regrettait la période de l'ancienne occupation avec tous les avantages qu'elle en tirait. Cette génération en voulait à la révolution et ne portait pas la casquette de Che Guevara, la calotte de Samora Machel ou le bonnet des frères Cabrai. Quand les enfants des indigènes avaient commencé à être scolarisés, quelques années avant les années soixante, ils étaient devenus les meilleurs. Mamoundary, dans la région portuaire du bassin arachidier, avait fourni les meilleurs élèves et les futurs grands cadres du pays. Cette région était considérée comme celle des gens ordinaires, les cultivateurs, les *badolos*. C'était cette région qui avait fourni la plus grande partie de la culture de rente à l'époque. Et c'était elle qui avait fourni aux années soixante cette nouvelle élite brillante. Cette élite croyait aux années soixante et ne s'attendait pas à la nature profonde des nouveaux occupants. Une déception énorme ou une complicité énorme la divisa et atténua le rôle qu'elle devait jouer. Pendant la période de l'ancienne occupation, à travers les missions et les séminaires qui avaient une prédilection pour les indigènes, des enfants de ces derniers avaient gravi tous les échelons jusqu'à l'académie de l'ancien occupant, moyennant leur conversion. Ils avaient commencé à envahir les universités et les grandes écoles d'ici et d'ailleurs, et comme ils n'avaient pas eu beaucoup de privilèges, ils ne croyaient qu'en eux et au travail. C'étaient ces gens-là qui avaient gonflé les rangs des premiers partis, inspirés par l'odyssée du cuirassé Potemkine. Ils y croyaient. Moïse avait été renvoyé de l'université suite à une manifestation d'étudiants où il s'était fait remarquer ainsi que d'autres camarades, dont une jeune fille avec un brillant avenir. Elle fut brisée à vie par les nouveaux occupants. Elle s'appelait Anta. Elle a été éclipsée depuis, détruite. Les étudiants avaient organisé des marches qui risquaient de mal tourner pour la réputation des nouveaux occupants, et Moïse avait pu reprendre les cours, mais il n'avait plus de bourse et il dut quitter la résidence universitaire. Pour lui, il n'y avait plus de chambres libres. Moïse connaissait déjà bien le système et il n'était pas surpris. Il en avait marre, par ailleurs, de la promiscuité avec les étudiants opportunistes, membres du parti des nouveaux occupants et qui étaient des indicateurs. C'étaient ceux-là que les nouveaux occupants avaient engagés dans leurs cabinets et ministères.

Le système se mettait en place.

Et Moïse, avec le soutien de ses parents, avait connu les petites chambres louées chez des particuliers. Ce qui l'arrangeait. Il vivait avec le peuple et les femmes du peuple. Et Moïse aimait les femmes naturelles, les femmes du quotidien, les femmes qui ne faisaient pas de la frime intellectuelle. Moïse aimait surtout les femmes qui ne portaient pas de slip ni de soutien-gorge, avait-il confié en riant à un de ses meilleurs amis, Alioune Sow. Leurs corps qui se mouvaient l'excitaient bien qu'il se retienne beaucoup, par une pudeur que ne saurait expliquer la dialectique. Ainsi il découvrait de plus en plus, dans le quotidien du peuple, la vie de tous les jours ainsi que la métamorphose de la plupart des gens. Et le peuple déçu depuis les années soixante préférait s'arranger de cette métamorphose en se débrouillant, plutôt que de réagir. Moïse commençait à en vouloir au peuple. Qu'avaient fait les nouveaux occupants du peuple ? Quel virus lui avaient-ils injecté dans le sang ? Comment le peuple n'avait-il pas réagi tout de suite dès les premières manifestations de la déliquescence des années soixante ? Le peuple disait qu'il avait essayé, et que le goudron fut recouvert de sang. Quand quelqu'un conseillait à Moïse de ne pas faire de politique, de ne pas s'occuper de ce qui se passait, de

faire comme tout le monde, il tournait la tête et disait :

« Faut-il rester les bras croisés, les esprits croisés, les yeux croisés, la bouche croisée, comme le peuple, sur ce qui se passe dans le pays depuis les années soixante ?

Je ne veux pas me métamorphoser.

Je veux encore être moi-même. »

— Il n'y a pas d'autre choix ! » lui disait-on, en s'éloignant de lui.

Moïse commençait à se sentir seul. Une petite ride lui barra le front. Les camarades d'hier se métamorphosaient en masse. Ils commençaient à ressembler même physiquement aux nouveaux occupants. Gros ventres, grosses fesses, grosses têtes, grosses voitures, grosses maisons, grosses femmes, gros yeux, grosses bouches. Moïse n'en croyait pas ses oreilles quand il entendait les nouveaux propos qu'ils tenaient. Il ne lui restait plus comme amis qu'Alioune Sow qui était artiste peintre et Lam's. Coumbis tournait autour d'eux, mais Moïse avait confié à Alioune Sow qu'il ne la sentait pas comme compagne. Alioune Sow n'était pas un militant. Il ne haranguait pas les foules. Mais son comportement, son attitude par rapport aux années soixante rejoignaient les idées de Moïse. Alioune Sow habitait à Yakar, d'une famille venant de la région portuaire qui avait vécu des miettes des anciens occupants venus d'ailleurs. Il n'avait pas fait beaucoup d'études. Très jeune, il n'avait envie que d'une chose : dessiner. Il dessinait sur les murs de sa chambre, sur tout bout de papier qu'il tenait à la main. Quand Moïse parlait, Alioune Sow dessinait et, de temps à autre, levait la tête vers lui et souriait. Lam's qui avait une histoire qui n'était pas apparente, lui, ne se sentait pas concerné, ni par les discours de Moïse, ni par les dessins d'Alioune Sow, ni par les veuleries des nouveaux occupants, ni par la métamorphose d'anciens camarades. Lam's avait connu Moïse au lycée à Yakar. Il n'était pas spécialement doué pour les études, mais son corps puissant avait fait de lui le meilleur en éducation physique et sportive. Ses excellentes notes dans cette discipline compensaient les faibles notes des autres matières et, après son bac, il avait obtenu une bourse pour aller étudier l'éducation physique et sportive à l'étranger. Il y avait passé une année et, revenu au pays pendant les vacances, n'était jamais reparti. Nul ne sut jamais pourquoi, ni Moïse, ni Alioune Sow, ni personne d'autre que lui. Il avait encore son grand corps puissant, et il fut affublé du nom de Lam's l'athlète. Il était dans les « affaires », disait-il en riant aux éclats. Il était d'un tempérament enjoué et était fidèle en amitié. Lam's, quand il parlait de ses affaires, Moïse savait de quoi il s'agissait. Lam's avait choisi de devenir un hors-la-loi. Il délestait les nouveaux occupants de tout leur superflu, disait-il, qu'il trouvait indécent dans ce pays où tout se dégradait, depuis les années soixante.

« Ce sont eux qui me provoquent ! » disait-il en éclatant de rire.

Jimmy Canada

Dans les années soixante, le rêve, c'était un monde bien meilleur que celui d'avant les années soixante. C'était ce qui avait été promis par les nouveaux occupants. C'était pour cela que le peuple s'était mis debout, mobilisé sur la grande place. Hélas ! Au fur et à mesure, tout s'effritait. Avant les années soixante, les travailleurs des chemins de fer étaient considérés comme des gens qui ne savaient pas s'unir, qui ne pouvaient jamais aller en grève car ils étaient sous domination, sous occupation. Ils auraient peur de perdre leur travail, peur de l'occupant venu d'ailleurs. La grève qui avait duré six mois avait montré que le peuple pouvait se lever, lutter et résister. C'était en 1947. Une date sacrée. 1947, c'était une date mystique. Pour le nombre. 1947, c'était le chiffre 3. Et le chiffre 3 était important. Il représentait le ciel, la terre et tout ce qu'il y avait entre le ciel et la terre. Le chiffre 3 est le chiffre de Jérusalem. Et depuis cette date, les travailleurs s'étaient mobilisés en syndicats, mais avec les années soixante, ce n'était plus la lutte, c'était la négociation. Les syndicats faisaient de la politique. Et le peuple était exclu du combat, démis de ses fonctions. Plus tard, pour trouver du travail, il fallait faire de la politique politicienne. Et plus tard, les membres du parti se recrutaient à la maternité dès la naissance, et la carte du parti était délivrée en même temps que l'acte de naissance par l'officier d'état civil. Oyé !

Avant les années soixante, c'était une autre époque, reprenaient en chœur les oiseaux qui tournoyaient dans le ciel. C'était l'époque de la prise de conscience, de la revendication, de la lutte, de la résistance, du combat. Les mots comme respect, égalité, justice, équité, avaient un sens.

Moïse était témoin des bouleversements qui déchiraient le pays depuis les aimées soixante. Et la photo du leader indigène soutenu par le peuple indigène plus nombreux, clouée sur une croix en bois, était toujours dans la chambre de la tante Fatou Diop Walo-Walo. La photo était restée là vingt, trente ans. Qu'était-elle devenue à la mort de tante Fatou Diop Walo-Walo ? Qui avait pris la photo que la tante tenait quand elle sortait avec son groupe pour soutenir leur candidat ? Et pour avoir tenu la pancarte avec la photo du leader indigène, elle eut droit à un robinet devant sa maison. Plus tard, l'eau de ce robinet serait rationnée et vendue par ses héritiers. Fatou Diop Walo-Walo habitait dans la ville portuaire, non loin de Birlane. La ville portuaire était la capitale du bassin arachidien, la principale culture de rente du pays. Le port était situé en bras de mer. Cette ville avait les plus belles femmes du pays. Elles étaient chaudes, sensuelles et terriblement sexy. Les hommes quittaient Yakar tous les week-ends pour les admirer, les courtoiser, prendre du bonheur rien qu'en leur compagnie. À l'époque, avant les années soixante, le sexe n'était pas au supermarché et dans des distributeurs, et il ne compromettait pas la relation entre un homme et une femme. Les hommes de Yakar venaient rendre visite à ces femmes chez elles, en famille. Ils faisaient égorger des moutons qui étaient préparés par des mains expertes en toutes sortes de mets. Le soir, les femmes s'habillaient comme des *djinns* et les accompagnaient dans les salles de bal

non couvertes, où un orchestre, en les faisant danser, mettait encore en valeur leur beauté, leur élégance et leur talent en *pachanga* et *charanga*. La ville portuaire, malgré sa chaleur, était la capitale de la joie et du plaisir. Les mets typiques de la ville portuaire étaient épicés et succulents comme ces femmes. Il y faisait chaud, mais tout cela créait une atmosphère de moiteur chamelle qui vous collait partout et vous donnait des idées excitantes qu'on entretenait longtemps. La marque déposée des femmes de la ville portuaire, c'était leurs dents rouges, à cause du sous-sol ferreux. Les femmes étaient belles, mais elles ne riaient pas aux éclats. Après les années soixante, quand elles en avaient les moyens, elles allaient voir des dentistes pour se faire gratter cette couche rouge qui ne donnait plus envie de les embrasser. Cette couleur rouge, autrefois, donnait envie de les baiser pour qu'à travers leur bouche ouverte, les brasiers du plaisir les emportassent très loin. Les hommes raffolaient de ces femmes. Elles avaient inspiré de grands musiciens. L'un des plus grands chanteurs de cette époque avait bercé les années soixante avec :

Thiély, Thiély, sama Thiély naw na !

Aigle, Aigle, mon Aigle s'est envolé !

Il avait bien raison. Dans les années soixante, l'aigle s'était envolé. Pourtant, les femmes étaient restées toujours belles. Les autres musiciens et les griots vantaient leur beauté. Les hommes qui avaient les moyens les épousaient et les emportaient à Yakar. Ces femmes avaient été témoins de la dégradation d'un système de vie. La ville portuaire ne connaissait plus ses festivités d'antan. Les nouveaux occupants avaient tout fait culbuter. Ils faisaient la fête ailleurs, et la ville portuaire commençait à se languir. Les nouveaux occupants déplacèrent le port, et ce fut le coup fatal. Les femmes marquées au rouge partaient vers Yakar, retrouver une ville qui ne serait jamais celle qu'elles avaient connue. Elles ne comprenaient pas ce qui se passait depuis les années soixante. Même les saisons ne comprenaient plus. La nature se posait des questions sur les années soixante. Le clairon de l'apocalypse commençait à se faire cirer les cuivres au citron et au liquide Johnson. Et sa brillance maléfique allait faire chavirer le soleil. La direction de Jérusalem allait s'embraser, disait le prophète de la corniche.

À Birlane comme partout ailleurs dans ce pays, dans les années soixante, il y avait beaucoup d'homosexuels. Ils tenaient pour la plupart des restaurants et leurs affaires marchaient bien, comme toutes les autres affaires de la ville. Les homosexuels de Birlane étaient réputés pour leur habileté en tout, pour leur beauté et leur élégance. Ils étaient intégrés et ils étaient sollicités dans toutes les manifestations, toutes les cérémonies. Les homosexuels venaient de toutes les régions pour rester quelque temps à Birlane, et beaucoup s'y installaient. Quand un homme, si célèbre soit-il, n'était pas passé par Birlane, il manquait quelque chose à son palmarès. Guissé Mabo était au cœur de tout. Il était originaire d'une famille de Mabo, une caste dans la hiérarchie sociale des Toucouleurs, des Soninkés ou des Sarakolés. Guissé Mabo était un bel homme, grand, à l'allure majestueuse. Il fallait voir Guissé Mabo chez lui ! Un seigneur ! Il habitait avec sa famille, une famille traditionnelle de Mabo, où les valeurs essentielles étaient préservées. Leur maison était située sur la route qui menait au centre-ville de Birlane, non loin de chez Ba'Moïse. Il avait un physique d'homme et des allures de grande dame. Quelle élégance dans les gestes ! En marchant, il faisait ployer son long cou solide, et son front montait au ciel. Il était marié à une de ses cousines, une Mabo comme lui. Elle s'appelait Kiné Guissé. Elle était très belle, très grande, très sensuelle. À Birlane, personne ne s'était demandé ce qu'elle allait faire avec un homosexuel quand ils s'étaient mariés. La cérémonie de leur mariage avait été l'une des plus belles fêtes de Birlane. Cela avait duré plusieurs jours. Parents, amis, sympathisants avaient occupé leur maison. Les chants et les danses s'étaient prolongés tard dans la nuit. Bœufs, moutons, poulets étaient rôtis, marinés, sautés. Rien ne fut négligé, comme toujours avec les homosexuels de Birlane. Toute la ville, les invités venus de toutes les régions du pays avaient mangé, chanté, bu, dansé. Un tel

mariage, aucune mémoire ne pourra jamais l'effacer. Même les *codjo-codjo*, ces petits oiseaux jaunes qui étaient si nombreux dans les années soixante, en piaillent encore. Kiné Guissé donnait l'impression d'une fille ingénue, qui semblait ne pas connaître grand-chose à la vie. Elle était arrivée vierge à son mariage, comme cela se devait chez les Mabo, où la tradition était si ancrée. Personne ne chuchotait sur leur passage, et leur union fut des plus harmonieuses. Kiné Guissé était épanouie, rayonnante, resplendissante. Elle était d'une élégance nonchalante qui lui donnait un air d'éternelle petite fille. Elle avait gardé cet air et une terrible beauté. Moïse disait toujours que Kiné Guissé Mabo était l'une des filles les plus intelligentes qu'il ait connues, et la femme la plus libérée de Birlane. Elle n'avait pas d'enfant, mais avec son mari, ils vivaient ensemble, heureux. C'était un couple sans histoire apparente. Guissé Mabo était très célèbre. Tout le monde le connaissait. Il était dans toutes les cérémonies, toutes les réunions de familles, toutes les fêtes. Il était apprécié, consulté, associé. Il participait à la vie de Birlane. Plus tard, il fut même conseiller municipal ou adjoint de quelqu'un d'important. Guissé Mabo recevait chez lui beaucoup de jeunes gens, des homosexuels qui venaient là, travaillaient dans son restaurant, faisaient le marché, les courses. Les après-midi, les jeunes homosexuels, après avoir fini leurs travaux de restauration, se lavaient, s'habillaient souvent de petits boubous légers, se poudraient, passaient du crayon noir ou du kôhl aux yeux et se peignaient les cheveux en arrière avec de la brillantine. Ils se promenaient, rendaient visite aux gens et, quand ils s'asseyaient à la devanture de leur restaurant, ils étaient comme tous les autres habitants de Birlane. Ils faisaient partie de Birlane. Birlane s'arrangeait très bien avec ses homosexuels. Ce fut ainsi que Moïse et tous les autres jeunes gens de Birlane avaient été en contact depuis toujours avec les homosexuels. Et Moïse était aimé des homosexuels. Ils le taquinaient souvent. Pourtant, Birlane était un centre réputé d'enseignement religieux. De grands érudits y habitaient. Les homosexuels rendaient visite à ces grands érudits, discutaient avec eux. Le début de la connaissance, de la sagesse, c'était cela. La tolérance. Et dans la tolérance, il n'y avait pas de demi-mesure. Et qu'est ce qu'ils étaient beaux, les homosexuels de Birlane ! Aujourd'hui, on les appellerait des *Drag Queens*.

Guissé Mabo, limma diara !

Guissé Mabo, comme tu m'es cher !

C'était le refrain d'une chanson en l'honneur de Guissé Mabo. Il était un noble dans sa caste. Et les griots chantaient ses louanges. Les gens venaient de la ville portuaire toute proche, où il y avait de si belles femmes, pour assister aux festivités que Guissé Mabo organisait chaque année à Birlane. Ces festivités avaient toujours lieu après la traite arachidière, quand les billets craquants s'enroulaient les uns sur les autres dans les poches comme des cotillons de Noël. C'était bien avant les années soixante, quand les intermédiaires des anciens occupants venus d'ailleurs payaient en espèces, tout de suite, le jour même, dès que les sacs d'arachide étaient pesés sur la bascule. La caisse jouxtait la bascule à cette époque. Les gens venaient à Birlane pour les festivités organisées par les homosexuels, pour les femmes chaudes avec les dents rouges aussi. Mais elles, les femmes de Birlane riaient aux éclats. Leurs bouches étaient des gouffres profonds, où l'enfer rouge avait un autre sens. Moïse connaissait Guissé Mabo et tous les homosexuels qui vivaient là. Moïse était né dans les bras de Guissé Mabo, comme on disait. Les homosexuels succombaient à sa sensualité et lui faisaient des avances prononcées. Et en ces moments, il n'y avait aucun jeu, aucune ambiguïté. Il ne séduisait plus. Il était lui-même. Moïse pensait secrètement à la célèbre danseuse de Birlane. Cette femme travaillait comme domestique chez les Libanais ou les Syriens (pour les habitants de Birlane, ils étaient tous des Yahoud), nombreux à Birlane à l'époque. Elle habitait dans le même quartier que les parents de Moïse. Cette femme de taille moyenne, enveloppée de chair, était très sensuelle. Elle avait le corps et la langue déliés. Elle

ne portait jamais de soutien-gorge ni de slip, et ses fesses hautes rebondissaient au rythme de ses pas. Il était facile de deviner la ligne imaginaire le long de ses fesses. Les yeux de Moïse y étaient discrètement et souvent passés et repassés. Guissé Mabo organisait donc chaque année ces festivités qui duraient une semaine. Tous les homosexuels du pays se retrouvaient à Birlane pendant cette période. Il y avait de l'argent. Il y avait la paix, il y avait de belles femmes, il y avait à manger. Pendant plus d'une semaine, Birlane était en effervescence. Les commerçants allaient chercher les plus beaux tissus pour les tenues des femmes et des hommes qui attendaient chaque année ces festivités avec impatience. Quand la mode était au tissu « Huile Valor », les femmes en faisaient des grands boubous de toutes les couleurs, aux décolletés généreux et aux grands ourlets, qui dans d'autres lieux signifiaient « mon mari est capable ». La veille du grand jour, il y avait une soirée *tanebeer* qui donnait le top. Ce soir-là, la célèbre danseuse ne dansait pas. Elle était là, habillée comme à son habitude d'un boubou léger avec un foulard nonchalamment jeté sur la tête qui la rendait encore plus désirable. Elle se levait, allait et venait, et chacun espérait qu'elle fasse une petite démonstration, mais elle réservait ses nouveaux déhanchements, ses nouvelles phases pour le lendemain. Et quand le lendemain, dans l'après-midi, quand le fameux moment arrivait, elle laissait d'abord les autres danser. Les jeunes filles, les homosexuels dansaient, et la fête était belle. Les femmes avaient changé de tenue et étaient encore plus radieuses. Les gens vivaient bien avant les années soixante, soupiraient les uns et les autres ! Guissé Mabo de sa grande taille, avec un boubou bleu-lait légèrement rejeté à l'arrière, entraînait en scène, et le milieu du cercle se dégageait pour lui. Il avait quitté la place où il était assis, entouré de ses invités homosexuels qui venaient de partout, et se projetait avec élégance dans la danse. Les joueurs de tam-tams redoublaient la cadence, car ils connaissaient le rythme préféré de Guissé Mabo. Il dansait en virevoltant, et ses longs bras et ses grandes jambes dessinaient des cercles et des mosaïques dans l'air. La foule était subjuguée, excitée, heureuse. La danseuse laissait encore les invités homosexuels danser. C'était quand le soleil commençait enfin à enflammer les cieux qu'elle se levait et les tam-tams se taisaient pendant quelques secondes. La danseuse s'arrêtait au milieu du cercle, arrangeait son foulard sur la tête et fermait les yeux. À un moment précis, comme si cela avait été conclu avec les batteurs, elle ouvrait les yeux et s'élançait dans le vide. Et c'était l'extase. Elle s'envolait presque, et la tête au ciel, dont le bleu était liséré du rouge astral, scrutait l'azur. Ses yeux vrillaient dans tous les sens. Elle parlait aux anges et aux démons. La danseuse virevoltait jusqu'au tournis, et quand elle s'arrêtait, les tam-tams s'arrêtaient et son corps vibrant continuait à rythmer ses pas. C'était l'apothéose. Moïse rêvait secrètement de cette femme. Quand elle avait tournoyé à plusieurs reprises, les femmes lui donnaient de l'argent, les hommes souriaient d'un bonheur secret et, durant un certain temps, plus personne n'osait danser. C'étaient au tour des jeunes homosexuels de Guissé Mabo de terminer la fête, et les jeunes filles en profitaient aussi pour se jeter dans le cercle. Les gens rentraient chez eux, en groupes dispersés, et commentaient la prouesse de Guissé Mabo, l'élégance de ses invités et surtout la virtuosité de la célèbre danseuse. Elle venait encore de créer de nouveaux pas. Et les lendemains, dans les cours des maisons de Birlane, les jeunes filles et même les jeunes garçons s'entraînaient en se donnant le rythme avec la bouche. En passant devant la maison de Moïse, la danseuse y entraînait toujours. Quand elle le voyait, elle lui disait en riant des obscénités et lui demandait s'il avait quelque chose dans son pantalon autre que la politique. Elle aussi, Moïse ne la laissait pas indifférente. Moïse lui plaisait. Elle en était même secrètement amoureuse. Et quand Moïse, au détour d'une conversation, lui faisait une déclaration pudique, elle riait aux éclats et le traitait de *khous ma gnep*, de clown et de beau parleur. Elle lui disait qu'il se fichait d'elle et que, de toutes les façons, il avait sûrement une femme à Yakar, et qu'est-ce qu'il allait faire avec elle ? Elle, une femme qui n'avait pas été à l'école ? Ce jeu attisait leur attirance mutuelle, et tous les deux savaient ce que l'un

représentait pour l'autre. Quelle époque ! Les grandes dames de Sabah, de Mamoundary, si belles, des glaces au chocolat, chantaient et leurs mélodies transportaient les hommes qui venaient de récolter le fruit de leur labeur. Le *ndiar de Lambaye*, alcool blanc et petit lait, coulait à flots. Ces femmes étaient si belles ! Elles se maquillaient avec splendeur. Elles soulignaient leurs yeux au crayon noir, en étirant le bout du crayon vers les tempes, à la Néfertiti, ou comme Elizabeth Taylor dans *Cléopâtre*. Elles se poudraient le corps avec une poudre blanche, fine, parfumée, du Joli Soir, contenue dans un pot en fer décoré sur un fond vert foncé. Ce pot était sur toutes les tables des dames. Elles sentaient bon, ces femmes ! Leurs coiffures étaient faites de tresses de toutes sortes. Il y avait les coiffures avec deux touffes sur le côté en sisal teinté. Ces coiffures pouvaient être posées comme des perruques. Les femmes de cette époque s'habillaient dès le réveil. Elles se lavaient avec de l'eau tiède et s'enduisaient le corps de pommades odorantes. Elles se maquillaient, s'habillaient avec soin, se parfumaient et commençaient leurs journées, bien remplies pour certaines avec la gestion d'un maison. Bien langoureuses pour d'autres qui aimaient être parées en se prélassant dans leurs lits en fer avec des petits bonhommes dorés entre les barreaux. Elles fumaient des pipes fines. Des pièces de louis d'or pendaient sur leurs fronts, retenues par de la laine noire torsadée. D'autres buvaient de la bière dans leurs chambres situées au fond des maisons. Elles avaient des amis qui venaient les voir, et elles faisaient préparer du *lakhou bissap*, un plat à base de mil et d'arachide, relevé, arrosé de bière ou de rosé. Les gens vivaient bien avant les années soixante ! Un rythme de vie existait malgré la présence des anciens occupants venus d'ailleurs. Un rythme de vie harmonieux avec les homosexuels, les Libanais, les Syriens et tous ceux qui étaient de passage. Les Libanais et les Syriens, eux, les jours où ils ne travaillaient pas, sortaient en famille, bien habillés, et se rendaient visite les uns les autres à pied, avec leurs jeunes filles ou leurs jeunes garçons prêts à marier. Ils habitaient tous dans le centre-ville de Birlane. Ils étaient les intermédiaires entre les agriculteurs et les anciens occupants venus d'ailleurs. Ils avaient des boutiques derrière lesquelles se trouvaient les habitations. Les boutiques étaient garnies de toutes sortes de marchandises. Les boutiquiers qui travaillaient avec eux étaient tous de Birlane. Il y avait de la confiance, mais les Libanais et les Syriens n'avaient jamais donné leurs filles ou leurs garçons à marier aux habitants de Birlane. Pourtant, à Birlane, cela ne posait pas de problèmes. Le respect de l'autre était dans les valeurs. Dans les années soixante, et même avant, les Libanais et les Syriens faisaient des enfants aux filles de Birlane ou d'ailleurs et refusaient de les reconnaître. Beaucoup de ses enfants n'avaient pas survécu, étouffés dans leurs langes. Bien après les années soixante, même nés dans le pays depuis plusieurs générations, il n'y avait toujours pas de couples mixtes avec les Libanais ou les Syriens. Ils vivaient toujours là, vivaient bien, mais ne se mélangeaient avec les jeunes filles que dans les boîtes de nuit ou dans des hôtels éloignés. Cela rappelait comment les Blancs d'Afrique du Sud, pendant l'Apartheid, donnaient rendez-vous à des femmes noires ou des hommes noirs dans les hôtels luxueux du Swaziland et des autres pays enclavés. À se demander si ces pays îlots n'avaient pas été créés pour cette seule raison !

Fatou Diop Walo-Walo, jusqu'à sa mort, avait continué à soutenir le candidat indigène contre le candidat assimilé. Fatou Diop Walo-Walo n'était liée à aucune *tarîqa*, à aucune voie religieuse de l'époque. C'était plutôt sa grande sœur, et cette dernière ne faisait pas de politique. À Birlane, nul ne se rendait compte que la religion faisait son entrée dans la politique. Les différentes voies religieuses furent utilisées dès les années soixante pour orienter les élections. Le premier nouvel occupant du pays, auquel le séjour en séminaire avait peut-être donné des idées, avait utilisé les chefferies religieuses. Il s'était lié d'amitié, une amitié négociée, avec un calife d'une *tarîqa* importante du pays pour bénéficier de son soutien capital. Il emporta toutes les élections. Depuis lors, tous les nouveaux occupants utilisaient cette approche pour capter le pouvoir. Moïse disait toujours que si rien n'était fait, le chaos

dans ce pays pourrait être d'origine religieuse. À l'image des anciens occupants venus d'ailleurs qui avaient brandi leur religion pour occuper, piller, détruire des civilisations entières, désormais, les religions étaient devenues, après les années soixante, la cause de toutes les dérives. La ville portuaire de l'époque était pressentie pour devenir la future capitale du pays après les premières grandes élections. Cela ne se fit point et la ville, pour des divisions, des dissensions politiques, fut abandonnée. Ceux à qui elle fut confiée, pourtant originaires de là, l'assommèrent à coups de détournements, de déchirements, pour le pouvoir. La ville portuaire sombra dans la saleté et servit désormais de repaire aux vautours et aux charognards qui pataugeaient dans ses marais salants.

Moïse passait beaucoup de temps avec Coumbis. Ils avaient toujours été ensemble depuis l'école primaire. Quand Moïse avait obtenu une bourse pour continuer ses études dans un lycée à Yakar, Coumbis avait été orientée au lycée de la ville portuaire. Durant les vacances scolaires, elle passait presque la journée entière chez Moïse. Ils se fréquentaient, sans chercher à savoir ce que représentait l'un pour l'autre. Ils étaient proches l'un de l'autre mais ne se connaissaient pas, n'évoluaient pas ensemble ni en dialectique ni en rien d'autre. Ce genre de relation où il était difficile de faire le lien entre l'amitié, l'amour, l'habitude, le partage de petites choses. Pour les parents de Moïse et pour ceux de Coumbis, il n'y avait pas de doute. Moïse et Coumbis étaient faits l'un pour l'autre depuis l'enfance, disaient-ils. Moïse en parlait avec Alioune Sow. Il disait qu'il aimait bien Coumbis, qu'il l'aimait même, mais le sentiment n'allait pas jusqu'à vouloir l'épouser. Moïse, malgré son amitié avec Alioune Sow, ne lui avouait pas que Coumbis n'était pas comme les femmes qu'il désirait. Coumbis n'avait pas la sensualité primitive qui l'attirait dans des endroits obscurs de sa tête. Moïse ne pensait pas non plus au mariage, un lien qu'il trouvait presque de trop dans sa vie déjà si tourmentée. Et Alioune Sow souriait à chaque fois. Moïse pensait secrètement à la danseuse de Birlane. Alioune Sow, qui était finalement le seul ami de Moïse avec Lam's, à chaque fois qu'il voyait la danseuse lors de ses visites à Birlane, pensait aussitôt à Moïse. Alioune Sow était un garçon calme, discret, qui souriait mais ne riait pas aux éclats. Il avait les dents rouges des habitants de la ville portuaire où il était né, avant que sa famille ne s'installât à Yakar avant les années soixante pour servir les anciens occupants. Alioune Sow était toujours présent dans la vie de Moïse. Il fut le seul ami de Moïse que Ba'Moïse apprécia vraiment. Il considérait Lam's, qui venait aussi quelquefois à Birlane, comme un garçon perdu, quoiqu'il ne lui fût pas antipathique. Il disait toujours qu'il fallait lui parler, lui donner des conseils, lui expliquer que la vie qu'il menait n'était pas une vie. Alioune Sow ne parlait pas beaucoup, mais il était là. Ce ne fut que bien des années après, trop tard, que Moïse se dit qu'avec Alioune Sow, Coumbis aurait pu faire quelque chose, l'aimer, faire un enfant, vivre ensemble. Mais c'était Moïse qui fascinait tout le monde. Moïse n'avait pas le temps pour l'amour, pensaient ses autres camarades, l'amour dont il ne parlait presque jamais, sauf de l'amour de son prochain. Moïse ne parlait que de changer les choses, arrêter le gâchis des années soixante qui allait mener au chaos. Quand il rencontrait Lam's, qu'il ne voyait pas aussi régulièrement qu'Alioune Sow, celui-ci lui disait :

« *Boy*, alors, et la dialectique ?

Moi, tu sais, *Boy*, je préfère ma dialectique.

Prendre aux nouveaux occupants le surplus et baiser leurs femmes.

Mais *Boy*, ne te casse pas le crâne !

La vie, c'est baiser et bouffer.

Et puis c'est le système.

Il y a les uns et il y a les autres.

Les uns ne voient même pas le soleil.

Les autres vivent dans le soleil.

Boy, la chaleur du soleil, tu l'as sur le crâne, dans le ventre, partout.

Mais moi, *Boy*, le soleil, je l'ai enfermé là », et il prenait son sexe et le soupesait.

« Les femmes, je les vole, et elles veulent aussi que je les baise.

Parfois, je les baise d'abord et je les vole ensuite.

C'est ce que je préfère.

En plus, ce n'est pas moi qui les cherche.

Quand je les vois, je jauge le matos qu'elles ont sur elles, alors qu'elles, elles sont en train de jauger mon physique.

Elles me provoquent en me regardant avec des yeux de chien devant un os de gigot, mais chez moi, l'os n'est pas osseux.

Il est fait de chair, de nerfs et de sang.

Donc tu vois, *Boy*, moi, c'est cela ma dialectique. »

Moïse le regardait et riait en tournant la tête dans tous les sens. À chaque fois, c'était le même refrain avec Lam's. Il apparaissait et disparaissait, mais parfois Moïse apprenait qu'il avait eu de sérieux ennuis et avait passé quelques jours en prison, d'où il ressortait comme ragaillardi. Il y avait retrouvé les compagnons, disait-il.

« C'est bon de séjourner dans le ghetto.

C'est là que tu comprends beaucoup de choses et c'est là que tu te renforces.

Boy, il paraît que quelque chose se prépare, quelque chose de grave.

Tu sais, *Boy*, dans le ghetto, il y a du tout, des magiciens, des prédicateurs, des voyants, des sorciers, des médiums, des prophètes. Du tout.

Boy, il paraît que c'est sérieux, mais je n'en sais pas plus.

En tout cas, *Boy*, vigilance, vigilance.

Mais moi, *Boy*, c'est le quotidien seul qui est ma préoccupation.

Le chaos, ce sera pour les autres. »

Et Moïse lui disait qu'un chaos ne surprendrait personne, mais que le peuple soit épargné !

Moïse s'inquiétait des agissements des nouveaux occupants qui remplissaient les fosses communes pour un quelconque philtre offrant un pouvoir illimité, éternel !

Le bruit lourd et sourd montait des entrailles de la terre...

Le gros du groupe s'était disloqué quelques années après les années soixante. Chacun partait de son côté. Auprès de Moïse, il ne restait que Alioune Sow et Lam's. Coumbis apparaissait de temps en temps, mais Moïse n'avait pas changé d'attitude à son égard. Quand ils étaient beaucoup plus jeunes, il l'avait embrassé une fois, rapidement. Ce fut leur seul contact. Les années passaient et les parents de Coumbis avaient exprimé leur inquiétude. Moïse ne se décidait pas. Les parents de Moïse avaient essayé de sonder ce dernier mais, à chaque fois, il riait et disait que Coumbis était sa sœur. Et Coumbis voyait moins Moïse qui faisait la navette entre Birlane et Yakar.

Plusieurs années s'étaient écoulées. Des années de gaspillage, de gabegie, de détournements, de mensonges, de mépris des nouveaux occupants. Il n'y avait plus cette vie que toute une génération avait connue, même quelques années après les années soixante, où les balbutiements de l'agonie avaient commencé à étouffer le génie créatif. Condamnés à l'exil, à la prison, à la privation, à l'assassinat, à toutes sortes de violences, beaucoup d'intellectuels s'étaient éparpillés. Le désastre était imminent. Cela se sentait dans l'air. Cela se voyait, c'était même flagrant. Pourtant, l'indifférence l'avait banalisé et les nouveaux occupants riaient aux étoiles. Ce fut le début de la débandade. Quand le gros du groupe fut disloqué et que chacun partit de son côté. Un rastafari du groupe, qui ne jurait que par Bob Marley, se coupa les cheveux et devint le collaborateur des nouveaux occupants. Il n'écoutait plus Bob Marley, ne comprenait plus ce qu'il disait. Il commençait à porter les mêmes habits que les nouveaux

occupants. Il tournait dans leurs cercles avec de larges sourires. Un autre changea même sa dentition pour mieux ressembler aux nouveaux occupants. La métamorphose de ceux qui étaient devenus les grandes gueules des nouveaux occupants était époustouflante. Alioune Sow, qui avait fait son choix définitif en devenant un artiste peintre, était atterré, et Moïse avait encore pris une ride sur le front. Alioune Sow avait peint une série de personnages dont les têtes étaient celles de chacals. Il avait intitulé l'exposition qu'il voulait faire : « Les *Tîls* », les Chacals, mais à la dernière minute, il ne put exposer. Les nouveaux occupants avaient décrété qu'il était un mauvais peintre. Qui étaient ces nouveaux occupants et qu'avaient-ils de si particulier ? Ils étaient tout. Ils avaient tout, disait Moïse. Ils s'étaient tout accaparé. Ils accumulaient et continuaient d'accumuler. Où avaient-ils trouvé leur pouvoir, leur puissance ?

Le pays était en train d'expérimenter la démocratie depuis les années soixante. Personne ne s'occupait de rien, juste de pouvoir !

Pouvoir !

Pouvoir !

Moïse pensait que le pouvoir, finalement, cela devait être quelque chose. On logeait dans un palais derrière lequel il y avait un peuple qui s'allongeait, un peuple qui errait, un peuple qui se prostituait, un peuple qui mendiait les étoiles. Pendant ce temps, à l'intérieur du palais, tout était à l'œil. On ne payait ni eau ni électricité, et on gaspillait en plus ! Aucun civisme, comme avant les années soixante ! À l'école, avant les années soixante, la leçon civique était la première matière de la matinée. L'électricité, qui devait éclairer les rues noires où le diable sommeillait, était gaspillée ! L'électricité, qui pouvait faire éviter les délestages intempestifs qui mettaient le feu dans les baraques en bois, était gaspillée ! On gaspillait l'eau qui pouvait éteindre la soif des bébés qui pleuraient ! Ils étaient sans cœur ces nouveaux occupants ! Des gens qui n'avaient pas de cœur, pouvaient-ils penser aux autres ?

Pas de cœur, pas de cerveau !

Moïse était de plus en plus dégoûté par ce qui se passait dans le pays. Il avait été profondément choqué par le refus de l'exposition d'Alioune Sow. Cela ne l'empêchait pas, pourtant, de respecter la loi. Il lui arrivait de reprocher à Lam's ses agissements, et celui-ci lui disait qu'il n'était pas dans la dialectique, et qu'il était plus révolutionnaire que lui, Moïse. Lui, Lam's, il était un vrai justicier. Il agissait. Il n'utilisait pas des mots.

« De quelle légalité parles-tu, *Boy* ?

C'est quoi légal dans ce pays ?

Tu as besoin d'un recyclage, *Boy* !

Tu es dépassé !

Pense à tes camarades bâillonnés, sinon morts, assassinés.

Fais gaffe, *Boy* !

Mais ne t'en fais pas, ils me connaissent tous.

Celui qui toucherait encore un seul de tes cheveux, je lui serrerais la gorge d'une seule main, jusqu'à ce qu'il les vomisse un par un, jusqu'au dernier.

Ils n'oseront même pas.

Bon, *Boy*, moi, je me casse.

Les "affaires" m'attendent. »

Lam's fut, parmi le gros du groupe, celui qui fut et resta lui-même, avec Moïse et Alioune Sow. Moïse n'avait pas changé. Il avait des cheveux grisonnants, mais il était le même. Toujours ce visage sensuel et toujours le verbe convaincant, et toujours la préoccupation du sort du peuple. Il était devenu amer et souffrait atrocement devant le désastre. Après l'université, où il avait connu les bastonnades, où il avait eu une jambe cassée dans les émeutes, il avait commencé à enseigner la philosophie. Il avait enseigné durant quelques mois dans un petit lycée régional, où il n'arrivait pas à toucher son salaire. Il allait et venait à Yakar,

montait et descendait des escaliers interminables jonchés de déchets, dans des immeubles où tous les ascenseurs Otis avaient rendu l'âme dès les années soixante. Dans les années soixante, le premier parti qui dirigea le pays était soi-disant d'inspiration socialiste, des idéaux auxquels Moïse souscrivait totalement. Pour lui, la justice sociale, l'équité et l'éthique en politique étaient les points les plus importants. Mais les nouveaux occupants étaient passés à côté. Les alliances religieuses, l'appartenance familiale, qui devenait source de conflits régionaux ou ethniques, les séquelles de l'ancienne occupation, des projets de développement improvisés, irréalistes, des campagnes électorales démagogiques, annoncèrent des années de braises. Les hommes et les femmes qu'il fallait manquaient cruellement au pays. Le pays était occupé par de nouveaux occupants sans cœur, sans âme, sans raison, sans scrupules, sans soucis, sans ambition autre que le pouvoir. Il y avait pourtant des enseignants, des cheminots, des médecins, des agronomes, des vétérinaires, des infirmières. Mais c'était simplement pour les photos de famille ; et les diplômes mis sous verre et encadrés, qui seraient accrochés dans les chambres des familles, pour le prestige. Des dizaines d'années furent perdues dans des balbutiements de programmation, de planification, tous catastrophiques. Moïse, qui n'en pouvait plus d'accepter d'être nourri, logé par d'anciens parents d'élèves qui n'avaient plus les moyens de faire continuer les études à leurs enfants, reprit à nouveau la parole. Il fut aussitôt recherché, poursuivi pour incitation à la révolte et radié alors qu'il n'avait jamais reçu de fiche de paye. Moïse écoutait toujours de la musique, de la musique traditionnelle, instrumentale, et aussi Duke Ellington, Ray Charles. Il prenait souvent du thé avec Alioune Sow, chez qui il était resté quelque temps à Yakar. Lam's passait de temps à autre pour leur donner de l'argent, du thé, du sucre, de la menthe fraîche. Avec Lam's, l'atmosphère était toujours détendue. Moïse avait été gardé à vue pour des soupçons infondés, battu, mais il était toujours là et, sa grande gueule, il ne la fermait pas. Ce qu'il voyait et entendait à Yakar l'inquiétait.

Le bruit lourd et sourd montait des entrailles de la terre...

Moïse décida un jour de retourner à Birlane. Alioune Sow et Lam's ne remettaient jamais en question les décisions de Moïse. Moïse leur avait dit en partant qu'il avait besoin d'une retraite et qu'il ne fallait pas venir le voir. Il leur promit de revenir dès que l'heure sonnerait.

« De quelle heure parles-tu, *Boy* ? lui demandait Lam's.

Boy, il ne faut pas que les nouveaux occupants te rendent fou ! »

Alioune Sow avait compris, lui, que Moïse avait besoin de recul pour de nouveaux combats, qu'il ne pouvait plus et ne voulait pas renoncer à lui-même.

Ba'Moïse était effondré du retour de son fils aîné à Birlane. Moïse avait essayé de lui expliquer tout ce qui se passait à Yakar et la nécessité de faire quelque chose. Ba'Moïse ne voulait pas entendre ce qu'il disait. Il avait craché par terre en signe de déni total. Le retour de Moïse à Birlane avait peut-être précipité la décision de Ba'Moïse. Et ce matin, assis sur ce *djandje*, il avait pris cette décision. Lui qui ne prenait pas de décision, lui qui ne fonctionnait que dans le sens des uns et des autres, lui qui ne faisait que suivre, cette fois, il voulait être celui qu'il aurait dû être. Avec la situation de Moïse, le dépérissement de sa femme, leur appauvrissement graduel, Birlane semblait l'expulser de ses entrailles comme un fœtus mort. Il devait faire quelque chose, mais pas dans le sens où Moïse l'entendait. Ba'Moïse était considéré comme un homme qui aurait pu être autre chose. Dans les rues jadis vivantes, à présent délaissées, il marchait en baissant la tête. Ba'Moïse commençait à avoir une histoire apparente. Il allait perdre son statut. Dans la débandade irréversible qui se généralisait, il ne voulait pas perdre son statut, ne serait-ce que pour sa femme et son fils Zak. Ce dernier avait arrêté ses études, comme beaucoup de jeunes de son âge, faute de moyens. Il avait à peine achevé le premier cycle du collège. Les Libanais et les Syriens quittaient Birlane les uns après les autres. Ils savaient que c'était à Yakar que cela se passait et qu'il fallait composer avec les nouveaux occupants pour que les loukoums, les kibis, les kebab et autres merguez ne

manquassent jamais. Et puis là-bas, vers Jérusalem, ceux qui avaient insulté les prophètes étaient enfoncés dans la violence. Ils devaient fournir les moyens. Ces guerres étaient soutenues par les diasporas. Sans les diasporas, elles n'auraient pas pu avoir lieu. Par familles entières, les Libanais et les Syriens de Birlane cédaient leurs maisons avec boutiques à certains de leurs anciens et fidèles employés. Les autres maisons étaient abandonnées et, plus tard, elles furent mises en vente. Des cadres originaires de Birlane en avaient racheté, sans les occuper. Des chacals locaux en firent autant et y vinrent durant les campagnes d'embrigadement des hères de Birlane qui n'étaient pas métamorphosés mais avaient changé de couleur. Ils étaient délavés. Ces hères de Birlane qui étaient encore là ne sortaient plus depuis longtemps. Ils restaient enfermés chez eux pour ronger leur mémoire. Ceux qui attendaient ceux qui étaient partis n'en pouvaient plus. Rester à Birlane devenait une lourdeur, un poids, dur à supporter. Rester à Birlane, c'était la honte, c'était l'échec total. Rester à Birlane signifiait qu'on était impuissant, et cela, c'était l'extrême bannissement. Yakar était très loin vers l'ouest, ce qui était un mauvais signe. Mais le peuple avait perdu le sens de l'orientation, et les déchets qui se dirigeaient vers Yakar l'emportaient dans leur tourbillon. C'était Jérusalem la bonne direction, et la montagne de déchets y grossissait de plus en plus.

Attention ! Jérusalem était une direction sacrée !

Yakar, c'était un monde meilleur, pensaient ceux qui partaient et ceux qui en avaient secrètement envie. Ceux qui s'y trouvaient et revenaient de temps en temps pour des raisons inconnues étaient différents. Ils avaient commencé à changer. Ils ne s'habillaient plus de la même façon, ne parlaient plus comme avant. Ceux qui étaient restés voulaient aussi partir, même s'ils avaient été effrayés par le changement de ceux qui étaient partis et étaient revenus rapidement. C'était ce que Moïse essayait d'expliquer aux quelques personnes qu'il voyait. Mais Moïse ne se rendait pas compte que ces personnes étaient de plus en plus rares. Alors Moïse commença à parler aux vents, aux oiseaux, au vide, pour qu'ils dispersent la nouvelle d'un bruit lourd et sourd qui montait des entrailles de la terre...

Il fut déclaré fou « récent ».

Chaque matin, Moïse se levait et arpentait les rues de Birlane en parlant aux sourds et aux muets. Et quand les sourds et les muets devinrent aveugles, il continua à parler. Et Birlane se vidait chaque jour. Quand Moïse parlait, les rats qui sortaient à tout moment s'affolaient et couraient de toutes leurs forces.

Et Birlane se vidait.

Le phénomène avait commencé une dizaine d'années après les années soixante, disait Moïse, et il avait eu lieu si rapidement que personne ne s'en était rendu compte. Personne ne s'en rendait compte, car tout le monde était devenu sourd, muet, aveugle et tout le monde était sur le point de partir. Tout le monde s'apprêtait.

Comment quitter Birlane où il avait fait si bon vivre ?

Mais que faire d'autre ?

Birlane avait été une très belle petite ville. Elle avait beaucoup d'arbres, avant les années soixante. Elle était fraîche aux premières et aux dernières heures. Les gens aimaient s'asseoir aux devantures de leurs maisons recouvertes de tôles ou de tuiles. Il y avait un centre commercial florissant. Les agriculteurs et les éleveurs vivaient en paix, et les nomades qui y passaient inondaient le marché de toutes sortes de produits dérivés. Du lait frais, du lait caillé, du *dakh* – une crème remarquable pour les cheveux et le soulagement des migraines –, du beurre de vache qui relevait subtilement les mets et était efficace contre les bouffées de chaleur et les affections oto-rhino-laryngologistes. La vie s'y écoulait paisiblement. Les gens avaient l'habitude de voyager, d'aller et de venir, de faire du commerce jusqu'à Anglé, de l'autre côté de la frontière, où la métamorphose n'avait pas encore transformé les gens en

chacals. Ce qui ne tarderait pas. Quand les gens rentraient à Birlane après un séjour à Anglé, ils étaient attendus avec joie. Ils ramenaient des étoffes rares, des chaussures, du matériel agricole, du matériel pour la teinture. Birlane était un centre commercial apprécié, situé le long de la voie ferrée. Les trains qui reliaient les deux extrêmes s'y arrêtaient et l'Express, qui passait une fois par semaine dans les deux sens, y créait une réelle effervescence. Birlane avait aussi la réputation d'abriter de grands érudits, et beaucoup de grandes familles y envoyaient leurs enfants pour l'apprentissage de la connaissance. Ba'Moïse pensait dans l'euphorie des années soixante qu'en plus de l'éducation traditionnelle, il fallait une bonne éducation moderne, quand le premier nouvel occupant indigène parlait d'universel. Les choses pouvaient changer pour le pays. Ses enfants allaient en faire partie, allaient partager, allaient participer. Le sentiment d'exclusion de l'ancienne occupation devait se muer en sentiment de participation. Faire partie. Moïse était conscient du fait qu'il faisait partie de cette génération de jeunes gens issus de l'indigénat. Cette génération était ambitieuse et avait une revanche à prendre sur la première élite assimilée. Les enfants assimilés allaient à l'école depuis plusieurs décennies, alors que dans le reste du pays, à part les régions où les séminaires étaient bien installés, il n'y avait pas d'écoles. Les séminaires s'étaient rabattus dans le pays profond. Les premiers bastions de la religion importée du Levant stagnaient au Nord du pays et avaient du mal à percer les régions animistes. Cette religion représentait déjà pour l'ancien occupant une grande menace. Cette religion contestait l'ancien occupant pour le Christ crucifié sur une croix. Pour elle, le Christ, qui est l'Esprit de Dieu, donc plus que Son fils, n'était pas mort sur la croix. Il était monté au ciel avant d'arriver au Golgotha. L'esprit de Dieu ne pouvait pas être crucifié ! Les régions animistes avaient adopté aisément la croix taillée ou sculptée, car elle ressemblait à un objet de culte des croyances traditionnelles. C'était pour la représentation que les animistes avaient peut-être adhéré plus facilement à la religion des anciens occupants venus d'ailleurs. Moïse disait toujours qu'ils avaient été convertis pour le symbolisme et les rituels. Moïse avait reçu une éducation religieuse, insuffisante pour croire mais suffisante pour douter. Mais depuis qu'il avait commencé à aller à l'école de l'universel, il cherchait un autre Dieu. Celui du discernement. À Birlane, on rencontrait des filles de grandes familles religieuses ou royales. Comme ailleurs, les mariages d'amour étaient rares pour des raisons stratégiques, mais les histoires d'amour étaient nombreuses et secrètement vécues comme celles de Moïse avec la danseuse. Birlane n'était pas loin de la capitale du royaume du Ndoucoumane, où les rois beuleup régnaient depuis des lustres. La période de l'ancienne occupation y avait laissé des souvenirs amers par ses répressions. Tous ceux qui volaient, mentaient ou se révoltaient, étaient emmurés vivants par les anciens occupants venus d'ailleurs.

Ba'Moïse avait pris la décision. Au moment où la chaleur du soleil devenait insupportable, déjà à cette heure du matin ! Il s'était levé du *djandje*, où il n'avait pas rencontré de *Condorong* ni trouvé son écuelle, et avait pris la décision.

Cette fois-ci, il avait décidé tout seul.

Cette fois-ci, il avait été celui qu'il voulait être.

Il devait partir.

Il était condamné.

Il était déjà dans le couloir du départ.

Qui pourrait faire surseoir la sentence ?

Quand lui-même s'était condamné.

Il devait partir pour plusieurs raisons. Il devait partir parce que Moïse avait brisé, cassé, souillé le statut de sa famille. Moïse avait représenté leur espoir. Son père ne comptait pas sur lui seulement pour s'en sortir. Son père voyait en lui la rupture dans la chaîne de l'exclusion, depuis les années soixante. Ce fils, sur lequel il comptait tant, l'avait déçu, blessé, humilié

profondément. C'était un fils maudit. Moïse avait désormais une histoire apparente. Moïse était peut-être ce qu'il aurait voulu être, pensait Ba'Moïse en le voyant si calme, si déterminé. Moïse ne regrettait rien. Moïse ne se compromettait pas. Sa mère ne disait rien, elle n'avait pas maudit son fils. Elle aimait son fils. C'était le genre d'homme qu'elle aurait aimé épouser. Un homme qui avait des convictions. Un homme qui ne cherchait pas à être quelqu'un d'autre. Ce qui n'était pas le cas de son mari. Secrètement, elle en voulait souvent à ce dernier qui se conformait toujours. Dans certaines discussions, il feignait, hésitait et disait que finalement il s'en remettait à la décision des autres. Ba'Moïse avait toujours été un homme qui s'arrangeait. Il n'avait pas ses idées. Il faisait siennes les idées des autres. Pour lui, c'était une manière de s'en tirer sans trop de dégâts. Oui, c'était cela. Il n'aimait pas les problèmes, il n'aimait pas les histoires, disait-il.

« Ce n'est pas grave !

Cela ne fait rien !

Je suis d'accord avec vous ! »

C'était le genre de propos qu'il tenait le plus souvent.

Maintenant, Ba'Moïse était face à lui-même, devant l'inéluctable : partir !

L'Horaire, le minibus, attendait.

L'Horaire l'attendait.

L'Horaire n'avait pas encore terminé son travail.

Et tous les matins, l'Horaire était là.

Et Birlane se vidait chaque jour.

Les familles se connaissaient depuis toujours, comme on disait quand le voisinage de longue date créait des liens de parenté invisibles mais forts. Mais depuis les années soixante, des fissures commençaient à apparaître sur les murs de cette parenté. Ba'Moïse, malgré sa décision, sentait au plus profond de lui-même une certaine inquiétude.

Cheikh Anta Diop

Moïse, depuis qu'il était revenu, ne voyait plus Coumbis comme avant. Coumbis avait arrêté ses études pour préparer des concours dont les résultats étaient connus à l'avance par les alliés des nouveaux occupants. Et Coumbis attendait. Elle évitait Moïse ou avait renoncé à lui. Peut-être que Coumbis aussi considérait Moïse comme son frère, comme son meilleur ami. Les autres avaient peut-être monté une idylle à leur place, l'avaient vécue et voulaient maintenant la briser. Pour Moïse, c'était évident. Et pour Coumbis ? Ce qui inquiétait Moïse quand il l'apercevait de temps à autre, c'était qu'elle se métamorphosait.

Moïse n'en revenait pas.

Était-ce de sa faute ?

Était-ce à cause de lui qui ne l'aimait que bien ?

La déception qu'elle n'avait jamais avouée, si c'était le cas, était-elle si grande ?

Coumbis devenait tous les jours de plus en plus claire. Coumbis changeait de couleur de peau. À Birlane, c'était ainsi depuis les années soixante. Et les filles métamorphosées ne se mariaient qu'avec des hommes partis. Coumbis, la fille que ses parents souhaitaient qu'il épousât, utilisait des produits au mercure qu'on trouvait sur les marchés, dans tous les marchés, dans les coins les plus reculés du pays. Comme les autres, pour s'en sortir, car chacun cherchait à se métamorphoser. Coumbis, si ce n'était pas la déception, était sûrement influencée par les autres ou obligée par sa famille, comme cela se faisait depuis les années soixante. Moïse aurait peut-être voulu de Coumbis comme la mère de ses enfants, mais Moïse ne faisait plus l'affaire. Il avait été radié de la Fonction publique. Coumbis se préparait pour un homme qui était parti, comme les autres jeunes filles. Coumbis savait-elle que ce n'était pas seulement à cause des idées de Moïse et de sa radiation ? Sentait-elle avec l'intuition féminine tant galvaudée que Moïse avait d'autres amours ? Ou bien Coumbis s'était-elle rendu compte qu'elle ne pouvait pas faire sa vie avec un homme comme Moïse. Un homme qui ne pouvait pas se métamorphoser. Peut-être aussi ne pouvait-elle pas épouser quelqu'un qui était considéré comme fou, un fou « récent », un homme qui avait une histoire apparente. Coumbis n'attendait peut-être plus rien de la part de Moïse. Même leur amitié s'était effritée. Et puis les choses avaient changé à Birlane. Certaines familles, qui n'avaient pas de fils parti sur qui compter, misaient sur leurs filles. Maintenant, les placements de filles étaient monnaie courante pour la survie. Et ces placements ne se faisaient qu'avec des hommes qui étaient partis. Souvent, des filles placées ne voyaient jamais leurs époux et finissaient dans des migraines qui les menaient à une folie douce, ou alors elles se levaient un matin et partaient avec l'Horaire. D'autres filles dépérissaient et épousaient un homme venu d'ailleurs, un fonctionnaire affecté à Birlane et qui, en repartant pour une autre affectation, abandonnait la jeune femme avec deux ou trois gosses, et pour toujours. Ces jeunes femmes traînaient à Birlane et, un matin, partaient avec l'Horaire. Et leurs enfants rejoignaient le lot des enfants qui traînaient dans les rues de Yakar. Moïse mesurait tous les jours l'étendue du désastre. À

Birlane, beaucoup d'hommes étaient obligés de partir pour trouver une fille à marier. Parmi ceux qui étaient partis, certains ne donnaient plus signe de vie. Néanmoins, ils étaient toujours attendus. Et Birlane commençait à manquer cruellement d'hommes. Birlane s'était vidée de ses hommes. Cela avait commencé dans les années soixante et avait empiré une dizaine d'années après la grande vague de sécheresse qui avait sévi dans toute la région. Les gens qui avaient l'habitude de travailler la terre étaient obligés de partir pour assurer la survie de leur famille.

Le phénomène de l'immigration économique venait de commencer.

Yakar reçut les premiers immigrés. Ils y transitaient parfois pour des pays plus au sud ou s'en allaient vers le nord. Au nord, ils avaient commencé à balayer les rues dans le froid, la neige, sous la pluie. Ils n'avaient aucune formation, aucune instruction. Ils ne parlaient pas la langue du Nord. Ils avaient des problèmes de communication. Ils se regroupaient entre eux et, pour économiser au maximum de quoi envoyer aux familles laissées là-bas, vivaient à plus de vingt dans quelques mètres carrés. Entre hommes. Et ils avaient du mal à trouver une femme à baiser, retenus peut-être par les interdits emballés dans leurs bagages. Ou alors ils ne savaient pas comment dire qu'ils avaient envie de baiser, dans des milieux où un regard suggestif ne suffisait pas. Ils mangeaient entre eux la nourriture de leur pays avec les ingrédients du Nord. Ils mangeaient mal, s'habillaient mal. Ils n'avaient pas de loisirs. Ils balayaient et, le reste du temps, ils le passaient entre eux et fouillaient dans leurs souvenirs. Quand ils retournaient au pays après plusieurs années, ils portaient des redingotes et des brodequins et donnaient envie aux autres de partir. Pourtant, peu de temps après leur retour, certains d'entre eux mouraient. À y réfléchir, il était possible de connaître les raisons de ces morts au retour du grand voyage pour la survie. Dans les petits mètres carrés où ils s'entassaient là-bas au nord, il n'y avait pas assez de chaleur quand un froid inconnu leur caillait les os. Il n'y avait pas assez d'air dans les minuscules chambres qu'ils partageaient. Ils ne mangeaient pas bien. Tout ce qu'ils gagnaient était envoyé au pays pour la survie des leurs ou le prestige. Les seules dépenses importantes qu'ils faisaient, c'était d'aller acheter la grosse valise, la veste redingote et les brodequins pour le voyage de retour. Ils portaient des chemises aux couleurs vives avec de grands cols. Certains portaient des feutres bien vissés sur la tête. Ceux qui pensaient rester quelque temps avant de repartir s'empressaient de faire deux ou trois enfants aux épouses qui attendaient. Ils construisaient des immeubles à étages maladroits avec des couloirs et des escaliers étroits. Ces immeubles inadaptés occupaient de plus en plus le quartier de Une Allée ou de Deux Allées de Yakar. Les nouveaux quartiers les attiraient, mais les cadres du pays se les étaient accaparés. Ce n'était pas seulement la sécheresse qui faisait partir les gens. Les terres étaient usées, usagées, utilisées, sucées, par plus d'un siècle de l'ancienne occupation qui demandait au peuple de cultiver l'arachide pour les huileries et les savonneries de la métropole. Avant les années soixante, le peuple cultivait à côté de l'arachide du mil, car le mil était la base de l'alimentation. Mais l'occupant venu d'ailleurs avait commencé avant Diên Biên Phù à imposer le riz qui venait de contrées lointaines. Ces contrées étaient si lointaines que le peuple ne savait pas où les situer, sauf pour ceux qui étaient enrôlés de force dans des guerres qui ne les concernaient pas. Pour les autres, le pays s'arrêtait au bord d'une mer que la plupart d'entre eux n'avaient même jamais vue. Les anciens occupants venus d'ailleurs, au départ, destinaient ce riz brisé aux chevaux et, un jour, ce riz brisé pour les chevaux était passé dans la bouche d'un peuple qui avait faim, et voilà qu'il devint la base de l'alimentation. Et depuis les années soixante, c'était le riz vietnamien, le riz thaï, le riz pakistanais, le riz siam, ensuite le riz Caroline dont regorgeaient tous les marchés du pays. Et puis le riz était parfumé, et puis le riz était dans des emballages en plastique qui eux aussi se dirigeaient tous vers la montagne de déchets, dans la direction de Jérusalem.

Attention ! La direction de *Jérusalem* était une direction sacrée ! Ba'Moïse était né dans cette région qui était le berceau des rois et princes les plus glorieux que le pays ait connus. Les livres, les pièces de théâtre, les rappeurs s'inspiraient encore et toujours de ces époques lointaines et si proches, car nécessaires pour affronter la dégradation des vies depuis les années soixante.

Le bruit lourd et sourd montait des entrailles de la terre...

Ba'Moïse devait partir.

Ba'Moïse était condamné.

Ba'Moïse ne partait pas comme tout le monde pourrait le penser. Ba'Moïse ne pouvait plus rester à Birlane, donc il devait partir.

Il pensa sans le vouloir à Moïse qui parlait de gâchis.

Quel gâchis !

Que du gâchis !

Que pouvait-on espérer quand un pays avait été occupé et était encore occupé ?

Que pouvait-on espérer quand un pays avait reçu son indépendance dans le sac du Père Noël ?

Et les enfants chantaient :

« Petit Papa Noël, quand tu descendras du ciel avec des jouets par milliers, n'oublie pas mon petit soulier. »

Comment un petit soulier pouvait-il contenir l'indépendance d'un pays ?

Mais comme l'indépendance était un cadeau de Noël, elle n'était qu'un jouet.

Était-ce un nounours ou une Barbie ?

Non, c'était un Lego, avec des éléments de toutes les couleurs. Ainsi, chacun pouvait faire et défaire son jeu comme cela lui plaisait. C'était la règle, mais Papa Noël, le maître, veillait de loin et de près sur le jeu. C'était un jeu surveillé, manipulé, orienté. Un jeu où il ne fallait pas s'amuser. Sinon Papa Noël remettait l'ordre qu'il voulait et le joueur pouvait être démis illico presto de ses fonctions. C'était ce genre de théories que Moïse réfutait.

« Écoutez, foutez la paix, Papa Noël.

Nous sommes responsables de tous nos maux.

Comment un peuple entier peut-il se laisser posséder, manipuler, exploiter, corrompre jusqu'à l'os par les nouveaux occupants ? »

Pourtant, avant les années soixante, le peuple mangeait à sa faim. On pouvait même dire que le peuple vivait bien. Même après les années soixante, le peuple continuait à assurer les cultures de rente dont l'ancien occupant avait besoin. Avec les revenus qui s'amaigrissaient avec les nouveaux occupants, les gens achetaient du riz, du macaroni, du « couscous Garbit, c'est bon comme là-bas, dis ! », de la tomate concentrée *di pomodoro*, le tout mis dans des sacs en plastique qui contenaient des sachets en plastique, qui contenaient des cornets en plastique. Car le plastique était partout. La sécheresse mit fin à tout, sauf au plastique. C'était du plastique qui ne se dégradait pas comme la nouvelle occupation. Et la concurrence internationale et le libéralisme économique et la corruption institutionnalisée donnèrent le coup de grâce. Des mots auxquels ne comprenait rien le peuple déçu depuis les années soixante.

Les années soixante n'avaient pas rendu le peuple indépendant mais dépendant, jusqu'au matelas mousse. Déstructuration, disaient certains, déstabilisation, disaient d'autres, malédiction, susurraient ceux qui avaient marché vers Yakar pour dire assez. À cette époque, il y avait une effervescence nationale et internationale quant aux droits de l'homme, aux droits de la femme. Là où il en existait, les textes étaient modifiés, rédigés là où il n'y avait d'autre loi que celle des anciens occupants venus d'ailleurs. Les occupants d'ici et d'ailleurs, nouveaux ou anciens, pensaient avoir éloigné les grands fléaux du monde avec ces textes. Moïse, lui, disait

qu'il fallait faire quelque chose d'autre que le constat. Moïse était pour une révolution totale. Il avait été un révolutionnaire, il l'était toujours, bien que ses théories se fussent diluées dans la répétition, les verres de thé tous les jours, à la même heure, au même endroit, avec la même théière, les mêmes verres. Si les verres se cassaient, il envoyait vite chez le boutiquier à côté pour les remplacer aussitôt, en promettant de le régler. Moïse pouvait remplacer les verres de thé avec la complicité du boutiquier du coin qui, à sa manière, soutenait la révolution, mais il ne pouvait pas remplacer sa jambe cassée pendant les émeutes à l'université. Ses amis, à l'époque, passaient tous les jours chez lui pour se plaindre puisqu'il faisait partie des ténors du campus après les années soixante. Comme si Moïse pouvait régler tous les problèmes ! Que de ferveur, que de chaleur, que d'espoirs, les nouvelles générations n'avaient-elles pas mises dans les années soixante ! Elles étaient surexcitées, elles y croyaient. Oui, les choses pouvaient changer ! Et il fallait se battre pour ne pas laisser des opportunistes, des arrivistes, des cancrenards diriger le pays. Elles allaient changer l'histoire du pays. Hélas ! Les désillusions des années soixante les brisèrent à coups d'exil, de coups d'état, de bâillonnements et de cures de désintoxication. La machine infernale était en marche. Dans le pays, les nouveaux occupants se disaient progressistes ou socialistes, d'un socialisme hérité des mouvements de libération dont les vrais artisans avaient été fusillés ici ou ailleurs aussitôt les anciens occupants partis. Tous ces mouvements de libération étaient soutenus par les révolutionnaires se réclamant du socialisme et par tant d'autres, d'ici et d'ailleurs. Et ceux qui usurpèrent l'appellation en firent des partis de droite, liés à des régimes de droite et freinèrent dans le sang tout élan vers une réelle libération des peuples. Moïse avait été si fier de tout ce qui se passait de Maputo à Bissau, en passant par Luanda et Praia. C'est ainsi que, dès qu'il avait eu son bac, il s'était dirigé vers les études de philosophie qui, à l'époque, étaient la voie que beaucoup de jeunes gens choisissaient pour la dialectique. Moïse ne se préoccupait pas à l'université de se peigner les cheveux comme au temps où il était au lycée, quand il y avait encore des internats. Au début, sa mère qui voyait son fils devenir de plus en plus acerbé ne comprenait pas pourquoi il ne voulait plus se peigner.

« Mère, le peigne, c'est un objet de décoration et non un instrument de torture. La nature de cheveu que j'ai casse les peignes. Et puis, pour te dire la vérité, je n'ai pas le temps de me peigner. Et je n'ai pas envie d'être beau. Je ne te plais pas ainsi ? » Et il riait. Sa mère le regardait et secouait la tête de désespoir. Elle avait peur que Moïse n'ait une histoire apparente ; et à Birlane, il perdrait son statut. Pour Moïse, ce n'était pas un problème, car, pour lui, chacun devrait avoir une histoire apparente si c'était pour la bonne cause, mais sa mère, elle, ne le souhaitait pas. Elle qui comptait tant sur Moïse pour tant de choses. Elle pensait que son fils, un jour, ferait partie de l'élite de ce pays. Elle espérait que son fils allait aussi épouser Coumbis. Sa mère ne voulait pas admettre à présent que Coumbis, d'après ce qu'elle avait appris, n'épouserait plus qu'un homme qui était parti. À l'époque, la chambre de Moïse, dans la maison familiale, était remplie de camarades pendant les vacances, quand il revenait de l'université. Avec eux, il passait des nuits entières à discuter. Moïse galvanisait tous ces jeunes gens qui voulaient servir leur peuple, se battre pour la justice sociale. À cette époque, il y avait une stimulation intellectuelle avec des idéaux. Les gens voulaient croire à quelque chose. Certains parmi ses camarades écrivaient, tous lisaient beaucoup. Tous les grands penseurs étaient lus, commentés. Sur les murs de la chambre, il y avait les noms des héros de toutes les révolutions du monde. Ils rappelaient la guerre d'Espagne qui avait été l'occasion d'une mobilisation contre le fascisme.

Quand les voix s'élevaient dans la petite chambre, la mère de Moïse, couchée dans la pièce à côté, ne pouvait fermer l'œil. Ce n'était pas leurs voix qui l'en empêchaient, mais c'était plutôt le ton de leurs voix. Parfois, Moïse et ses camarades criaient, citaient des noms. Ils citaient les noms des nouveaux occupants qu'ils traitaient de négriers, de fascistes,

d'inhumains, de voleurs, de menteurs, de corrompus, d'avidés de pouvoir jusqu'au sacrifice du peuple. Des noms qu'elle connaissait, car la radio, qui était toujours allumée, ne parlait que d'eux. La mère de Moïse tremblait. Une mère, disait-on, sentait, pressentait les choses. Son fils était revenu une première fois à la maison, pendant la grève des étudiants. Ce n'était pas un bon signe. Au cours de cette grève, deux étudiants furent tués et jusqu'à aujourd'hui l'enquête piétinait, comme tout depuis les années soixante. Une grève avait éclaté. Avec ses idées de justice sociale, Moïse n'était pas bien vu pour les propos qu'il tenait à l'endroit des nouveaux occupants. Au cours des réunions organisées par les étudiants qui se sentaient concernés et avaient leur mot à dire, Moïse était le plus audacieux. Il défiait le pouvoir. Il écrivait des articles dans un journal que les nouveaux occupants avaient dans le collimateur. Avec les nouveaux occupants, il fallait être dans le jeu ou hors du jeu. Il n'y avait qu'un seul jeu. Pourtant, le pays se targuait d'être un pays évolué. C'était une démocratie à une seule face. Les mots avaient cet avantage, ou plutôt cet inconvénient, d'avoir plusieurs sens selon la manière dont ils étaient employés. Démocratie, dans ce pays et dans bien d'autres, signifiait faire ce qu'on voulait quand on était aux affaires. Il y avait l'impunité ou l'amnistie pour les uns ; les menaces, la mort, l'exclusion, pour les autres ; et pour le peuple, l'ultime onction.

C'était cela la démocratie.

« Citez-moi un seul pays démocratique au monde.

Il n'y en a pas.

Laissons le mot démocratie de côté.

Ce que nous voulons, c'est que le peuple mange à sa faim, en paix.

Full stop.

Point barre.

Qu'il y ait des gens qui mangent du caviar béluga, du foie gras aux truffes du Périgord, tout ce qu'ils veulent, même du faisan endimanché tous les dimanches, avec des pommes sautées aux pruneaux ; s'ils sont contents, on s'en fout. Mais pour d'autres, c'est manger à sa faim, étancher sa soif, s'abriter, vivre décemment, pour que les cerveaux puissent fonctionner et propulser le génie et l'imaginaire essentiels à la vie et au rêve. Pour cela, qu'on soit communiste, capitaliste, tout ce qu'on veut, rappeur, slameur, vendeur de pacotilles, c'est nécessaire », disait Moïse.

Ba'Moïse, qui était fier de ce fils qui allait devenir professeur et aider la famille, fut profondément déçu après sa radiation. La situation de la famille s'était beaucoup dégradée, comme partout, depuis les années soixante.

Comment Moïse pouvait-il penser à autre chose qu'à son bien ?

Son bien était de rester tranquille, de faire comme tout le monde.

Tout le monde s'en foutait.

Chacun pensait à soi.

Tant pis pour les autres.

La notion de l'autre n'existait plus.

Il n'y avait plus de famille, il n'y avait plus d'amis, il n'y avait plus de valeurs. Tout ce qui comptait, c'était de s'en sortir, par alpha ou par oméga.

Pourquoi son fils s'était-il mêlé de politique ?

La politique, c'était pour les autres, là-bas.

Ba'Moïse ne pouvait pas pavaner à la poste pour prendre son mandat, envoyé par le fils professeur. Professeur. Dans sa famille, c'était la première fois que quelqu'un allait être professeur. C'était une famille de cultivateurs et de commerçants, au bon vieux temps, quand le pays marchait assez bien, au bon vieux temps où les anciens occupants venus d'ailleurs, et les Syriens, et les Libanais, partageaient les revenus de la terre avec eux. Le peuple cultivait l'arachide pour les revenus substantiels qu'ils en tiraient et le mil qui était la base de

l'alimentation. Le mil, c'était cela l'essentiel. Et comme les anciens occupants ne mangeaient pas de mil, et plus tard, les nouveaux occupants non plus, il n'était pas valorisé.

Comment dévaloriser la base de l'alimentation d'un peuple ?

À son retour à Birlane, après sa radiation, Moïse occupait une petite pièce appelée *pantéré* dans le bâtiment que le père avait construit. Son père, qui lui en voulait, lui laissa ce *pantéré*, pendant que Zak, son jeune frère, occupait une grande pièce à côté. Il voulait humilier Moïse. Ba'Moïse se trompait. Personne ne pouvait humilier Moïse. Zak admirait Moïse et l'aimait. La nuit, quand les parents étaient couchés, il sortait doucement de la grande pièce et allait rejoindre son frère qui, avec la grande différence d'âge, pouvait jouer presque un rôle de père. Il restait avec lui, parlait avec lui, l'écoutait. Zak voulait être comme Moïse. Moïse avait la barbe non rasée depuis plusieurs jours, peut-être même plusieurs semaines. Au début, il ne sortait pas. Il passait les journées à dormir. Et les nuits, il lisait ou restait avec Zak. Ses cheveux hirsutes lui donnaient un air terrifiant. Mais, en lui-même, Moïse était apaisé. Il recommencerait s'il fallait le faire. Il ne regrettait rien. Ceux qui l'avaient influencé avaient toujours tenu bon, malgré toutes les exactions subies. Prisons, assassinats, goulags. À cette époque, les révolutionnaires continuaient la révolution. Il fallait croire en ses idées. Il avertissait tous ceux qui étaient si fervents à l'époque, qui s'étaient alliés avec les nouveaux occupants et s'étaient métamorphosés, que le clairon allait retentir. Quand il les rencontrait à Yakar, ils lui reprochaient de faire le fou et de ne pas faire comme eux.

« Jamais ! disait Moïse.

La lucha continua. »

Tous ceux qui poursuivaient la lutte étaient considérés comme fous. Ils étaient exclus par le système qui les bloquait dans leur évolution et les envoyait au loin, vers le diable, s'ils devaient toutefois exercer une profession. Une forme de goulag dans des zones arides, sans eau courante, sans électricité, sans téléphone, avec des salaires qui tombaient comme la pluie dans le désert du Néguev. Il fallait les isoler, les faire oublier, les couper du peuple qui ne comprenait plus rien depuis les années soixante. Les nouveaux occupants se trompaient lourdement. Ceux qui allaient changer le cours des choses étaient toujours là. Ils étaient partout. Eux aussi avaient évolué. Ils étaient plus nombreux que les nouveaux occupants ne le pensaient, malgré les statistiques sur leur espérance de vie. Ils étaient de plus en plus nombreux. Ce n'était pas non plus tous ces diplômés, tous ces instruits qui écrivaient des articles dans les journaux, qui s'exprimaient à la radio, à la télévision, qui dénonçaient par-ci, par-là. Eux étaient là et ils marchaient, ils marchaient, ils marchaient. Ils n'avaient pas l'air différents, ils semblaient normaux, ils étaient ceux sur qui les nouveaux occupants basaient leurs rapports pour dire que tout allait bien dans le pays, qu'un taux de croissance plus élevé était palpable, que les gens n'étaient pas couchés, qu'ils étaient debout et marchaient. Les nouveaux occupants se leurraient. Les anciens occupants venus d'ailleurs auraient aussi leur part. Car ceux qui marchaient, erraient, se dirigeaient vers le nord, guidés par l'étoile polaire. Ceux qui étaient dans la rue tous les jours, sur les routes tous les jours, dans l'Horaire tous les jours, ceux-là n'étaient pas visibles, mais ils avançaient vers l'ouest maléfique. Ils avançaient au milieu des montagnes de déchets des nouveaux occupants.

« Les nouveaux occupants viennent peut-être d'une autre planète », disait Alioune Sow.

Alioune Sow voulait exposer ses nouvelles œuvres à la grande montagne, le lieu de rencontre de tous les déchets et de tout le peuple. Alioune Sow pensait qu'il fallait mettre les nouveaux occupants en face de leurs déchets. Il voulait voir comment ils allaient réagir. Moïse lui disait que les nouveaux occupants n'allaient pas se déplacer pour voir leurs déchets, car ils ne circulaient pas dans ces zones-là. Alors que leurs déchets encombraient de plus en plus le pays. Le pays était entouré de déchets qui, tous les jours, s'amassaient, devenaient énormes, et la montagne de déchets était dans la direction de Jérusalem.

Attention ! La direction de Jérusalem était sacrée !

Et sur ces déchets, le peuple fouillait. Comment pouvait-on admettre que des gens se gavent tous les jours de homards à l'armoricaine, de mérou farci aux calamars, alors que plus de la moitié du peuple était sur les décharges et le reste errait dans la rue, sur les routes, sur les trottoirs, sur les chaussées, le jour, la nuit ? Et pour les uns, l'errance, c'était dans leurs têtes, et pour d'autres, c'était dans leurs corps, et pour certains d'entre eux, c'était dans la mystique. Le peuple cherchait une issue, une toute petite issue, à travers laquelle passerait un filet de lumière.

Un petit filet de lumière et le peuple serait ébloui.

Le bruit lourd et sourd montait des entrailles de la terre, là-bas dans la direction de Jérusalem.

Gcina Mhlope

Tout devenait de plus en plus opaque dans le pays, depuis les années soixante. Dans les cœurs, dans le sang, dans les veines, dans les yeux. Le peuple marchait et le sol commençait à craquer. Les nouveaux occupants n'entendaient rien. Ils avaient bouché leurs oreilles pour ne pas être dérangés. Leurs bureaux et leurs maisons étaient des bunkers, comme ceux du grand fasciste. Comment avait-il fini ce monstre, encore ?

Avant les années soixante, les sens des hommes étaient si développés que tout signe était perceptible, intercepté, analysé. C'était depuis les années soixante, depuis que les nouveaux occupants étaient là, que le peuple n'entendait plus rien, ne voyait plus rien, ne savait plus rien. Les sens du peuple étaient saturés de discours. Des discours vides, creux, injurieux, insolents, indécents, déchiraient les tympanes, et le sang coulait des oreilles largement ouvertes dans le vide.

Et le bruit lourd et sourd montait des entrailles de la terre...

À Yakar, la montagne de déchets grondait au milieu des rêves. Les nouveaux occupants se sentaient à l'abri. Ils n'étaient pas concernés. Pourtant, ils devaient se faire du souci, disait le prophète de la corniche. Il y avait des guerres partout. De la violence partout. Des discours nuls partout. Des bombes partout. Des morts partout. Des millions de réfugiés partout. Des zones en feu partout. Des génocides partout. Des enfants tenant des fusils partout. Des attentats suicide partout. De la famine partout. Et les enfants, et les personnes âgées, et les femmes, et les garçons, et les hommes, et les chevaux, et les vaches n'avaient que leurs yeux exorbités pour avertir les nouveaux occupants du bruit lourd et sourd qui montait des entrailles de la terre...

Les nouveaux occupants qui s'activaient dans le vide, en ingurgitant les ressources destinées au peuple, sans état d'âme, n'entendaient pas le bruit lourd et sourd qui montait des entrailles de la terre. Moïse, quand il se trouvait à Yakar après sa radiation, passait beaucoup de temps avec quelques camarades qui en étaient au même point que lui. Ils n'avaient pas ou plus de travail. L'État ne recrutait plus. Le secteur privé était réservé aux anciens et nouveaux occupants et à leurs ayants droit, ou ceux qui s'étaient métamorphosés. L'initiative n'était pas soutenue. Le pays était mort. L'aide au développement était détournée. L'aide au développement se trouvait dans les poches des nouveaux occupants ou dans leurs comptes en banque, dans des pays complices, au-dessus de tout soupçon. Moïse se rendait compte que, de plus en plus, ses anciens camarades s'évanouissaient dans la nature. Il ne trouvait pas un autre terme pour comprendre. Mais par où, vers où, où ? Tous n'avaient pas connu le même sort que lui ou que le prophète de la corniche. Certains étaient dans le jeu et commençaient à déplacer des éléments du Lego. D'autres étaient partis très loin dans la jungle du Nord d'où la plupart ne revenaient pas, écrasés, humiliés. Comment revenir auprès des siens après un échec total ? Ils préféraient rester dans la jungle du Nord et y mourir. Certains y agonisaient dans des choix douloureux, d'autres trouvaient des abris gratuits derrière des écus à Loos et

ailleurs. Quelques uns étaient récupérés par des mouvements extrémistes et se métamorphosaient à l'envers. D'autres avaient perdu la conscience. D'autres avaient perdu la raison. D'autres étaient là et marchaient. Ceux qui marchaient devenaient de plus en plus nombreux, ainsi que ceux accrochés aux flancs de la montagne de déchets. Pendant ce temps, que disaient les économistes des nouveaux et anciens occupants ? Taux de croissance, inflation, développement, sous-développement, lutte contre la pauvreté, mécanismes de fonctionnement des institutions, aide au développement. Et que disaient les financiers ? Taux d'intérêt, fixation des prix, cotations, réserves d'or.

« Ce n'est que du bla-bla-bla, disait Moïse.

Bla-bla-bla.

Nous parlons du sort du peuple.

Nous ne parlons pas de paperasseries, de baromètres, de tendances ! Nous parlons de terrorisme organisé, de crime organisé, de génocide organisé, nous parlons de folie meurtrière, envers le peuple. »

Moïse, en ces moments-là, transpirait, soufflait fort. Ensuite, il baissait la tête sur ses bras croisés. C'était sa position favorite dans ces cas. Ceux qui l'écoutaient encore se levaient, silencieux, marchaient un peu, se rasaient, s'adossaient contre les murs, partaient.

Le sol tremblait. Le bruit lourd, sourd parvenait au peuple depuis le lointain, là-bas, vers Jérusalem. Depuis plusieurs jours, l'écho devenait de plus en plus grand. Et les oiseaux s'envolaient dans des battements d'ailes affolés. Les nouveaux occupants avaient été informés du bruit lourd et sourd qui montait des entrailles de la terre par leurs collaborateurs qui commençaient à s'inquiéter. Les nouveaux occupants leur avaient demandé de s'occuper de ce bruit et de le faire disparaître dans les plus brefs délais. Peut-être pourrait-il servir de prétexte aux opposants pour semer la zizanie ! Les gourous des nouveaux occupants s'étaient réunis pour savoir d'où venait ce bruit lourd et sourd qui montait des entrailles de la terre. Les oracles officiels avaient été consultés par les intermédiaires. Les augures du peuple errant, eux, avaient prophétisé le chaos si rien n'était fait pour que le peuple mange à sa faim, pour que soient arrêtés les discours d'ici et d'ailleurs, pour que cesse le vol. Ce chaos pourrait être évité, disait le prophète de la corniche.

C'était ce qu'il fallait trouver.

Comment éviter le chaos ?

« C'est facile ! disait Moïse.

Un minimum de respect, de considération pour le peuple. »

Les devins et les charlatans des nouveaux occupants étaient en alerte. Ils s'étaient retirés dans les temples, les grottes, les sanctuaires, les maisons isolées et, de plus en plus, dans des chambres d'hôtels cossus où des suites étaient réservées pour des mois, avec tout ce qui s'en suivait. Les nouveaux occupants étaient rassurés par leurs devins et charlatans qui leur disaient que cela se passait ailleurs, chez le peuple. Ce qui leur parvenait, leur disaient-ils, n'en était que l'écho lointain. Cela se passait ailleurs. Cela n'arriverait jamais jusqu'à eux. C'était sur une autre planète. Cela ne les concernait pas. C'était ce que leurs devins, charlatans, diseurs de bonne aventure, astrologues, voyants, complices leur disaient. Et les nouveaux occupants continuaient la fête. Mais le peuple qui marchait, lui, n'était pas rassuré. Le bruit, lourd et sourd, avançait comme une lave de volcan sous les mers. Le peuple qui marchait entendait maintenant tous les jours le bruit lourd et sourd qui montait des entrailles de la terre, et la montagne grondait de temps à autre. Le peuple savait que ce bruit lourd et sourd l'engloutirait d'abord. L'avantage du peuple, mais qui faisait aussi sa tragédie, était son habitude aux catastrophes. Enfin, ce que les autres appelaient catastrophes, et ce qui, pour le peuple, faisait partie de son quotidien. « Depuis les années soixante ! » ajoutait Moïse. Le peuple était immunisé, il n'était pas rassuré, mais il n'était pas effrayé. Il n'avait rien à perdre.

Tout ce qu'il voulait, c'était assurer le quotidien. Le lendemain ne comptait pas et, pourtant, un dicton disait :

« Demain semble loin, mais il faut lui laisser sa part aujourd'hui. »

Les nouveaux occupants avaient fait passer des communiqués sur toutes leurs radios, leurs chaînes de télévision, leurs journaux, pour exhorter le peuple au calme et à la dignité.

« Quelle dignité ? » disaient les uns et les autres.

La dignité, le peuple ne savait plus ce que cela voulait dire depuis si longtemps. La dignité pour ce qu'il en restait, c'était sur la montagne de déchets qui était envahie dès le matin. C'était pour cela que la montagne de déchets était devenue pour le peuple la Montagne Sacrée. Ceux qui parlaient de dignité en avaient fait du papier-cul dont ils ne connaissaient pas la couleur et avaient tiré la chasse d'eau. Ce bruit lourd et sourd qui montait des entrailles de la terre s'approchait comme des dizaines de troupes d'éléphants égarés qui auraient appartenu à Crésus. « Ce bruit ne présage rien de bon », disait le peuple qui marchait. La nuit, le peuple tombait du lit, s'il en avait, et dormait à même le sol, si celui-ci ne s'était pas dérobé depuis longtemps, depuis les années soixante. Dans un quartier populaire de Yakar, il y avait tous les jours un manège avec des chevaux décharnés. Sur une petite place sans arbres, sans aucune verdure, ce que les nouveaux occupants n'aimaient que chez eux, il y avait des bancs en pierre dont les fers rouillés clignaient de l'œil au ciel. Des gens y passaient la nuit parce qu'il n'y avait pas de place dans les maisons, à cause de l'affluence de parents proches et éloignés, d'amis, de connaissances, de domestiques, d'esclaves, qui prenaient l'Horaire tous les matins. Les gens étaient si nombreux que les cuisines étaient transformées en chambres à coucher la nuit, et même le jour, puisqu'on y préparait plus de repas. Les gens étaient si nombreux qu'ils organisaient des relèves pour le sommeil. Une partie essayait de dormir la nuit dans les maisons, sur les toits, partout, et une autre partie essayait de dormir sur les bancs de la petite place sans verdure. Ou alors quand les uns dormaient, les autres veillaient, et vice versa.

Et la nuit, le bruit lourd et sourd était plus assourdissant.

Dans le silence craintif du peuple, le bruit prenait de plus en plus d'ampleur. Les nouveaux occupants, sur les conseils de leur milice, redoublaient les appels au calme. Cela ne les empêchait pas de s'inquiéter. Ils s'inquiétaient pour leurs chiens qui passaient leur temps à aboyer. Ils s'inquiétaient pour leur gazon qui ne poussait pas bien. Ils s'inquiétaient d'une mouche qui avait fait irruption dans la cour de leur maison. Ils avaient convoqué le chef d'état-major de l'armée, ainsi que le directeur de la sécurité. Pendant des heures et des heures, ces derniers essayaient d'assurer aux nouveaux occupants qu'il n'y avait aucun danger pour leurs chiens. Que pour leur gazon, c'était mieux d'installer une des sept merveilles du monde, les jardins suspendus de Babylone. Que pour la mouche qui avait osé, ils allaient utiliser les bombes miniatures à fragmentation. Les avions de chasse avaient survolé l'étendue du territoire national, et il n'y avait rien à craindre, rien à signaler. Tous les rapports de mission mentionnaient que tout allait bien. Tout allait bien dans ce pays, et leurs chiens ne devaient pas s'inquiéter. Ils devaient se calmer. Ce n'était que des échos lointains d'une tempête qui sévissait sous un autre ciel. Les rapports ajoutaient que le peuple, lui, était en mouvement. Il ne se plaignait pas, il n'était pas agressif, il était même hagard. Donc il était bien.

Que voulaient les nouveaux occupants ?

Un peuple qui se ne plaignait pas, un peuple abruti qui ne ferait qu'errer.

Les femmes qu'on pouvait voir au centre de Yakar étaient bien habillées. Leurs tresses, leurs tissages en vrais ou faux cheveux, leurs maquillages n'avaient rien à envier aux dames des magazines qui faisaient la promotion des peaux claires et des perruques. Les hommes riaient, avaient de gros ventres. Signe extérieur de bien-être ! Leurs boubous en batin rutilants faisaient pâlir le soleil. Leurs voitures, dernier modèle, étaient si nombreuses que la

journée continue avait été imposée à cause de l'embouteillage qu'elles créaient.

Moïse racontait ainsi tout ce qui se passait à Yakar, mais personne ne l'écoutait. À Birlane, il ne restait presque plus personne. L'Horaire, inlassablement, continuait à déverser le peuple à Yakar. Les familles déménageaient maintenant par pans entiers. Des maisons étaient abandonnées, désertées. Le vent et les oiseaux faisaient des concerts macabres dans les cours mélancoliques. Il n'y avait que des personnes âgées et quelques femmes, quelques enfants. Les personnes âgées mouraient vite pour ne pas gêner. Les enfants s'en allaient un jour et ne revenaient plus. Quelqu'un était venu les chercher et les emportait dans l'Horaire. Qu'étaient devenus tous ces enfants ? Demandez à la rue, aux maquis, aux plantations, aux mines, aux pervers, aux sorciers des nouveaux occupants, aux nouveaux occupants ! « Ces derniers s'en fichent », ajoutait Moïse. Les jeunes filles apprêtées attendaient le retour ou un signe de celui qui était parti. Avant, il y avait le sens de l'engagement qui était une des valeurs essentielles. À présent, si une fille apprêtée n'avait pas de nouvelles, il était décidé qu'elle parte à Yakar. Parmi ceux qui étaient partis de Birlane, certains restaient à Yakar en attendant le grand voyage au nord, les autres racolaient sur la corniche, devant les hôtels. Le système de récupération était si développé que quelqu'un pouvait devenir lèche-cul, vendeur de pacotilles ou de mort, apprenti sorcier, terroriste, tout ce qu'on voulait. Un nouveau business pointa du nez. Filmer les filles apprêtées pour ceux qui étaient partis au nord. Les salons de coiffure rivalisaient de fantaisies pour les rendre attirantes. Le maquillage tirait les yeux vers le haut avec des fards à paupières et à joues brillants et agressifs. Les bouches aux contours soulignés de noir semblaient vomir un rouge à lèvres excessif. Et les films partaient en caisses entières pour la vente aux enchères, là-bas au nord, par vidéo interposée. C'était le prix de la vente des filles qui ne voulaient épouser qu'un homme déjà parti.

Ce bruit lourd et sourd qui montait de plus en plus des entrailles de la terre se faisait entendre deux ans avant le départ d'un homme, Ba'Moïse, le père de Moïse. Cet homme qui avait décidé un jour, sur un *djandje*, de partir avec l'Horaire. Ba'Moïse avait encore pensé à Birlane, où il était né, où il avait grandi, où il avait été heureux. Mais il devait partir. Il se conditionnait à ce départ depuis plusieurs mois, jours, heures et secondes. Maintenant, la décision était prise sur le *djandje*. Il devait partir avec l'Horaire. Il n'avait plus de choix. Il devait partir comme les autres. Puisque son fils Moïse avait préféré faire le fou. Moïse était revenu à Birlane et il ne regrettait rien. C'était le signe évident de la folie pure pour Ba'Moïse. Coumbis, qu'il devait épouser, l'avait laissé tomber et elle avait bien raison, car tous les valeureux de Birlane étaient partis. Son fils, lui, ne valait rien. Et dire qu'il avait tant compté sur lui !

Ba'Moïse allait prendre l'Horaire. L'Horaire qui, tous les jours, emportait un voisin, un ami, un parent. Ba'Moïse avait longtemps réfléchi à ce départ, et ce départ était inéluctable. Il s'asseyait tout seul les matins de bonne heure, les après-midi, les soirs, à l'ombre de l'arbre qu'il avait planté. Cet arbre touffu et majestueux donnait l'ombrage généreux sous lequel il passait une grande partie de la journée avec sa famille.

Et ce matin, sur ce *djandje*, il repassait sa vie passée et sa vie présente. Il essayait de peser le pour, qui était une évidence, et le contre, qui était tout ce qui pouvait le retenir. Parmi ce qui pouvait le retenir, il y avait sa femme, malade. Il y avait aussi les terres sablonneuses de Birlane bien que mourantes, sa maison qu'il avait construite de ses mains avec passion. Il y avait aussi et surtout son fils Zak.

Comment pourrait-il s'adapter aussi à une vie qu'il ne connaissait pas ? Comment tout d'un coup être quelqu'un, quelqu'un d'autre, ailleurs que chez lui ? Il ne voulait plus être celui que, secrètement, il rêvait d'être ! Là, il préférerait être l'homme qui n'était pas sûr de lui, qui ne prenait pas de décision. Mais c'était trop tard. Ba'Moïse avait pensé à la situation difficile dans laquelle il se trouvait lui-même en tant que chef de famille, responsable de la vie, de la survie

des siens. Il avait pensé aux difficiles conditions de vie de ses quelques voisins qui se trouvaient dans la même situation que lui. Eux n'avaient peut-être pas pensé partir et se mouraient à petit feu. Ba'Moïse avait fouillé au plus profond de son imagination pour trouver une solution qui le retiendrait chez lui, en vain. Il devait partir avec l'Horaire. Partir avec l'Horaire était devenu dans cette petite ville, depuis les années soixante, ce que chacun envisageait en famille, entre amis, en petits groupes, en secret. Certains avaient déjà laissé partir leurs enfants. Parmi eux, certains avaient des nouvelles, d'autres non. Des enfants partis revenaient quelquefois. Ces enfants qui revenaient deux ou trois jours repartaient aussitôt. Certains ramenaient des choses qu'on cachait de peur de se faire envier par les parents ou les amis. Quand un train de vie changeait, les autres savaient que quelque chose s'était passé. Un petit bâtiment tout neuf se construisait. Les odeurs de cuisine faisaient saliver avec leurs relents de viandes ou de poissons congelés venus de Yakar. Ba'Moïse se disait alors que la solution était de prendre l'Horaire. Ses odeurs de cuisine, alléchantes au début, devenaient répugnantes et lui donnaient la nausée. Chez Ba'Moïse, cela faisait plusieurs jours que les relents de la marmite ne sentaient que de la vapeur d'eau. Sa femme encaissait plus que lui dans cette situation difficile. La femme savait que dans la maison à côté il y avait des rires, mais elle ne se plaignait pas, ne bousculait pas son mari, ne le menaçait pas comme les autres qui tiraient les leurs vers l'Horaire. Elle qui aurait aimé avoir une autre vie sentait que partir à Yakar n'était pas la solution. Elle savait que ceux qui étaient partis envoyaient de l'argent, pour préparer quelqu'un d'autre au départ aussi. Mais ce qu'elle avait appris par Moïse sans vraiment l'écouter, sur ce qui se passait à Yakar, lui faisait peur. Quelque chose de terrible allait se passer ! Elle le sentait. Mais tous les matins, des familles entières partaient avec l'Horaire et ne revenaient plus. Des maisons ainsi abandonnées finissaient par s'écrouler. La femme de Ba'Moïse, qui devinait plus ses intentions qu'elle ne les apprenait directement de la bouche de son mari, essayait de lui faire des propositions pour le retenir. Elle savait que, dans les familles de ceux qui étaient partis, les choses s'étaient améliorées. Mais les rumeurs qui circulaient de maison en maison, et surtout au centre de Birlane, parlaient de choses terribles. Parmi ceux qui étaient partis, certains avaient complètement disparu. Parmi ceux qui étaient partis, certains avaient connu des déboires qui allaient jusqu'à la prison. Parmi ceux qui étaient partis plus loin vers le nord, on disait des choses terrifiantes. Des embarcations s'étaient vidées de leur chargement humain dans des mers hostiles. Ceux-là, malgré les rumeurs persistantes, étaient toujours attendus, et d'autres s'apprêtaient à partir. La nécessité de partir était sur toutes les langues. Et ces choses terribles n'arrivaient qu'aux autres ! La mère de Moïse, elle, préférerait que son mari restât.

Le bruit du moteur de l'Horaire déchirait tous les matins les tympanes et lui transperçait corps et cœur.

« Ba'Moïse, tu pourrais rester, essayer la culture du melon.

Le melon aime les terres sablonneuses et n'a pas besoin de beaucoup d'eau ni de beaucoup de travail.

Tu n'auras pas à te tracasser.

Des intermédiaires viendraient t'acheter toute ta récolte, sans que tu ne bouges d'ici. »

Nerveusement, Ba'Moïse se levait, allait et venait et lui disait :

« Non, je dois partir, je ne peux plus rester.

Du melon, tout le monde en fait.

Le marché est saturé de melons.

Il faut autre chose avec le melon pour que nous puissions nous en sortir. Et puis le melon, c'est de l'eau, il n'a aucune autre consistance. Un melon ne remplit pas un ventre. Le melon désaltère mais donne faim. Nous devons nous accrocher à quelque chose de plus stable, de plus solide, quelque chose qui nous fera vivre. Et puis le melon c'est con. »

Sa femme insistait :

« Nous pourrons nous en sortir. Je suis malade en ce moment, mais je vais guérir et je vais travailler aussi.

Je vais faire de la broderie, préparer du couscous, prendre chez les Peuls le beurre de vache que je pourrais emmener à Anglé ou, s'il le faut, à Yakar.

Tu sais, à Yakar, la danseuse qui y fait des aller et retour m'a dit que les gens raffolaient de couscous et de beurre de vache.

Moïse va aussi faire quelque chose.

Je vais lui parler.

Il peut donner des cours dans les collèges privés.

Ou alors Moïse pourra, lui, partir.

Pour toi, c'est un peu trop tard.

Quelqu'un ne peut pas partir comme cela et laisser derrière lui sa vie. Tous ceux qui sont partis ne se sont mariés qu'après avoir commencé à s'en sortir.

Mais toi, tu as déjà une famille. Tu n'es plus jeune.

Ce n'est pas raisonnable. »

Ba'Moïse n'écoutait plus sa femme.

Ba'Moïse devait partir avec l'Horaire.

Les Frères Cabrai

L’Horaire, depuis quelques années, était là tous les matins, à l’aube, pour emporter presque clandestinement, dans la semi-obscurité, ceux qui partaient comme dans une fuite honteuse. L’Horaire était là depuis que la terre boudait. L’Horaire était là depuis que les hommes ne savaient plus que faire. L’Horaire était là depuis que les gens commençaient à vouloir prendre des trains improbables pour partir loin de cette ville, qui avait été si célèbre avec ses homosexuels ! Birlane, qui abritait les plus belles voix du folklore national ! Birlane, qui, au début des années soixante, avait la meilleure troupe de théâtre du pays ! Birlane, la ville des valeurs et qui avait la réputation d’abriter les femmes altières ! Birlane se mourait comme tant d’autres, parce que tout le monde voulait partir. Les jeunes homosexuels aussi partaient. Guissé Mabo, lui, n’était pas parti. Sa femme, Kiné Guissé Mabo, elle non plus n’était pas partie. Mais les fêtes qu’ils organisaient n’existaient plus. L’Horaire était là depuis que les gens rejoignaient à pied les grandes routes pour trouver une occasion qui les emporterait ailleurs, n’importe où. Ce n’importe où, c’était le terminus de l’Horaire à Yakar. Tous les matins, quand Ba’Moïse entendait au loin le moteur ou le klaxon de l’Horaire devant une maison qui se séparait silencieusement d’un des siens, il enfonçait profondément sa tête dans son oreiller. Il voulait résister à la tentation qui grandissait de plus en plus. Il se bouchait les oreilles pour résister à l’appel du départ.

Un départ inéluctable.

Un départ de nécessité.

Un départ de survie.

Un départ de désespoir.

Ba’Moïse se disait que ne pas partir avec l’Horaire était une forme de lâcheté, d’inconscience ou de folie pure, comme celle de Moïse. Avec sa famille, Ba’Moïse ne s’en sortait plus. Les autres partaient, pourquoi pas lui ? Depuis plusieurs nuits, il ne dormait plus. Il restait éveillé à côté de sa femme endormie. Il n’osait pas la regarder quand elle geignait dans son sommeil. Depuis la naissance de Zak, elle n’était plus elle-même. Et depuis sa dernière fausse couche, il n’avait plus de rapports sexuels avec elle. Elle perdait toujours du sang et faiblissait terriblement. Non, Ba’Moïse n’avait plus le choix. Il devait partir avec l’Horaire. Il ne pouvait plus regarder sa femme comme avant. Il ne pouvait pas se promener avec son fils Zak comme il avait l’habitude avec Moïse, quand il avait le même âge. Il n’avait pas envie de faire du mal à cet adolescent, et aussi il ne voulait pas que l’étreinte de sa propre chair ne le retienne à jamais.

Il prit la décision inéluctable sur le *djandje*.

Partir, partir, partir !

Avec l’Horaire.

La veille de son départ, sachant et sentant que son mari ne l’écoutait plus, ne l’entendait plus, elle lui avait remis la pièce d’or, la pièce d’or qui appartenait à sa grand-mère.

La pièce d'or qu'il fallait conserver à jamais.

La pièce avait été trouvée par sa grand-mère sur un *djandje*. Sa grand-mère n'avait pas trouvé l'écuelle du *Condorong*. Elle avait trouvé une créature de petite taille qui pleurait, assise sur un *djandje*. La créature de petite taille pleurait à chaudes larmes. La grand-mère, qui avait vécu à une époque où toutes les créatures étaient considérées, n'avait pas été effrayée par la vue de ce petit être rabougri, à la peau tannée. Elle n'avait pas pensé au *Condorong*. La petite créature avait posé sur le *djandje* une pièce d'or en lui demandant de la prendre et de ne jamais la vendre. La petite créature lui avait dit que tant que cette pièce d'or serait là, il y aurait toujours un petit filet de lumière. La petite créature s'était levée et s'en était allée sans se retourner. La grand-mère savait qu'elle n'avait pas rêvé, car la pièce d'or qu'elle n'avait pas touchée était là, posée sur le *djandje* et brillait de feux éclatants. Quand la petite créature avait disparu de sa vue, elle avait regardé la pièce d'or sans s'en approcher. Ramasser de l'or était une chose néfaste. Si c'était le cas, il fallait mettre une pièce de monnaie d'une autre couleur dans un bout de tissu et la donner en aumône le lendemain, pour exorciser le mauvais sort attaché au ramassage de l'or. Gare aux voleurs d'or ! La grand-mère sentait qu'elle devait prendre la pièce d'or. C'était comme un signe. C'était comme un ordre. Devant son hésitation sur le *djandje*, un goutout, un oiseau des plus mystérieux, avait émis son cri à plusieurs reprises. Et à chaque fois qu'elle voulait s'éloigner sans prendre la pièce d'or, le goutout criait encore plus fort et ébouriffait son plumage, et cela l'avait décidé. Elle avait pris la pièce d'or d'une main rendue ferme par une force impérieuse. L'oiseau mystérieux avait plané au-dessus d'elle sur tout le trajet du retour. Quand elle était arrivée, elle avait rangé la pièce d'or au fond d'une malle, sans en parler. Comment pouvait-elle dire qu'une créature de petite taille lui avait remis une pièce d'or sur un *djandje* ? Et l'oiseau mystérieux était resté perché sur une branche de l'arbre touffu, au milieu de la cour. Ba'Moïse, quand il avait vu l'oiseau mystérieux pour la première fois sur l'arbre touffu, s'était dit que quelque chose allait se passer. Nul n'avait jamais vu l'oiseau goutout rester aussi longtemps perché sur un arbre, dans une maison ! Depuis les années soixante ! La grand-mère avait gardé son secret qu'elle partageait avec l'oiseau mystérieux. Certaines nuits, elle avait l'impression que la pièce d'or bougeait dans la malle, et son métal, d'un jaune d'une chaleur exceptionnelle, semblait illuminer la chambre. Avant de mourir, elle l'avait donnée à sa petite fille qui n'était pas encore mariée. Quand elle lui avait remis la pièce d'or, elle lui avait dit de ne jamais la vendre. Elle avait ajouté que tant que cette pièce d'or serait là, il y aurait de l'espoir. Et quand la grand-mère mourut, l'oiseau mystérieux avait émis son cri et avait disparu. Son mari n'osait pas lui demander de vendre la pièce d'or. Avec l'argent, ils pourraient s'en sortir et avoir un commerce. Mais quand il faisait allusion à la pièce d'or, sa femme disait à chaque fois que c'était un souvenir de sa grand-mère, et cette dernière lui avait fortement recommandé de ne jamais la vendre.

Jamais.

Jamais.

Jamais.

Ba'Moïse n'en avait plus parlé.

Cette pièce d'or était ce que sa femme possédait de plus précieux au monde. Mais devant la décision sans rémission de Ba'Moïse, elle la lui remit sans rien dire. Ba'Moïse savait ce que cette pièce d'or représentait. Cette pièce d'or, tant qu'elle serait là, il y aurait de l'espoir. Il y aurait un filet de lumière furtif, au moins, plutôt que le trou noir dans lequel le pays s'enfonçait. Et ceci depuis les années soixante. L'oiseau mystérieux semblait le dire à travers son cri. Ba'Moïse prit la pièce d'or et partit avec l'Horaire, le lendemain matin.

Thomas Sankara

Ba'Moïse était dans l'Horloge vers la survie et vers l'inconnu. Il repensait à toutes ces années passées à Birlane où il avait vécu avec les saisons, où il avait fondé un foyer. Il avait pensé à sa femme souffrante qu'il était obligé de quitter, et son cœur s'était serré. Il pensa sans s'en rendre compte à Moïse. Comment pourrait-il s'occuper de sa mère qui dépérissait de plus en plus, de son jeune frère Zak ? Moïse était un inconscient, un fou, incapable de s'occuper de lui-même. À son âge, où il aurait déjà dû fonder un foyer ! Il pensa encore aux terres sablonneuses agonisantes. Comme la vie était meilleure avant les années soixante malgré tout ! On cultivait ce qu'on mangeait, et une partie était vendue aux traitants et ceci depuis la période de l'ancienne occupation, avec les Syriens et les Libanais qui étaient les intermédiaires. Ba'Moïse pensa que les anciens occupants venus d'ailleurs avaient aussi contribué à l'effondrement de leur vie. Les anciens occupants venus d'ailleurs ne pensaient qu'au développement de leur pays et de leur peuple. Les anciens occupants venus d'ailleurs, qui n'avaient pas besoin du mil, ne pensaient pas à son développement avec des méthodes de conservation des terres et de leur rentabilité en termes de qualité de semences, d'amélioration des sols et de production. Et à travers le pays, d'abord du nord vers le centre, la seule culture de rente avait mobilisé toutes les énergies du peuple. Et progressivement, tout avait commencé à s'effondrer. Les années soixante avaient ravalé les idéaux. Les fonds alloués à la terre furent détournés sans scrupules par les nouveaux occupants qui se faisaient construire des châteaux en imitant ceux des ducs de Bretagne, d'Aquitaine et d'Anjou. Les sols s'appauvrissaient. La déforestation, le non-reboisement, bref aucune politique de quoi que ce soit, en quoi que ce soit, sauf de vivre au-dessus du peuple, sur le dos du peuple, devenaient les devises des nouveaux occupants. À croire que les nouveaux occupants étaient des malades qui s'ignoraient. Ils vivaient sans remords, sans angoisses, sans inquiétudes. Leurs femmes aussi, leurs enfants aussi, leurs amis aussi, leurs chiens aussi ! Ils n'avaient pas de chats. Aucun chat digne de ce nom n'accepterait cela, même les chats en porcelaine ! Ils se briseraient. Et quand la terre avait commencé à expulser de ses entrailles le peuple méprisé, les nouveaux occupants avaient tout reproché aux anciens occupants venus d'ailleurs. « Ce sont eux qui ont détruit le peuple culturellement et moralement », disaient-ils. Les nouveaux occupants cherchaient des justificatifs et des explications à toutes leurs insuffisances. Les anciens occupants venus d'ailleurs avaient « violé les imaginaires » pour créer de nouvelles habitudes chez le peuple avec un commerce triangulaire. Le peuple avait commencé à consommer du riz à midi, ensuite le soir, ensuite matin, midi et soir. Le peuple était devenu dépendant pour son alimentation. Le plat national, dont le pays se vantait tant, était à base de riz. Avec le mil, la famille variait son alimentation avec plaisir. Et cette culture du riz, quand elle fut valorisée un peu au Nord du pays, avec celui cultivé au Sud, c'était pour que ce riz soit vendu plus cher que le riz importé, et le peuple s'était rué sur ces riz dont l'expertise des femmes avait fait le meilleur plat du monde. Mais c'était un riz sans valeur nutritive. Le riz

était délavé, car les substances nutritives étaient vendues aux laboratoires pharmaceutiques contre le scorbut et autres carences. Et tandis que ces carences affectaient le peuple, ces produits ne lui étaient pas destinés. Les gens continuaient à manger le riz des oiseaux et des chevaux. La concurrence internationale érigée en système par les anciens occupants venus d'ailleurs cassa les marchés. L'irresponsabilité des nouveaux occupants, toujours dans des avions, des hôtels, dans des discours fleuves clichés, dans les poignées de main vigoureuses et complices entre anciens et nouveaux occupants, dans des accolades mécaniques, enterra le peuple vivant, la tête dehors. Les années de sécheresse firent sombrer le pays dans la folie. Pourtant, l'eau était là. Mais la nature vexée, maltraitée, humiliée, ridiculisée se rebiffa et la retint. Des arbres furent plantés à coups de télévisions, de tam-tams, d'uniformes et de casquettes assorties à des coûts faramineux, à travers le pays. Pour monter au ciel, ces arbres avaient besoin d'enfoncer profondément leurs racines dans la terre et d'y puiser leur eau. Les gens se mouraient, les bêtes se mouraient. La terre se mourait. Les nouveaux occupants, qui avaient créé des offices nationaux pour s'occuper de la terre, ingurgitèrent les fonds immenses dans leurs poches, et c'était la fête. Oya !

« Écoutez ! Un pays qui ne peut pas faire manger son peuple à sa faim ne peut pas exister. Ce n'est pas un peuple affamé, mal nourri, qui peut avoir de bonnes méninges pour réfléchir, penser, prendre des initiatives, avoir des idées, réagir, travailler. Ce peuple ne sait même pas baiser. Ce peuple ne sait que faire des enfants sans plaisir, des enfants qui naissent tarés, puisque les gènes des géniteurs sont déjà affectés. »

C'était pour cela que Moïse disait à Alioune Sow qu'il ne comprenait pas les humanitaires, les organisations non gouvernementales, les Nations unies, la Banque mondiale, le Fonds monétaire et autres. Ils passaient tous à côté. Ils n'avaient rien compris ou alors ils étaient complices et y trouvaient leur compte. Et cela était inadmissible. « La situation créée depuis les années soixante se retournera contre eux comme un boomerang », disait le prophète de la corniche. Pour commencer, le peuple avait envahi le Nord, au prix de sa vie. « Le seul moyen pour arrêter l'émigration, disait Moïse, c'est de rendre au peuple sa dignité. » Exploiter le peuple, l'asservir dans des prêts dont il n'avait jamais vu la couleur, le chantage, la manipulation, et continuer à le saigner, à le mettre l'un contre l'autre avec la complicité des nouveaux occupants. Mais rien ne pourrait se faire tant qu'il y aurait les Nations unies, l'OMC, les G8, tous ces gouffres qui engloutissaient la moitié des ressources de la planète dans des dépenses de prestige, des salaires faramineux, des réunions à l'infini, des projets sans impact et des missions casques bleus, dont on entendait parler que dans des activités de viols, de chantages « nourriture contre sexe ». Et sous leurs casques bleus, ils contemplaient les massacres interethniques, entre voisins, en se disant que c'étaient tous des sauvages.

« Mesdames et messieurs des institutions internationales, de départements à la coopération, de départements d'État, l'aide au développement n'est jamais arrivée aux bénéficiaires. La dette, le peuple la paye très cher. Plus vous aidez, plus vous confortez les nouveaux occupants et leurs collaborateurs corrompus qui ont tout empoché. Le peuple vous hait, car il est cité dans tous les discours, dans tous les projets, dans tous les séminaires, dans toutes les rencontres.

Le peuple est contre l'aide au développement.

Le peuple est contre la lutte contre la pauvreté.

Le peuple est contre l'annulation de la dette.

Le peuple est contre tous ces 4 x 4 qui sillonnent les paysages de désolation en soulevant la poussière de leur misère.

Le peuple est déjà en poussière, n'en rajoutez pas.

Et vous, les humanitaires, arrêtez de jouer au bon samaritain. Il ne s'agit pas de signer des accords, d'envoyer des émissaires, de soigner des plaies, de sauver quelques vies. Il faut aller

aux sources, aux causes, et non aux effets qui se répètent à l'infini infini. Jusqu'à la fin des temps. Jusqu'au chaos.

Médecins sans frontières, Médecins du monde, vous devez soigner les occupants anciens et nouveaux ! Vous vous trompez de malades ! »

Les nouveaux occupants, eux, baisaient et faisaient des enfants qui naissaient hors du pays, étudiaient hors du pays. Et dès que leurs études étaient terminées, ils rentraient et continuaient l'œuvre de leurs géniteurs, et la roue tournait pour les uns tandis que, pour les autres, elle s'était arrêtée depuis les années soixante.

« Écoutez, disait Moïse, le système érigé en droit se moque du peuple. Il faut agir. »

Le bruit lourd et sourd montait de plus en plus des entrailles de la terre, là-bas du côté de Jérusalem.

Pendant ce temps, le peuple cherchait des solutions. Et l'exode avait commencé. Et le phénomène de l'émigration était né. Ba'Moïse avait pensé à tous ces jeunes qui avaient quitté Birlane à cette époque. Ils étaient partis vers des pays où le niveau de vie était plus élevé, parce que ces pays étaient en avance sur leur propre pays. Les nouveaux occupants disaient que c'était la faute à ces pays. Les nouveaux occupants disaient que c'était la faute à la sécheresse. Les nouveaux occupants disaient que c'était la faute à Dieu. « Dieu les attend. Laisse mouton pisser... Fête du mouton viendra ! » disait le prophète de la corniche. Comment n'avaient-ils rien prévu depuis le temps où les spécialistes sentaient dans l'air que les choses se dégradaient depuis les années soixante ? À quoi avaient servi leurs chercheurs, leurs ingénieurs, leur élite formée ? Toute cette génération formée dès les années soixante pour contribuer à un développement endogène ? Elle était dans des tiroirs-caisse en train de s'ennuyer ou s'était reconvertie dans d'autres activités, à l'image des nouveaux occupants. Les nouveaux occupants, à la pire image des anciens occupants venus d'ailleurs, ignoraient le peuple. Les anciens occupants venus d'ailleurs n'avaient pas intérêt à penser à l'avenir du peuple. Les anciens occupants venus d'ailleurs étaient là pour leur intérêt, l'intérêt de leur pays. Ils étaient là pour exploiter. Ils n'étaient pas envoyés par Dieu, comme ils le disaient à cor et à cri depuis la catholique Isabelle, qui n'était même pas belle ! Les anciens occupants n'étaient pas mus par des causes humanitaires. Les nouveaux occupants, dès leur arrivée, eurent de bonnes intentions dans la bouche, mais aussitôt installés, ils devinrent amnésiques. Leurs cerveaux n'étaient occupés que par le pouvoir et comment le garder à vie et même dans l'au-delà, la puissance, les femmes, les voyages, la fête.

Un nouvel occupant avait même, dans un pays limitrophe, fêté en grande pompe son premier milliard, sans dire aux invités comment il l'avait gagné. Le peuple, lui, était abasourdi par ce gain et se disait qu'il n'aurait jamais peut-être le milliardième de ce milliard. Le peuple se demandait comment il avait fait pour avoir ce milliard en si peu de temps. Il y a quelques mois, le peuple le voyait presque comme l'un des siens et, tout d'un coup, il avait quitté le peuple pour aller jouer aux Lego avec les nouveaux occupants qui vivaient au-dessus du peuple. La suprême insulte au peuple était de montrer qu'il avait bien appris la leçon.

Et le peuple ne réagissait pas.

Le peuple laissait faire.

Et le peuple errait.

Alioune Sow travaillait sur sa nouvelle exposition à la Montagne Sacrée, où le peuple fouillait pour chercher sa subsistance. Personne ne pourrait l'en empêcher cette fois-ci. Il travaillait nuit et jour. Il ne dormait presque pas. Il ne mangeait presque plus. Il peignait des grandes fresques d'apocalypse. Et un jour, il avait pris une pause dans son travail et s'était rendu au centre de recherche sur les espèces, dont il était passionné. Il était tombé sur un vieux document froissé mais en bon état. Ce document semblait ne pas avoir été consulté, car les pages n'étaient pas coupées. Alioune Sow avait emprunté le document à un employé qui

s'en foutait. Qu'est-ce que les gens dans ce pays allaient faire avec des vieux livres, même s'ils étaient intacts ? Le livre avait perdu ses lettres de noblesse depuis les années soixante. Les bibliothèques d'antan étaient devenues des baisodromes. Les livres avaient été vendus ou utilisés pour faire le feu. De retour chez lui, Alioune Sow avait ouvert le document qui parlait de créatures extraterrestres. Il avait commencé à le lire. Le livre parlait d'extraterrestres. Il avait lu qu'il existait des extraterrestres sur la terre, avec le même aspect physique que les hommes. Cela était déjà dans les croyances à Birlane et un peu partout dans le pays. On côtoyait des hommes et des femmes qui n'étaient pas d'ici. Aux grandes manifestations d'avant les années soixante, on recommandait de ne pas trop se lier avec les femmes d'une exceptionnelle beauté, car la plupart du temps elles n'étaient pas des êtres humains. Elles venaient assister aux manifestations des hommes et se comportaient comme eux. Donc Alioune Sow n'était pas surpris par cela. Ce qui avait attiré l'attention de Alioune, c'était que le secret de leur pouvoir et de leur puissance sur terre avait un rapport avec l'écuelle du *Condorong*. Ces extraterrestres possédaient l'écuelle du *Condorong*. Mais cette écuelle devait être activée une seule fois par une pièce d'or, sinon elle perdrait son pouvoir et ce serait le chaos. Alioune Sow était attiré par cette histoire. Il en était tellement obnubilé qu'il avait commencé à mettre sur chacune de ses fresques une pièce d'or.

« C'est le soleil qui est représenté à travers cette pièce d'or que tu mets sur toutes tes fresques ? lui demandait-on.

— Non, c'est une pièce d'or qui va éclairer les décharges, les mesures, les rues, les cœurs, la Montagne Sacrée », répondait Alioune Sow en souriant. Il avait peint des pièces d'or partout. Il voulait maintenant intituler son exposition : « La Pièce d'or. »

Dans ce pays, les nouveaux occupants s'en fichaient des documents, des extraterrestres ou des fresques. Les nouveaux occupants étaient préoccupés par autre chose. Une rumeur circulait, faisait le tour des grandes et belles maisons, disait-on par-ci, par-là. La rumeur qui circulait parlait d'une chose que les nouveaux occupants devaient absolument trouver. Il y avait dans la rubrique « petites annonces » des journaux ce genre d'annonces laconiques :

« Cherchons quelque chose. »

De quelle chose s'agissait-il ?

Tout le monde se demandait ce qu'était cette chose. Les uns y voyaient la recherche d'un Manitou pour garder le pouvoir. Les autres pensaient que c'étaient des albinos ou des nains, pour les sacrifices à faire pour le pouvoir et la puissance illimités.

Pendant ce temps, à Birlane, Moïse continuait à dire à sa mère qu'il aimait pourtant bien Coumbis, malgré sa peau qui changeait tous les jours. Il l'aimait bien malgré ses perruques et mèches qui ne lui allaient pas du tout. Il l'aimait bien, bien qu'elle ne s'intéressât plus à lui. Il aimait bien qu'elle se vendît à ceux qui étaient partis, comme faisaient toutes les filles de Birlane. Sa mère ne le croyait pas. Comment Moïse pouvait-il dire qu'il aimait bien Coumbis ? Comment Coumbis pouvait-elle s'intéresser à quelqu'un qui ne travaillait pas et dont l'avenir était incertain ?

Moïse était radié de la Fonction publique !

Il ne pouvait pas s'en sortir !

Pourquoi était-il revenu à Birlane ?

« Non, ce n'est pas que je ne pouvais pas m'en sortir. Au contraire, si c'était seulement pour m'en sortir, je m'en serais même très bien sorti. À Yakar, un jeune homme, même sans emploi, ce qui est recherché pour la disponibilité, s'en sort bien s'il n'a pas de scrupules. Mais à être le gigolo de ces bonnes femmes qui épousent de gros hommes laids et sans esprit parce qu'ils ont beaucoup de billets de banques, l'ennui s'installe vite. Être logé dans un appartement élégant, payé par ces dames, habillé dernier cri, argent de poche, c'est garanti. »

Mais Moïse n'avait pas envie de cette vie.

Moïse voulait changer des choses dans ce pays.
Sa mère le trouvait dérangé.
Peut-être faudrait-il lui faire faire des prières ?

Khassim Mbacké

Et l'Horaire emportait Ba'Moïse vers Yakar pour la survie qu'il y espérait. En ce matin si tôt, l'Horaire traversait des paysages de désolation. Le bruit de son moteur usé réveillait le peuple de ses rêves. Quand le peuple entendait l'Horaire ronronner en cahotant, il se ruait sur sa route tracée à travers les champs de jadis. Des couvertures rapiécées sur les épaules, les gens remettaient des messages, des colis pour un mari, un frère, un fils à Yakar. Des graines, des amulettes, des prières, des demandes, des nouvelles, des commissions. L'Horaire reliait ceux qui étaient restés et ceux qui étaient partis. Ba'Moïse, qui somnolait, regardait par la fenêtre ses semblables. Il n'y avait que des femmes, des personnes âgées et des enfants en très bas âge. Il n'y avait pas d'hommes. Les hommes étaient partis. Quand l'Horaire remit son moteur en marche, Ba'Moïse n'osa pas se retourner et ferma les yeux. Et l'Horaire se frayait un passage entre les quelques herbes, les quelques arbustes, et parfois des arbustes montaient jusqu'aux fenêtres du minibus et égratignaient au passage un visage engourdi par le sommeil. Tous ceux qui se trouvaient dans l'Horaire se connaissaient presque. Parents, voisins, parents par alliance. Les gens avaient ici le même destin. Ils étaient dans le même défi. Partir. Chacun savait pourquoi l'autre avait pris l'Horaire ce matin. Le soleil se levait de plus en plus, et le pays était violemment aspergé de lumière. Avec ce soleil et cette lumière, la désolation du pays était encore accentuée. À travers ces paysages, Ba'Moïse voyait comment tout s'était dégradé et comment tout était en déclin. Les marchés réputés étaient squattés par des fantômes sans domicile fixe. Les gares étaient en ruines, et tout le peuple était sur le bord des routes. L'Horaire faisait escale dans certaines petites villes déperies, jadis célèbres. Quand l'Horaire s'arrêtait pour remettre des messages et régler son moteur torturé, certains passagers descendaient. Les uns allaient faire leurs besoins. D'autres priaient. Les uns buvaient un verre de café. D'autres marchandaient quelques racines médicales, quelques fruits secs, et leurs maigres économies rassemblées avec la vente de la dernière tête de bétail squelettique s'allégeaient. Et dire qu'il y avait tout dans ces villes, avant les années soixante ! À chaque gare, quand il y avait encore des trains, on pouvait tout acheter. Des encensoirs colorés en terre séchée. Du lait pur caillé recouvert de crème. Des pagnes érotiques qui donnaient tant d'idées. Des draps brodés. Des légumes frais. Du bon pain. Du bon café parfumé. Du bon couscous de mil au grain ferme. Des cacahuètes délicieuses. Du henné. Des cure-dents. La capitale du rail non loin de Yakar, située au cœur du pays, non loin de la mer, dont les villes balnéaires étaient devenues de grands bordels ! Plus loin le lac, jadis rose et étendu, se rétrécissait tous les jours et perdait ses couleurs ! À côté, les plages lumineuses où il faisait bon courir avec la grande et belle Fatim qui semblait avoir une vertèbre de plus ! La ville du rail sur la route des villes saintes, sur le chemin de la Signare abandonnée à qui on essayait de redorer le blason élimé !

Maintenant, il n'y avait plus de trains. Il n'y avait que des déchets partout, des sachets en plastique partout. Maintenant, il n'y avait plus rien sur ses terres que des sachets noirs qui

s'accrochaient à tout. Maintenant, tout le monde partait. Maintenant, la vie était tuée. Maintenant, le peuple quittait les alentours des grands marchés, qui étaient toujours à côté des gares, et s'installait au bord des routes. Et là, il offrait aux passagers de l'Horaire du melon et des visages où les yeux étaient troués par l'envie de partir comme eux. Le peuple était déstructuré, déboussolé par le mépris des nouveaux occupants. Ba'Moïse était descendu pour dégourdir ses jambes ankylosées, avait gratté de son gros orteil la terre sablonneuse. La terre craquait et devenait des *djandjes* tout autour. Ba'Moïse partait comme les autres vers Yakar, la seule ville, depuis le départ des anciens occupants venus d'ailleurs, où tout était concentré du meilleur au pire, et le pire prenait le dessus. Avant, il y avait des villes un peu partout dans le pays. Ces villes étaient de grands centres commerciaux, d'échanges de toutes sortes. Il y avait des routes et, surtout, il y avait les chemins de fer. Ba'Moïse se rappelait quand il accompagnait Moïse au train après les vacances. Ils quittaient très tôt la maison, car le train qui reliait Birlane à Yakar passait de très bonne heure. Sur le chemin qui menait à la gare, les chiens qui ne sortaient que la nuit aboyaient dans tous les sens en levant leurs gueules vers les dernières étoiles. Ba'Moïse tenait un long bâton à la main pour les éloigner. Ba'Moïse aimait ces moments avec son fils. Il était si fier de lui. Moïse faisait des études supérieures. Il allait devenir quelqu'un. Quand ils arrivaient à la gare, Ba'Moïse achetait du pain chaud, le partageait avec son fils et, en silence, ils s'asseyaient l'un à côté de l'autre sur un banc, en face des quais. Ils spéculaient sur lequel des quais le train allait s'arrêter. Parfois Ba'Moïse indiquait un quai en disant :

« Je crois que c'est à ce quai que le train va s'arrêter.

Nous devrions nous en approcher. » Moïse lui disait d'attendre.

Dans la gare, des gens emmitouflés allaient et venaient. Ils ne parlaient pas. Les uns égrenaient des chapelets, d'autres avaient les mains dans le dos. Dans des coins sombres, des gens dormaient le menton sur la poitrine. Quand le train montrait le bout de sa locomotive, là-bas au tournant, les gens s'ébrouaient. Ba'Moïse prenait le sac de voyage de Moïse qui le reprenait aussitôt en lui disant de le laisser faire. Le train faisait un grand détour avant d'entrer en gare et, quand il s'engageait sur des rails, il était facile de deviner le quai où il allait s'arrêter. Moïse montait dans le train en choisissant rapidement un siège côté fenêtre pour que son père puisse encore le voir et lui parler avec des prières. Et Moïse restait accroché à la fenêtre jusqu'au départ du train. Ba'Moïse restait là, longtemps après que le train était parti, dans un sifflement que les habitants de Birlane pouvaient reconnaître entre mille autres. Birlane était liée à sa gare et à ses trains. C'était la belle époque. Il y avait des cheminots, des logements de cheminots, des quartiers de cheminots, des femmes de cheminots, des enfants de cheminots, le club de football des cheminots, le marché des cheminots, des filles de cheminots. Ba'Moïse connaissait beaucoup de villes moyennes et leurs gares. Pendant la saison sèche, il avait l'habitude d'y aller pour son commerce. Tout autour de ces villes, il y avait de gros bourgs, des hameaux pour les Peuls avec leur bétail. Le sédentaire avait besoin de ces nomades. Le bétail des nomades s'occupait de la terre. Les pattes des bêtes la remuaient, la mélangeaient, la faisaient vivre. Leurs excréments lui apportaient les éléments nécessaires pour son renouvellement à chaque saison. Les nomades racontaient et disaient des choses vues, apprises, connues ailleurs. Eux, ils bougeaient depuis toujours et à chaque saison. Mais avec le mépris des nouveaux occupants, tout s'était effondré. Les nomades cherchaient des espaces devenus de plus en plus rares, où les bêtes pouvaient trouver à manger et à boire. Et la violence entre ces derniers et les agriculteurs commença avec des morts et des incidents entre des pays limitrophes, jusqu'à la guerre. À présent, tout autour, quand Ba'Moïse promenait son regard, il n'y avait plus rien. La terre était devenue toute nue et elle s'enlisait dans ses sables qui devenaient des *djandjes*, par endroits, ou des termitières.

C'était Ba'Moïse qui voulait partir le premier. Il allait voir d'abord. Ceux qui s'y trouvaient

et qui venaient de temps à autre, et maintenant de manière plus espacée, n'avaient pas caché à Ba'Moïse que la vie y était difficile, sans lui donner de détails. Ils ne pouvaient pas non plus le dissuader de partir. Il n'y avait plus rien à faire à Birlane. Si les autres étaient partis, Ba'Moïse pouvait aussi tenter l'aventure. Aller à Yakar ou ailleurs, peu importe, mais il fallait partir. Partir pour ne pas mourir de honte et de lâcheté. Pour ne pas avoir une histoire apparente. Pour ne pas perdre son statut à Birlane.

« Comment les nouveaux occupants peuvent-ils être à ce point aussi insensibles aux maux de la terre ? »

Mais on ne pouvait pas tuer la terre. Dieu avait créé le ciel, ensuite la terre. Ce n'était pas un hasard s'il avait procédé ainsi. Il avait créé le ciel d'abord, afin que les mauvaises langues n'aillent dire qu'il avait créé la terre, qu'il s'était mis dessus pour créer le ciel.

Les gens qui revenaient de temps à autres disaient à Ba'Moïse qu'il fallait faire quelque chose et, cette terrible chose, c'était d'aller à Yakar ou ailleurs mais partir. Ce fut ainsi qu'ayant entendu les uns et les autres, Ba'Moïse avait aussi pris la décision sur le *djandje*. Les gens qui étaient partis et revenus pour un ou deux jours lui avaient conseillé de partir seul d'abord, et après, dès que ce serait possible, il ferait venir sa famille.

Ba'Moïse avait une formation de maçon et il pensait qu'avec ce métier il pourrait trouver du travail. On disait qu'à Yakar il y avait un boom immobilier. À l'intérieur du pays, où la principale activité était le travail de la terre, traditionnellement, les jeunes gens devaient apprendre un métier. Tailleur, maçon, menuisier, soudeur, charpentier. Cela faisait partie de l'initiation d'un homme. Apprendre un métier. Un métier utile, un métier qui pouvait rapporter. Un homme devait travailler. Cela faisait partie intégrante des croyances religieuses, de la vision de la vie, d'une éthique communautaire. Un homme devait travailler pour montrer, prouver, prolonger l'échelle des valeurs dans des sociétés où le rôle du chef de famille était sacré. La réglementation de la vie socio-économique en fonction des saisons permettait ainsi aux gens de travailler à chaque saison. Dans ce pays, il y avait deux saisons. Une saison des pluies et une saison sèche. La saison sèche était la saison des constructions de maisons, de fabrication de meubles. C'était aussi la saison des cérémonies de mariage et d'initiation. La vie était rythmée par les saisons. Et les gens pouvaient diversifier leur formation en fonction des besoins.

Le peuple bougeait, travaillait, vivait à cette époque. Hélas !

Ba'Moïse partait ainsi seul à Yakar dans l'Horaire complice. Alors que d'autres envoyaient leurs grands fils d'abord pour aller tenter l'aventure. Mais Ba'Moïse n'avait pas de grands fils. Moïse était son seul grand fils et il avait fait le fou.

Quand le père quitta Birlane, sa femme était très faible. À Birlane, le seul centre de santé n'avait plus de matériel, et le personnel vendait tout : les prestations, l'accueil, les seringues usagées, de l'eau colorée, du tout. Il vendait même ses blouses. Tout devait être payé. Et pire, il n'y avait pas de compétences. Le métier s'apprenait sur le tas. Ba'Moïse travaillait la terre pendant la saison des pluies, et pendant la longue saison sèche, il était maçon et faisait du commerce de denrées alimentaires. Le commerce n'était pas considéré comme un métier seulement. Le commerce était une vie. Il permettait de s'occuper, de gagner sa vie, de fournir aux autres les choses dont ils avaient besoin. Mais le commerce permettait aussi les échanges, les voyages, ce qui enrichissait et formait. Ba'Moïse était né d'une famille dont il avait hérité le schéma de vie. Il avait sa maison à lui, quand il s'était marié. Sa femme était elle aussi issue d'une famille qui avait le même rythme de vie. Elle était de la terre et connaissait le temps qu'il fallait pour s'adapter à elle. La terre respectée respectait l'être humain. La terre faisait vivre. Mais quand la terre méprisée s'était révoltée, elle avait expulsé de ses entrailles tout son contenu. La terre chassa le peuple qui n'avait pas résisté. Le peuple ne résistait plus depuis le départ des anciens occupants venus d'ailleurs. Le peuple était manipulé dès le départ des

anciens occupants venus d'ailleurs. Il n'y avait plus de rite d'initiation pour faire des hommes des hommes éduqués, des hommes qui avaient un métier et des codes de vie. Au lieu d'écouter ce que leur disaient les dépositaires, les nouveaux occupants s'écoutaient. Les gens de la terre connaissaient la terre. Ils savaient comment la dompter pour qu'elle serve à jamais. Elle était là pour ce rôle et cette mission. Les dépositaires savaient pourquoi la terre était desséchée. Les dépositaires savaient pourquoi il n'y avait plus assez de pluies. Les dépositaires savaient comment faire pour retenir les gens. Mais quand ils parlaient, les nouveaux occupants ne les écoutaient pas, car ils les disaient vieux, démodés et dépassés. Les nouveaux occupants cherchaient des adeptes à métamorphoser au lieu de stimuler et motiver des hommes pour travailler le pays le développer et donner au peuple un minimum de vie décente. Les nouveaux occupants, dès qu'ils se furent installés au pouvoir effacèrent de leur mémoire toutes les promesses.

« Nous allons...

Nous allons...

Nous allons...

Nous allons vous construire des routes d'ici quelques mois. Nous allons tout électrifier. » Alors qu'il n'y avait même pas de poteaux, « Tout le monde aura l'eau potable. » Alors qu'il n'y avait même pas d'eau non potable toute la journée dans plusieurs quartiers, même à Yakar.

« Vous aurez tous la télévision. » À quoi servaient nos télévisions ? À donner envie de partir. Les télévisions n'avaient pas de moyens pour des programmes. La télévision servait les nouveaux occupants matin, midi et soir. Et pour ceux qui le pouvaient, des paraboles transmettaient un autre message. Quand les nouveaux occupants venus d'ailleurs faisaient la sieste, la télévision diffusait de la musique ou des programmes venus d'ailleurs avec des vitrines achalandées de nourritures et d'autres bonnes choses de la vie, des paysages qui faisaient rêver comme la Toscane fertile avec ses collines ondulantes. Et les gens voulaient aller où tout brillait. Ceux qui n'avaient pas les moyens regardaient la télévision chez les voisins ou grâce au système D. Il fallait payer pour regarder la télévision dans une cour bondée, avec des batteries de voitures trafiquées pour la source d'énergie. Ayant fait baver le peuple, plus qu'un bébé en poussée de dents, devant les images du Nord, la télévision passait de la musique pour les saouler, avec des fesses qui faisaient le ventilateur au son du ndombolo, du coupé-décalé, du zougoulou, du mbalax, du mapouka. Et dans leur sommeil perturbé par des sommiers rouillés, sous des toits de fortune qui risquaient de s'effondrer, ils rêvaient du Nord. Pendant ce temps, dès que les nouveaux occupants s'installaient dans leurs palais et leurs bunkers, ils oubliaient les promesses faites au peuple. Ils ne pouvaient pas les tenir et ne tenaient pas à le faire. C'était du mépris à l'état pur. Et puis les caisses étaient vidées depuis les années soixante.

Beug dem takhoula dem, meuna dem moy takha dem.

Vouloir partir ne fait pas partir, c'est pouvoir partir qui fait partir.

L'ancien séminariste l'avait dit.

Le peuple trahi, dépité, utilisé, avait perdu la raison. Les dépositaires, dépités, moururent de chagrin comme leur terre. Et le peuple commença à se rapprocher des nouveaux occupants, en allant vers eux, vers Yakar, où ils étaient tous avec leurs bureaux, leurs usines vendues ou bazardees, leurs immeubles pour la spéculation, leur police, leur gendarmerie, leur armée, leurs voitures, leur eau minérale, leurs groupes électrogènes, leurs bunkers, leurs chiens, leurs maîtresses, leurs hôpitaux, leurs administrations, leurs alliés et collaborateurs pour la destruction de leur pays. Ils n'avaient pas besoin de rails, de routes. Ils étaient dans une ville qui grossissait comme une bombe à hydrogène et ne la quittaient que pour prendre l'avion et aller à des réunions, des visites d'État, à occuper des suites dans des hôtels qui coûtaient les yeux de la tête du peuple : Crillon, Meurice, George V, Plaza Athénée, Ritz, Hilton, Sheraton,

Hyatt, Intercontinental. Pourquoi tout ce gaspillage ? C'était partout la même chose. Les participations aux réunions interminables des Nations unies, des G-quelque-chose, de ligue untel, d'union quelque chose. À quoi servaient toutes ces rencontres ? À rien ! Des missions, des frais de mission, des quotas par pays, des nominations par-ci, par-là. Qui payait tous ces billets d'avion, tous ces frais, tous ces *per diem* ? Suivez le guide. Le peuple ! Les hôtels et palaces devraient refuser de loger les pilliers de leurs pays, la cause de la misère de leurs peuples. Les grands couturiers devraient refuser de vendre les robes, si chères, de leur collection aux femmes des nouveaux occupants qui, sorties des grands joailliers de la place Vendôme des anciens occupants, se ruaient avenue Montaigne ou se faisaient livrer dans leurs suites ou hôtels particuliers, non loin de chez Sark. Et à leur retour dans leurs palais, avec tous leurs bagages qui ne passaient pas à la douane, alors que les tracasseries douanières retenaient quelqu'un pour deux jeans délavés, ils envoyaient des messages d'appel à la détresse partout, pour sauver les enfants de la famine provoquée par des spéculations, du choléra, du sida !

« Écoutez : un minimum de décence, un minimum de pitié, un minimum de discrétion », disait le prophète de la corniche.

L'Horloge, pendant ce temps, venait offrir le peuple à ses bourreaux. Le peuple avançait et les nouveaux occupants ne s'en préoccupaient pas. Les nouveaux occupants n'avaient pas des yeux pour voir comment Yakar était remplie d'un peuple qui titubait. Les nouveaux occupants n'avaient pas d'oreilles pour entendre le bruit lourd et sourd qui montait des entrailles de la terre et dont les échos se faisaient entendre du tréfonds du magma. Les nouveaux occupants ne voyaient pas comme il était difficile de circuler dans cette ville. Les nouveaux occupants n'avaient pas un seul grain de lucidité dans leurs cerveaux ramollis. Les nouveaux occupants ne pensaient pas à ce qui les attendait. Quand le peuple envahira tout, leur promettait le prophète de la corniche, il allait presser Yakar comme une orange pourrie. Qui était ce prophète de la corniche ? Il était grand, beau, le visage émacié, comme tous les prophètes, comme Jésus. Qu'est-ce qu'il était beau Jésus ! Le prophète de la corniche rappelait Jésus sur le Mont des Oliviers. Et comme Jésus, il parlait, il parlait, il parlait. Il avertissait du danger qui menaçait les nouveaux occupants de ce pays et de tous les pays du monde. Des prophètes, le pays en avait, mais comme tous les prophètes, ils étaient rejetés ! Et ils erraient comme le peuple.

Ce peuple qui marchait, errant avec les déchets de toutes sortes, allait presser Yakar jusqu'à ce qu'aucune goutte n'en reste. Les nouveaux occupants connaîtraient le chaos ou partiraient. Beaucoup partiraient. Ils le disaient eux-mêmes et avaient tout prévu. Ils s'étaient rapprochés des anciens occupants venus d'ailleurs pour vivre dans leurs parages en cas de qu'est-ce-qu'il-y-a. Les nouveaux occupants n'avaient pas le courage de mourir chez eux pour avoir ignoré le peuple, pour avoir été arrogants, pour avoir été méprisants. Les nouveaux occupants, dans leur débâcle, ne penseraient pas avoir été les propres artisans de leur destruction. Et cette destruction, ils la voyaient venir, mais ils pensaient que, comme toujours, ils n'étaient pas concernés, car ils avaient pris leurs dispositions en cas de qu'est-ce-qu'il-y-a. Ils pensaient qu'ils allaient s'en sortir. Cette destruction n'atteindrait que le peuple. Ils ignoraient que c'était le peuple qui était venu pour tout détruire. Ils allaient dire encore une fois de plus que c'était la faute des autres manipulateurs, des opposants de l'extérieur, de l'opposition locale en mal de pouvoir, la conjoncture d'ici et d'ailleurs. Les nouveaux occupants critiquaient les puissants d'ailleurs sans cœur. Comment pouvaient-ils ignorer le sort de leur peuple ? Et chaque fois qu'ils s'adressaient au peuple dans des situations catastrophiques, qui se répétaient de plus en plus, c'était avec des trémolos dans la voix. La saison sèche avait ses catastrophes. La saison des pluies avait ses catastrophes. Et le cycle des catastrophes se suivait. Et à chaque catastrophe, les nouveaux occupants demandaient au

Programme alimentaire mondial de les aider. Ils demandaient au HCR de les aider. Ils demandaient à l'OMS de les aider. Ces derniers tenaient des réunions interminables dans les pays les plus exotiques du monde et dans les meilleurs palaces de la place, avec des billets d'avion classe Affaires, première classe. Et les dîners et les tête-à-tête, et les suites multiples, et les rapports se multipliaient. Et les nouveaux occupants, devant ces merveilles, ne rêvaient que de merveilles. Surtout d'une huitième merveille : le pouvoir et la puissance à vie ! Et voilà comment tout cela enfonçait dans la débauche et le vice. Sodome et Gomorrhe !

Les nouveaux occupants demandaient, quémandaient, tendaient les mains, faisaient même appel à la solidarité nationale. Et ensuite, ils mettaient tout dans leurs poches sans fond. Ils étaient sans cœur pour ne pas voir les terres vidées, les solutions trompe-l'œil, les enfants dans la rue, les vieillards dans la rue, les femmes dans la rue, les hommes dans la rue. Un peuple, qui devait participer, errait. Le prophète de la corniche parlait aussi d'extraterrestres qui étaient arrivés sur notre planète et qui allaient la détruire. Les extraterrestres allaient tout détruire, et ils pensaient y échapper. Cela faisait dire au prophète de la corniche que les extraterrestres n'étaient pas intelligents. Pourtant, la science-fiction leur prêtait toutes les intelligences, toutes les perfections technologiques ! Non, les extraterrestres qui nous avaient envahis, eux, n'étaient pas dans cette catégorie. Ils avaient les yeux fermés, les oreilles bouchées, les cœurs insensibles. Ils ne voyaient qu'eux-mêmes, et leur maladie, c'était le pouvoir, coûte que coûte et à tout prix, et toujours c'était le peuple sacrifié qui était le prix à payer. Les enfants, les femmes, les innocents étaient massacrés pour asseoir le pouvoir.

« Mon dieu, dans quel monde vivons-nous ? » criait le prophète de la corniche.

Moïse disait qu'il fallait faire quelque chose. Mais devant la force des nouveaux occupants, que pouvait faire le peuple ? Alioune Sow lui répondait que le peuple allait s'en sortir coûte que coûte, à tout prix.

Ku beuga dé, wexou.

Le pied du mourant tressaute.

C'était le *wexou* qu'il fallait trouver.

Cela ne pouvait plus continuer ainsi.

Walter Sisulu

Ba'Moïse était arrivé à cette période-là. L'arrière pays était vidé. Ba'Moïse avait essayé de résister, jusqu'à ce qu'il n'arrive plus du tout à nourrir sa famille avec au moins un repas correct par jour. Sa femme dépérissait. Mais comment pouvait-il abandonner ce lieu où il avait vécu depuis sa naissance ? Que s'était-il passé depuis les années soixante pour que tout soit à la dérive ? Où étaient nos compétences ? Où étaient tous ces ingénieurs agronomes et pédologues formés au Nord depuis les années soixante ? À quoi avait servi leur formation ? Pourquoi, dès qu'ils étaient revenus, partaient-ils dans les organisations internationales et s'occupaient-ils de concepts et de théories au lieu d'appliquer leurs connaissances dans le pays ? Ils se retrouvaient dans des bureaux *splittés* à mort, alors que leur place était sur les terres. Avec les nouveaux occupants, c'était le parti, le profit par le parti et dans le parti, qui tenaient lieu de plan de développement et les nouvelles générations formées ailleurs avaient d'autres ambitions. Les manipulations devenaient de plus en plus religieuses. Les nouveaux occupants s'appuyaient plus sur les chefferies religieuses que sur leur bilan. Et dans la recherche de sources de manipulations de plus en plus sophistiquées, les nouveaux occupants utilisaient de plus en plus les accointances régionales, en creusant les sillons de la division et de la haine. Et les lobbies religieux furent instaurés, pour ne pas dire institués. Jusque dans l'administration. Pour avancer en grade, il fallait s'impliquer dans une association religieuse. Dans les bureaux, il y avait des groupes religieux qui se cotisaient pour aller faire des prières. Ils changeaient d'habillement mais ne poussaient pas au travail bien fait. Ils n'avaient plus le temps. C'était un dieu qui occupait les bureaux et il était exigeant pour ses propres services. C'était quel dieu celui-là ?

Mais depuis quelque temps, les nouveaux occupants étaient de plus en plus inquiets. Les rumeurs étaient de plus en plus grandes. La rue chuchotait. Les avenues chuchotaient. Les chiens chuchotaient. Seuls les chats avaient gardé leur calme en contemplant les événements, les yeux mi-clos.

Les chats n'étaient pas inquiets.

Les chats étaient déjà dans le secret.

Les nouveaux occupants cherchaient une chose, mais quelle chose ?

Le bruit lourd et sourd montait de plus en plus des entrailles de la terre...

Et la Montagne Sacrée était secouée de temps à autre, et de ses flancs, glissaient des enfants méconnaissables. Des enfants qui ressemblaient à des poupées en chiffons.

Alioune Sow, en lisant les pages de garde des journaux dans la rue, s'attardait sur les annonces étranges. « Cherchons quelque chose. » Il souriait discrètement, peut-être à cause de ses dents rouges. Non, Alioune Sow savait que quelque chose allait se passer. Le prophète de la corniche le disait.

Ba'Moïse, pourtant, avant de se décider à partir, avait essayé dans les villages alentour de proposer ses services comme maçon. Mais les gens rejetés par la terre n'avaient plus les

moyens de construire une maison. Ba'Moïse avait essayé de développer et maintenir son commerce de denrées, mais les routes étaient trop loin. Le coût de revient était trop élevé et il ne s'en sortait pas. Combien de fois était-il allé errer dans l'immensité de ces terres sablonneuses sur lesquelles ses parents avaient travaillé à l'époque avec ardeur ! Ba'Moïse avait erré dans ces immensités et s'était demandé comment les nouveaux occupants pouvaient ignorer la terre et son peuple ? Ces terres avaient besoin de réhabilitation. Les mauvaises semences, le manque d'entretien alliant les méthodes traditionnelles et les méthodes modernes, la cupidité des responsables de ce secteur, leur mépris, leur incompetence, leur manque d'écoute avaient anéanti la terre. Ba'Moïse ne pouvait plus tenir. Il fallait partir. Que les vigoureux partent, et les autres allaient rester ou partir après ! Tous les jours, Birlane et le reste du pays se vidaient et déversaient leur contenu à Yakar. Son contenu de gens et de déchets qui se dirigeaient tous dans la direction de Jérusalem. Il ne fallait pas jeter les déchets dans la direction de Jérusalem. Cela portait malheur !

Attention ! La direction de Jérusalem était une direction sacrée !

Et le bruit lourd et sourd montait de plus en plus des entrailles de la terre, comme un troupeau de nuages noirs chargés de la foudre d'Hévio, le dieu du tonnerre.

Les yeux fermés, dans l'Horloge cahotant, Ba'Moïse ne pouvait retenir sa pensée qui trottait dans sa tête, et il revit les derniers moments avant ce départ. Ba'Moïse était parti de Birlane, après les dernières marches dans ses terres, les dernières recommandations à sa femme, son fils Zak âgé de quatorze ans, les pleurs étouffés de sa femme malade. Il avait passé beaucoup de temps avec Zak, les derniers jours avant son voyage. Il était allé avec lui marcher sur les terres sablonneuses qui s'étendaient à l'infini. Il restait longtemps là avec lui, sans parler. Il marchait, s'arrêtait, grattait de son gros orteil la terre qui gémissait. Le dernier soir après un dîner très léger, il s'était assis sur la natte jadis belle, achetée à la gare au passage de l'Express qui, le seul, donnait encore une petite animation à Birlane. Mais l'Express ne passait plus comme avant. Il était souvent en panne. Un pont aussi était en mauvais état. Il datait de la période de l'ancienne occupation et il n'avait jamais été retapé depuis le départ des anciens occupants. Sur la natte étendue, sa femme et Zak l'entouraient. Il prodiguait des conseils de patience. Il allait tenter sa chance et, dès qu'il serait bien installé, il viendrait les chercher. Et surtout, dès qu'il allait commencer à travailler, il allait envoyer de l'argent ou venir lui-même ! Il fallait que sa femme soit emmenée à l'hôpital de la ville portuaire. Son état le désespérait. Il recommandait à Zak de veiller sur sa mère. Zak avait les larmes qui pendaient de ses yeux, mais il les retenait. Un homme ne pleurait pas. Son père partait pour gagner de quoi les nourrir, lui et sa mère.

« Et Moïse aussi ! » avait ajouté Zak.

Ba'Moïse n'avait pas répondu.

En grandissant, Zak connaissait mieux son frère Moïse, et son amour et son admiration n'en étaient que plus grands. Il l'admirait plus qu'il ne l'aimait. Moïse était un grand frère, presque un père, et il n'arrêtait pas d'expliquer pourquoi les choses n'allaient pas dans ce pays depuis les années soixante et pourquoi il fallait faire quelque chose. Qui écoutait Moïse ? Quand quelques rares anciens camarades de Birlane passaient le voir, Ba'Moïse se levait et s'en allait. Il ne supportait pas que son fils utilisât sa maison pour faire de la politique. Moïse ne comptait plus pour son père. Pour lui, les voisins, les gens, il était un inconscient. Il n'existait plus. Il n'avait plus de statut. Il avait une histoire trop apparente. Le matin de son départ, très tôt, Ba'Moïse était sorti dans l'obscurité. Il était parti comme s'il fuyait. Il était parti aussi comme un lion, lui le faux lion, se disait-il à lui-même. Il devait aller se battre à Yakar pour la survie de sa famille, même si c'était au prix de sa propre vie. Il ne savait pas ce qu'il disait, mais il le sentait au plus profond de lui-même. Zak, qui ne dormait pas, le regardait partir sous le pagne de sa mère, avec lequel il se couvrait chaque soir. Tout homme

devait avoir un pagne de sa mère avant celui de sa femme. La mère de Moïse s'était levée doucement et avait suivi son mari dehors. Debout, dans la cour de leur maison qui aurait pu être le paradis, qui avait été le paradis, elle n'avait rien dit. Son mari partait. C'était un devoir. C'était son devoir. Elle lui remit un pagne. Le pagne qu'elle avait reçu à la naissance de son fils Zak. Le pagne avec lequel elle devait attacher son enfant quand elle sortait. Ce pagne était utilisé la première fois une semaine après le baptême de l'enfant, sept jours après sa naissance. Cette sortie devait se faire en présence d'un membre de la famille paternelle, d'une tante, d'un membre de la famille maternelle, d'une sœur, d'une amie, d'une petite fille de huit à dix ans qui allait porter le bébé. Moïse était déjà dehors et regardait au loin. Son père était passé à côté de lui sans le saluer. Ba'Moïse avait marché jusqu'au point où l'Horaire attendait. Il avait mis le pagne remis par sa femme autour du cou comme un châle. À cette heure si matinale, il faisait un peu frais. Le moteur était en marche et son ronronnement donnait envie de se lever et de partir. Dans la reconversion, et répondant aux besoins créés par la dynamique de survie, quelques gens avaient commencé à avoir des minibus d'occasion pour faire du transport. Cet argent pouvait provenir de ventes de biens, comme de chevaux, de bétail, etc. Ceux qui étaient partis plus loin envoyaient, s'ils le pouvaient, de l'argent à ceux qui étaient restés. Ceux qui avaient un métier de chauffeur, arrivés à Yakar, s'intégraient et s'investissaient dans des projets de transport pour vider l'arrière-pays. Ils savaient que tout le peuple partait, devait partir. L'Horaire ne faisait qu'un voyage dans les deux sens. Il partait très tôt le matin. Parmi ces gens qui prenaient l'Horaire, il y en avait qui partaient vraiment. Il y en avait qui allaient voir ceux qui étaient déjà installés. Ils partaient pour régler les problèmes de survie. L'Horaire était devenu le moyen par lequel ces gens survivaient. L'Horaire était dans toutes les bouches. En revenant le soir, l'Horaire ramenait toutes les nouvelles de Yakar, des colis, des lettres, des messages verbaux, des enveloppes. Ceux qui n'étaient pas partis attendaient l'Horaire avec impatience. Ceux qui allaient partir le lendemain l'attendaient aussi avec plus d'impatience. Ils l'attendaient plus que tout. Ils craignaient qu'une panne l'ait retenu quelque part. Là, ce serait catastrophique pour la plupart d'entre eux. Sauf pour ceux qui hésitaient encore à partir. Certains avaient consulté les esprits des ancêtres, avaient égrené des chapelets aux milliers de perles, avaient dormi avec des croix, avaient mis un python sacré sous les oreillers, pour être inspiré du meilleur jour de départ, le jour qui allait porter bonheur, chance, et réussite à Yakar. L'Horaire était le souffle auquel ces gens s'accrochaient de toutes parts. Il n'y avait plus les trains qui reliaient les villes. Quand il y avait les trains, les gens ne se ruaient pas à Yakar. Les gens résistaient et, malgré tout, il y avait une forme de vie décente. Les trains créaient à chaque gare une animation dynamique, et les gens trouvaient à faire. Mais les trains mouraient et les gens aussi se mouraient. Les trains avaient commencé à être irréguliers, étaient ensuite tombés en panne en pleine campagne, et parfois, il avait fallu attendre une journée entière, si ce n'était pas une nuit entière. Une pièce était défectueuse, et les conducteurs, en même temps mécaniciens, essayaient de la réparer, sinon il fallait envoyer la pièce défectueuse à une gare de dépôt pour la faire remplacer. C'était là qu'il fallait fabriquer la pièce avec les moyens du bord. La pièce fabriquée pourrait tenir quelques jours, et ainsi de suite. Les rails étaient gâtés, et sur certains trajets, le train rampait comme une chenille mouillée. Des mécaniciens formés, qui aimaient leur métier, avec de l'expérience, avaient tout fait pour que le train soit revalorisé. Rien n'y fit. Les nouveaux occupants avaient mis à la tête du train des gens incompetents. Des gens qui ne prenaient pas le train. Des gens qui ne se souciaient pas de l'importance du train. Un enjeu économique et social, un enjeu de décentralisation, un enjeu de développement endogène, un enjeu de connaissance. Le train était vital dans ce pays. Ceux que les nouveaux occupants mettaient à la tête de la régie des chemins de fer avaient détourné les fonds prêtés par les institutions financières internationales, qui étaient naïves ou complices. L'argent des chemins

de fer faisait des campagnes électorales, des trafics d'influence, des maisons de milliardaires, avec des fauteuils de tous les Louis et Valois. Et en plus, en toc ! Et nos artisans, à quoi servaient-ils ? À défaut ? À vendre de l'essence *payo*, l'essence de contrebande qui leur détruisait les muqueuses et parfois emportait leur vie ! Et tout le personnel des chemins de fer, avec leurs compétences datant pour certains de l'ancienne occupation, s'enlisait dans l'oisiveté, le dégoût et la mort. Ils allaient mourir avec leurs connaissances du train et des rails. Ces gens savaient comment redresser la situation même après tant d'années d'enlissement, d'hésitations et de recherches de solutions vaines. Ces hommes étaient prêts à reprendre la calotte, le sifflet, l'aiguille, la tenue bleue pour entrer dans les hangars au secours des locomotives immobilisées, qui résistaient vaillamment à la rouille. Le travail à faire était gigantesque, mais devant la volonté et la passion, tout était possible. Ces locomotives, des BB, dataient de la période d'occupation. Ces trains étaient si beaux ! Les gens étaient prêts à réparer ces locomotives, retaper les wagons, les rails, les aiguillages, le système télégraphique. Ces hommes n'attendaient que cela. Qu'on les appelle ! Mais qui allait les appeler ? Dans ce pays de jemenfoutisme institué, les nouveaux occupants s'animaient comme des marionnettes, mais dans de mauvais rôles. Des rôles de piétineurs du pays, de mépris du peuple, des connaissances, des compétences. Les nouveaux occupants préféraient les diatribes, les batailles rangées, les menaces, les exécutions des menaces, la lutte fratricide pour le pouvoir. Pour occuper l'espace et faire un numéro diabolique.

Matar Diack

Le bruit lourd et sourd montait des entrailles de la terre...

Les petites annonces apparaissaient de plus en plus dans les journaux à Yakar. Les langues commençaient à se délier.

Qu'était cette chose ?

Ba'Moïse aurait voulu ne plus penser, dans l'Horaire qui, à présent, fonçait vers Yakar, mais c'était impossible. Il ne pouvait fermer son imagination, sa pensée. Il ferma alors les yeux encore plus. Il se fit même mal. La vue de la mer annonçait l'arrivée prochaine à Yakar. Après le croisement de Diama, l'océan mythique apparaissait. Pour les gens qui venaient de l'intérieur, c'était la première curiosité et l'assurance que l'Horaire allait vraiment à Yakar. Un vent frais, à l'odeur étrange de salé, mélangée aux odeurs de poissons fumés, de fumées de pots d'échappement, soufflait et fouettait les visages. Ba'Moïse se rappelait l'unique fois où il était venu à Yakar pour gonfler la foule sur la grande place. Quand il avait vu la mer à nouveau, il avait pensé que c'était un bon signe. Il y avait la mer, il y avait de l'eau. Ce n'était pas le désert de ses terres qu'il avait abandonnées. Il avait ouvert les yeux et fut happé par Teungueth, une des communes des anciens occupants venus d'ailleurs, où ils faisaient du cheval. L'Horaire s'était arrêté à l'entrée de Teungueth, qui tenait la mer comme un bouquet de fleurs. Le temps de payer les taxes pour entrer dans Yakar. Teungueth était la porte d'entrée dans Yakar.

Quand l'Horaire traversa Teungueth, Ba'Moïse fut surpris. Teungueth était une ville si sale. Il y avait des décharges partout, des maisons jadis florissantes en ruines. Les eaux usées traînaient partout, dans la rue, devant les maisons, devant les écoles. Un grand canal ouvert traversait Teungueth. Ba'Moïse avait aperçu furtivement son fond. Détrit, déchets sauvages. Et quelle puanteur ! Des gens déjà tout autour ! Ba'Moïse ne savait pas que des enfants, des hommes, des femmes y descendaient pour fouiller. Ba'Moïse ne savait pas que d'autres puanteurs l'attendaient. À la sortie de Teungueth, la circulation devenait de plus en plus dense. Ba'Moïse n'avait jamais vu autant de véhicules. Il était resté à la fenêtre dans l'Horaire et regardait tout autour. Au premier croisement sur la route de Teungueth vers Yakar, l'Horaire était obligé de s'arrêter au milieu de la circulation. Il y avait tellement de voitures et de chevaux. Les chevaux, qui devaient tirer la charrue, étaient reconvertis, à Yakar, pour le transport du bois, du ciment, des briques, des barres de fer, pour construire les bunkers des nouveaux occupants. Et des caisses de bière pour enivrer le peuple. Des camions, souvent sans freins, pillaient le sable des côtes et les carrières. Les chevaux, qui devaient vivre dans la nature avec la terre et les hommes, se trouvaient au milieu des camions, des berlines, des minibus japonais. Les chevaux paniquaient. Les conducteurs criaient sur les cochers pour qu'ils tiennent les bêtes. Ba'Moïse n'en croyait pas ses yeux. Était-ce cela Yakar ? Cette ville où il avait été transporté avant les années soixante, pour impressionner les anciens occupants venus d'ailleurs et leur dire assez. Ils avaient été transportés des villes et des villages en cars et

en trains entiers. Ce fut un voyage terrible qui rappelait d'autres souvenirs, et la mémoire était bousculée. Quand ils arrivaient, ils étaient parqués dans des pièces immenses, comme à la bourse du travail, et on les emmenait en cars bondés vers la place où l'indépendance devait être donnée illico presto. Les gens avaient soif, avaient faim mais ne se plaignaient pas.

C'était pour l'indépendance. Ce fut la grande erreur commise par le peuple. C'était la brèche ouverte pour faire entrer les nouveaux occupants. Et personne ne s'en était rendu compte. Il n'y avait que les témoins d'avant les années soixante qui savaient que les choses n'allaient pas se passer comme prévu. Un certain Waly, un patriote, avait fait un discours remarquable, qui n'avait pas plu à tout le monde, surtout à tous ceux et celles qui voulaient rester dans la collaboration avec les anciens occupants. Le discours de Lumumba, de l'autre côté du fleuve, avait signé son arrêt de mort devant les anciens occupants venus d'ailleurs, qui avaient fait d'un pays moult fois plus grand que le sien sa propriété privée, et de ses habitants, ses vassaux. Ils avaient pillé les richesses, avaient chassé le léopard, assassiné l'éléphant, avaient croqué des diamants à pleines dents, avaient arraché les dieux de leurs temples. Les dieux devaient rester. C'était pour cela qu'ils allaient pourrir le Nord. Les dieux faisaient partie du peuple et, comme le peuple, ils faisaient des enfants. Il n'y avait que Dieu qui n'en faisait pas :

Lam yalid wa lam yulad !

Je n'ai pas enfanté et je n'ai pas été enfanté !

Donc, pour arrêter l'immigration qui gonflait les couilles des néonazis, il fallait retourner les dieux et le reste, et leurs enfants les suivraient. Et puis leur foutre la paix, désormais !

« C'est quand même un monde ! Tu parles dans l'intérêt de ton peuple, tu dénonces les exactions et tu es condamné à mort dans de l'acide, découpé en petits morceaux ? Il faut rester taré, docile, con, asservi, exploité, utilisé, mis les uns contre les autres ? C'est quoi ce destin de peuple ? » disait Moïse.

Aline Sitoe Diatta

Avec les années soixante, les déchirures pour le pouvoir avaient divisé le peuple. Il y avait des paysans – les *badolos* –, il y avait les « citoyens de naguère », il y avait enfin des chefferies traditionnelles et des chefferies religieuses. Ces dernières se mariaient entre elles, se rendaient des courtoisies et de bonnes manières. Les *badolos* plus nombreux, disciples de la chefferie religieuse montante, votaient pour le candidat désigné par leur calife. Ils ne fonctionnaient que sur ordre. Ainsi le premier nouvel occupant venant du monde paysan et du séminaire avait sa revanche sur les citoyens et collaborateurs d'avant les années soixante. Il avait instauré ce système, et depuis, les autres nouveaux occupants en faisaient autant. Maintenant, le peuple était divisé en morceaux. Les pro-untel et les pro-autretel. Les divisions avaient réveillé les instincts d'origine, d'appartenance, les incestes et les secrets de familles. On fouillait dans l'histoire des familles pour chercher la faille qui pourrait affaiblir ou détruire.

Pendant que Moïse montait et démontait la pièce tragique, dans l'Horaire qui filait vers Yakar, Ba'Moïse, lui, pensait à Birlane.

Avait-il bien fait de quitter Birlane ?

Ba'Moïse pensa à sa femme.

Comment avait-il pu la laisser dans cet état ?

Il devait partir ne serait-ce que pour elle, pour sa santé.

Ba'Moïse pensa à Moïse sans le vouloir. Quel gâchis ce fils ! Ba'Moïse pensa à Zak. Il était encore jeune, mais il avait l'air d'un bon fils. Il pourrait compter sur lui. Son cœur s'était serré, mais il ne pouvait plus faire marche arrière.

Il devait aller à Yakar.

Il devait arriver à Yakar.

Et Ba'Moïse ne pouvait pas mourir si sa famille lui survivait. Il ne devait pas mourir. Sa femme qui était si belle, si vivante, si enjouée ! Elle était devenue cette ombre qui avait du mal à se mouvoir. Elle était devenue ce fantôme des terres abandonnées. Elle représentait le déclin de leur existence. Cette image, il devait l'effacer de sa mémoire et, à la place, restaurer l'image d'antan. Pour cela, il fallait faire quelque chose.

Que faire ?

La seule chose à faire, c'était de partir avec l'Horaire. Ba'Moïse ferma les yeux dans ses pensées et se promit de rester ainsi jusqu'à destination finale. Ba'Moïse sentait que l'Horaire, qui avait fendu les broussailles, bougeait difficilement. La fumée noire sortant des pots d'échappement des voitures avait envahi et empesté l'Horaire. Ba'Moïse, les yeux fermés, toussait de temps à autre. Mais il gardait les yeux toujours fermés. Ainsi il ne pouvait pas voir les colonnes de voitures avec les chevaux au milieu, les voitures qui essayaient de faire un demi-tour sur la route, alors que la colonne de voitures s'allongeait au loin, très loin, au milieu des déchets de toutes sortes. Sur combien de kilomètres ? Des kilomètres et des kilomètres.

Certains conducteurs et certains passagers étaient descendus. Certains parlaient à d'autres, se lamentaient, s'essuyaient le front, fumaient une Camélia Sport fripée, sortie de son paquet léger. Des enfants emportés en ce matin si tôt somnolaient et bâillaient. Des femmes sortaient du pain des bagages et les mettaient dans la main des enfants emportés à Yakar. Ba'Moïse entendit un des enfants dire qu'il avait envie d'uriner.

Où allaient ces enfants ?

Ces enfants avaient pour certains l'âge de Zak. D'autres étaient, beaucoup plus jeunes. Il pensa à son fils.

À cette heure-ci, que faisait-il ?

S'occupait-il de sa mère si faible ?

Allait-il partir vers le centre de Birlane pour entendre ce qu'il s'y disait ?

Sa mère, pouvait-elle l'en empêcher ?

Ba'Moïse n'aimait pas que Zak aille au centre de Birlane. Depuis quelque temps, il s'y disait des choses terribles. Des jeunes qui étaient partis très loin vers le nord, de l'autre côté de la mer, étaient morts, et on n'avait pas retrouvé les corps. On entendait des histoires de bateaux qui avaient coulé. On parlait de morts dans le désert, desséchés. On parlait de crimes, de meurtres, de dépouillements, de viols, de magouilles avec les gardes-côtes, les douaniers du sommet du continent qui s'investissaient dans le trafic, pour l'argent, le vice. Il n'y avait que les océans, les déserts, les montagnes glacées qui pourraient témoigner de ce désastre qui allait un jour tout secouer. On parlait d'enfants-esclaves, d'enfants-soldats, d'enfants assignés à la mendicité, au travail forcé, dans plusieurs pays. On parlait des enfants marchant épuisés à travers des forêts inhospitalières avec leurs parents, parfois avec un seul parent, souvent sans parents. Ils suivaient la horde des temps modernes. Des millions de personnes étaient déplacées. Des millions de personnes erraient à travers un continent entier. Des millions de personnes vivaient dans des abris précaires, sans eau, sans assez de nourriture, dans des conditions d'hygiène épouvantables, et tous les jours, les abris précaires grossissaient. Ils ignoraient pourquoi tout ceci leur tombait dessus. Ils ignoraient les raisons de tous ces désastres, dont ils étaient les victimes. Pendant ce temps, les nouveaux occupants voyageaient dans des avions de luxe, logeaient dans des hôtels de luxe, mangeaient dans des restaurants de luxe et faisaient des discours de luxe. Tout cela était cautionné par les anciens occupants venus d'ailleurs, les organisations internationales et continentales, et le peuple ne se demandait plus qui payait toutes ces réunions, tous ces voyages, tout cet argent de poche, tous ces salaires, tous ces bouquets de fleurs, tous ces frais de représentation, tous ces dîners aux chandelles, toutes ces voitures. Assistez à un sommet, anciens occupants nouveaux occupants, et vous verrez ! Et ils mettaient de si beaux habits ! Et leurs chaussures étaient cirées jusqu'à l'éclat ! Et pendant ce temps, le peuple tombait sous les balles des fusils et kalachnikov de jeunes soldats drogués, qui tuaient sans état d'âme d'autres enfants. Le peuple était la marchandise de chantage, de répression, de vengeance. Le peuple ne comprenait toujours pas les raisons de toute cette violence qui faisait des milliers de morts et qui le classait au premier rang des peuples maudits, idiots, tarés, affamés. Le peuple cautionnait sans le savoir toute cette mascarade en se faisant filmer, photographier, dans les pires situations par des photographes, des cameramen, des organisations quelque chose, des humanitaires qui savaient très bien que la solution n'était pas là, en tout cas par sur des clichés. Filmer ce qu'il y avait de pire pour justifier des actions qui ne menaient à rien, sauf à prendre des clichés. Les problèmes ne se réglaient pas ainsi. Il fallait arrêter les ventes d'armes ! Il fallait arrêter de soutenir tel ou tel ! Il fallait arrêter de convoiter le pétrole des uns, l'uranium des autres, le coltan des uns, le tantale des autres, le diamant des uns, le cobalt des autres, le bois des uns, la faune des autres. Etc., etc., etc., etc., etc., etc., etc.

Et malgré tout cela, le peuple errant devenait de plus en plus énorme, malgré les

prévisions selon lesquelles, dans moins de dix ans, le peuple n'existerait plus, décimé par le sida, le paludisme, le choléra, les guerres civiles, les génocides, la famine. Les guerres civiles les plus barbares, parce que peuple contre peuple, sévissaient ici et là. Partout, c'était l'horreur. Le peuple manipulé dans le groupe sanguin, l'héritage génétique, la longueur du nez, les croyances religieuses, le groupe ethnique, s'attaquait au peuple. Et c'étaient les enfants, les femmes, les vieillards, qui s'enfuyaient vers n'importe où. Combien d'enfants étaient morts dans les forêts, les montagnes, affamés, assoiffés, déshydratés, dans une souffrance atroce !

Comment pouvait-on réserver un tel sort à des enfants ?

Les personnes âgées s'effondraient et refusaient de se relever.

« Non, ce n'est pas la peine de s'arrêter pour elles.

Elles sont déjà âgées.

Elles ont déjà fait leurs vies.

Il faut continuer, y aller et ne pas s'arrêter.

Peut-être qu'une embuscade est possible. »

Et à coups de mitraillettes, d'autres tiraient sur eux en ricanant. Parmi ceux-là, des enfants. Des enfants jeunes, aux grands yeux surpris, étaient enrôlés comme soldats pour aller tuer des personnes âgées, des femmes et des enfants.

Comment un enfant pouvait-il tirer sur un autre enfant ?

On racontait que ce continent était devenu son propre malheur. Les gens d'un même pays s'entretuaient, armés par les fabricants d'armes, les anciens occupants entre autres, les nouveaux occupants entre autres, les trafiquants d'armes du Nord, tranquilles, au pays des grisons entre autres, des armes fabriquées au Nord, les treillis du Nord, les godillots du Nord, les bérets du Nord, les ceintures du Nord, les mercenaires du Nord, les entraîneurs du Nord. Et les slips ? Pendant ce temps, les nouveaux occupants se retrouvaient dans des grands hôtels pourvus en tout, et même en filles pulpeuses aux seins en silicone, pour des discussions en vue de trouver des solutions sans solutions. Les Nations unies envoyaient en vain des soldats aux casques bleus, qui assistaient à des massacres de femmes, d'enfants, de vieillards tous les jours. Ces guerres ne s'arrêteraient jamais. Les guerres devaient exister pour faire tourner l'argent. L'argent des armes, l'argent des trafics de matières premières, le trafic des intérêts. Et tout le monde le savait, et tout le monde faisait semblant de l'ignorer et jetait des coups d'épée dans la mer. Ils étaient rigolos, les occupants anciens venus d'ailleurs et les nouveaux occupants d'ici !

Comment s'amuser avec un continent entier ?

Avec un hémisphère entier ?

C'étaient des guerres d'intérêt purement matériel. L'argent ! Le pouvoir ! Tout le monde en voulait, et tous les moyens étaient bons pour en avoir. On racontait tant de choses au centre de Birlane ! Ceux qui étaient restés, des fantômes errants dans les couloirs du vent, parlaient, racontaient des choses terribles. La seule chose qu'on devait retenir dans l'histoire de ce pays, le seul vrai-faux combat qui y avait été mené, c'était la presse. Les radios, surtout, avaient contribué à disséminer l'information à travers le pays. Au temps des monopoles, le peuple n'avait pas accès à la chose publique. Maintenant, tout était déballé, et le peuple pouvait se faire son opinion. Mais le peuple avait perdu le sens de la réaction et de la décision. Le peuple ne croyait plus en rien, même plus en son malheur. Le peuple avait les oreilles bouchées, scellées par la contradiction. Et le peuple était impuissant. Les nouvelles ramenées par l'Horaire, les nouvelles en langues vernaculaires à travers les radios, circulaient dans le centre de Birlane, et le peuple commentait tout cela comme des histoires de fous qui ne le concernaient pas. Zak aimait aller au centre de Birlane pour la seule animation qu'il y avait dans cette petite ville. Cette petite ville qui l'avait vu naître et qui était en train de s'effiloche

comme un vieux tissu. Ba'Moïse se demandait dans l'Horaire, les yeux toujours fermés, s'il avait bien fait d'avoir laissé Zak à Birlane.

Pourquoi ne l'avait-il pas pris avec lui ?

Qui pourrait l'empêcher d'aller écouter les nouvelles terribles sur le peuple ? Sa mère, si faible, ne pouvait pas le retenir. Le centre de Birlane pouvait être dangereux pour Zak.

Mais à présent, c'était trop tard. L'Horaire l'emportait au loin, à Yakar. Les yeux toujours fermés, Ba'Moïse commençait à faire des projets. Dès qu'il allait arriver à Yakar, il allait faire venir Zak. C'était mieux.

« Mais que faire de ma femme ?

Qui va s'en occuper ?

Je verrai plus tard. Il faut d'abord que j'arrive à Yakar. »

Zak était jeune, mais il voulait le considérer comme un homme. « Un homme n'est jamais petit », disait-on.

Quant à Zak, il avait un grand frère, un aîné, un père, une idole ! C'était Moïse. Zak admirait de plus en plus son frère Moïse. Il aimait aussi Alioune Sow et Lam's, qui venaient quelques fois à Birlane avec Moïse. Quand Moïse, à l'époque, recevait ses amis dans le *pantéré*, Zak tendait les oreilles avec avidité. Son frère et ses amis étaient des guerriers, de vrais *Guys*, des *Gayins*.

À l'époque, les rêves étaient permis.

William Sassine

L'Horaire était arrivé très tard à Yakar. Il faisait presque nuit, et Ba'Moïse, qui s'était endormi, vaincu par la fatigue et la tension des derniers jours, s'était réveillé brutalement au niveau d'une station d'essence, à côté d'une mosquée désertée. Il était sorti de l'Horaire, engourdi. Il avait juste un petit sac avec quelques affaires. Les autres passagers s'étaient évanouis au fur et à mesure dans la nuit, comme des ombres, sans se saluer. Ba'Moïse s'était mis un peu à l'écart et avait sorti un petit papier où était notée une adresse : « Monsieur Sané, quartier Avassa. » Il avait regardé tout autour de lui comme si cette adresse était inscrite quelque part. Tenant le bout de papier, il s'était avancé vers le chauffeur de l'Horaire, qui soulevait déjà le capot d'où sortait une fumée blanchâtre. Ba'Moïse s'était approché un peu plus de lui et lui avait demandé s'il pouvait lui indiquer comment se rendre à cette adresse. Le chauffeur de l'Horaire, ayant jeté un coup d'œil rapide sur le bout de papier, lui dit que ce n'était pas là qu'il devait descendre mais bien avant. Le quartier d'Avassa se trouvait à l'entrée de Yakar, de l'autre côté, vers les décharges. Ba'Moïse lui demanda comment faire pour s'y rendre. Le chauffeur lui expliqua qu'il fallait prendre un car qui le conduirait à Avassa :

« Allez de l'autre côté, là devant vous.

Vous restez là, et un car va passer et vous lui dites "Avassa". » Ba'Moïse était là, debout, ne sachant plus que penser. Il avait plié le petit bout de papier et s'était dirigé de l'autre côté. L'endroit était un peu désert, bien qu'illuminé. Il voulait traverser, mais quelques voitures passaient à vive allure, et il était resté là avançant un pied, reculant l'autre. Le chauffeur de l'Horaire était en train de repartir quand il vit Ba'Moïse debout au bord de la route. De la fenêtre, il le héla :

« Hé ! Vieux ! »

Ba'Moïse sur le coup n'avait pas répondu au chauffeur, pensant qu'il s'adressait à quelqu'un d'autre. Le chauffeur descendit de l'Horaire et lui proposa de le déposer un peu plus loin, à un arrêt de car. Ba'Moïse remonta dans l'Horaire à côté du chauffeur :

« N'es tu pas le fils de Sène ? »

« Non ! Moi, je suis de Toki.

Je suis employé comme chauffeur par Sène pour l'Horaire.

Là, je vais avoir des problèmes avec lui.

Je devais retourner avec l'Horaire dans l'après-midi, mais avec les embouteillages, je repars tard.

Et je dois repasser à la mosquée, après les commissions. Les gens paient pour les commissions, je suis obligé de les faire. Et ces temps-ci, il y a toujours quelqu'un qui veut partir à tout moment pour n'importe quelle destination. »

« Ils retournent à Birlane ? » demanda Ba'Moïse, inquiet.

« Non, je les laisse sur la route, quelque part.

Il n'y a personne qui retourne à Birlane. »

Parmi ceux qui voulaient partir à tout moment, il y avait ceux qui allaient chercher ceux qui étaient sur la route. Parmi ceux qui voulaient partir à tout prix, il y avait ceux qui ne pouvaient plus rester à Yakar et qui allaient se perdre ailleurs, où ils se feraient passer pour des rescapés d'une grande guerre. Parmi ceux qui repartaient, il y avait ceux qui s'étaient retrouvés dans des postes de police, tabassés, oubliés, et qui finissaient dans une prison située en pleine ville, une prison qui détonnait dans ce quartier. La prison était située sur la corniche, et ses gardiens placés en haut des miradors respiraient à pleins poumons la brise océanique. Pendant que les prisonniers se démenaient dans le trafic, le chantage, l'esclavage sexuel, pour seulement s'en sortir, ne serait-ce que pour manger. Parmi ceux qui voulaient partir à tout prix, il y en avait un ou deux qui avaient préféré, comme Moïse, être traités de fous « récents ». Mais ils étaient si rares. Et ils ne retournaient pas à Birlane. Ils allaient gonfler le monde des fantômes dans un autre endroit, loin de Birlane. Personne ne voulait être fou. Le peuple refusait de se réfugier dans la folie, parce qu'il avait dépassé cette étape. Le peuple était au-delà de la folie. Il n'y avait que Moïse qui acceptait son statut. Coûte que coûte. À tout prix.

Ba'Moïse ne disait plus rien, mais il n'en pensait pas moins. Une idée lui traversa la tête, mais il la rejeta violemment. L'idée, c'était de repartir avec l'Horaire, retourner sur ses pas, retourner chez lui, auprès de sa femme, auprès de Zak.

Non, il ne pouvait pas repartir avec l'Horaire.

Il voulait partir avec l'Horaire et non repartir avec lui.

Il regarda le chauffeur de Sène s'en aller dans la nuit, après l'avoir laissé à un arrêt de car.

« Tu vas reconnaître là où tu vas à Avassa ? »

Il n'y a pas d'adresse exacte sur ton papier !

Ici, il faut avoir une adresse exacte avec un numéro ou quelque chose qui puisse indiquer là où tu veux aller.

Bon, descends ici.

Tu restes là, il y a l'arrêt du car.

Dès qu'un car s'arrête, il faut le prendre, il va t'emmener à Avassa », lui avait dit le chauffeur en accélérant à fond sur le moteur.

Ba'Moïse sentit son cœur se serrer et il retint un cri.

« Adresse exacte.

Cela voulait dire quoi ? »

Ba'Moïse n'en pouvait plus.

Il se sentait fatigué, lourd.

Il n'avait pas faim.

En descendant à l'arrêt du car, Ba'Moïse avait dit au chauffeur, timidement, comme pour dire quelque chose, comme pour évacuer quelque chose, comme pour se rendre compte qu'il pouvait encore parler :

« Si tu vois Sène, dis-lui bonjour de ma part. »

« Il l'entendra », avait dit le chauffeur en faisant vrombir le moteur retapé de l'Horaire.

Un car s'était arrêté à sa hauteur, et un jeune homme en glissa, en slalomant :

« Vieux, tu vas où ? »

Cette fois-ci, Ba'Moïse accepta l'appellation « vieux » et dit en fouillant dans sa poche : « Avassa. »

« Allez, monte. »

Le jeune homme avait donné un coup de main sur la tôle du car, qui démarra sans attendre que Ba'Moïse se fut assis. Il chancela, tomba brutalement sur son derrière à même le plancher. Il eut le temps de voir au travers la route goudronnée avec ses crevasses béantes où s'entassaient des déchets. Son petit sac roula jusqu'au fond du car.

« Lève-toi, Vieux, et assieds-toi !

Qu'est-ce que tu as ?

Accroche-toi ! »

Ba'Moïse s'était levé tant bien que mal et s'était accroché au siège en face de lui. Il ne s'était pas rendu compte qu'il n'avait plus son petit sac, tant il était confus. À peine s'était-il assis que le car s'était arrêté à nouveau, et le jeune homme en descendit, slaloma et héla quelqu'un sur la route. Deux jeunes hommes étaient montés en laissant chacun un pied dehors. Ba'Moïse avait peur pour eux. Il pensait qu'ils allaient tomber, au moment où prestement ils s'assirent chacun à côté de Ba'Moïse, l'encadrant comme un portrait. Ba'Moïse était coincé entre les deux jeunes hommes. Il ne savait plus ni que penser, ni que dire, ni que faire. Ses épaules étaient au niveau de ses oreilles. Il ne sentait plus ses jambes suspendues, et le car roulait à travers une ville éclairée avec des lampadaires tordus dont certains n'étaient pas allumés. Le car continuait sa route, avec des arrêts et des départs intempestifs. À l'intérieur, personne ne parlait. On n'entendait que le jeune apprenti au dehors, qui hélait des hommes et des femmes sur les bords des routes et qui n'attendaient pas le car. Il y avait beaucoup de monde dans la rue. Comment ces gens pouvaient-ils être aussi nombreux dans la rue à cette heure de la nuit ? Il y avait des hommes, des femmes, mais aussi des enfants qui traînaient. Ba'Moïse, en les voyant ainsi, pensa à sa femme et à Zak. À un moment, les deux jeunes hommes qui l'avaient coincé étaient descendus, et le car avait continué son chemin. À présent, il roulait sur un pont, et Ba'Moïse se demandait où pouvait bien se trouver le quartier Avassa !

Birlane semblait s'éloigner de sa mémoire de plus en plus, et Ba'Moïse commença à avoir un peu sommeil. Depuis le matin, il ne s'était pas allongé. Le car roulait dans des quartiers moins illuminés après le pont. Il y avait des constructions, des chantiers partout, et Ba'Moïse se disait que peut-être il pourrait trouver du travail, comme il était maçon. Tout le long du trajet depuis le pont, des maisons, des chantiers se succédaient à perte de vue, et partout, il y avait des hommes, des femmes, des enfants dans la rue.

Pourquoi ne rentraient-ils pas chez eux ?

Que faisaient-ils tous dans la rue à cette heure si tardive ? Ba'Moïse, qui n'était pas un fervent croyant mais s'acquittait régulièrement de ses prières, réalisa qu'il n'avait pas prié depuis le matin, depuis cette ultime prière avant de prendre l'Horaire. Pendant cette prière, il avait imploré Dieu de faciliter les choses pour lui, de l'aider à arriver à bon port. Ba'Moïse pensait que la première chose qu'il ferait dès qu'il arriverait chez Sané, ce serait de prier. Dans ce voyage, il se disait que la prière était nécessaire. Ensuite, il dormirait. Il avait hâte de découvrir où l'Horaire emmenait ceux qui portaient de Birlane tous les matins.

« Terminus, tout le monde descend ! »

Le jeune homme qui venait de sauter en slalomant tira Ba'Moïse de ses pensées. Il sortit du car qui s'était immobilisé tout en gardant son moteur en marche. Il remercia Dieu d'être arrivé à bon port et se rendit compte, au moment où le car repartait, qu'il n'avait pas son petit sac. Il cria vers le car, qui s'en allait déjà au loin sur la route bitumée, crevassée de partout. Il criait en se tapant la tête. Les hommes et les femmes et les enfants qui erraient lui disaient qu'il ne retrouverait plus son sac et qu'il ne fallait plus y penser. Ba'Moïse se prit la tête entre les mains et s'accroupit à même l'espèce de trottoir sur lequel il se trouvait. Les gens qui erraient tout autour s'approchèrent de lui et lui demandèrent de se relever. Il resta sourd à leurs injonctions. Les errants le soulevèrent, et titubant, il mit la main à ses poches pour chercher son papier où était inscrite l'adresse de Sané. Ba'Moïse n'avait plus de poche. Ses poches avaient été tailladées et tout ce qu'il y avait à l'intérieur avait disparu. Dans ses poches, il avait tout l'argent qu'il avait rassemblé à gauche et à droite.

Et là, dans une ville qu'il ne connaissait pas, en pleine nuit, dans un car qui avait disparu

au loin, ses poches avaient été découpées et emportées. Il était certain que c'étaient les deux jeunes hommes qui l'avaient encadré dans le car. Ba'Moïse avait commencé peut-être à payer son départ.

Était-ce le premier signe qui le culpabilisait d'avoir pris l'Horaire ? Cet Horaire qui l'avait déposé en pleine nuit dans une Yakar où des errants silencieux amplifiaient son désarroi. Leur errance était comme le glas d'une vie.

Pourquoi ces gens n'étaient-ils pas chez eux, en train de dormir ou de manger ou de bavarder avec les leurs ?

Ba'Moïse avait envie de pleurer, de crier très fort qu'il regrettait d'être parti avec l'Horaire.

Il ne fallait pas partir avec l'Horaire.

Cet Horaire était ce qu'il avait voulu pendant des jours et des nuits, et là, il était dans un endroit inconnu, avec des fantômes qui l'entouraient, en se demandant pourquoi il ne bougeait plus.

Ba'Moïse semblait vissé sur le macadam crevassé.

« Il faut bouger, il faut marcher.

Ici, si tu t'arrêtes, tu es mort !

Lève-toi, Vieux ! »

Qu'est-ce qu'ils avaient tous à l'appeler « vieux » ?

Comment était-on vieux à son âge, lui, Ba'Moïse ?

Que signifiait « vieux » pour ces gens qui l'appelaient ainsi ?

Était-on vieux dans cet endroit dès qu'on s'y trouvait ?

Pourquoi tout le monde était-il vieux ici ?

Que signifiait « vieux » à Yakar ?

« Où vas-tu ?

Dis-nous où tu veux aller et on va te l'indiquer », lui dirent certains.

Mais il ne savait plus où il voulait aller. Le petit bout de papier avec l'adresse de Sané avait disparu. Ba'Moïse porta à nouveau ses deux mains sur sa tête quand il se rendit compte que ses talismans protecteurs autour de la taille avaient aussi disparu. Ses talismans étaient gardés précieusement. C'était son père qui les avait hérités aussi de son père. Il les avait reçus à son mariage et il devait les confier à Zak quand il serait grand. Il ne put se retenir et se mit à pleurer. Brusquement, il était retourné à son enfance et se rappela que son père lui recommandait toujours la vigilance. Un homme devait être vigilant. C'était par manque de vigilance que son peuple s'était fait avoir par les anciens occupants venus d'ailleurs et par les nouveaux occupants. Des jeunes gens lui conseillèrent de circuler, de ne pas rester immobile.

« Il faut marcher !

Bouge !

Fais quelque chose !

Mais ne reste pas debout ainsi.

Tu viens d'arriver, Vieux ?

Ici, cela ne se passe pas comme ça.

Mais si tu es fatigué, tu peux aller vers le coin, là !

Attends, on va t'y mener. »

Ba'Moïse s'immobilisa : la pièce d'or !

« Non ! Non ! Non ! Non ! »

Tout, sauf la pièce d'or. Sa vie, ses bras, ses jambes, ses oreilles, la prison, la faim, la soif, la souffrance, l'humiliation, la mort, sa vie, celle de son fils Moïse, celle de sa femme, de Zak. Tout, mais la pièce d'or devait être préservée.

Cette pièce d'or, c'était sa femme qui l'avait reçue de sa grand-mère. Cette aïeule avait dit

que cette pièce d'or pouvait sauver le monde. Son âge avancé avait fait penser à certains, dont Ba'Moïse, que l'aïeule était un peu gâteuse et qu'elle avait perdu quelques neurones avec l'âge. Quand Moïse était né, il y avait une petite boîte en bois dans la chambre de sa mère. Cette boîte était placée en haut d'un buffet que son arrière grand-mère avait offert aussi à sa mère. Il y avait une fente sur cette boîte hermétique. Quand sa mère la soulevait, il entendait des pièces de monnaie qui faisaient du bruit à l'intérieur. Parfois, il voyait sa mère y glisser un billet de dix, même de cinq francs, quelques fois un billet de vingt-cinq francs. Elle appelait cette boîte une boîte « condamnée ». La pièce d'or était dans cette « boîte condamnée ». Tant que cette pièce était à l'abri quelque part, la famille savait que rien de grave ne pourrait lui arriver. Il y aurait toujours un filet de lumière.

Les jeunes gens avaient pris Ba'Moïse par la main. Un Ba'Moïse défait, et lui avait fait traverser la rue. De l'autre côté, ils s'étaient arrêtés devant la grille d'une boutique fermée et lui avaient dit :

« Ici, c'est un bon coin.

Arrête de crier.

Il y a des gens tout autour.

Tu fais semblant de prendre de l'air.

Tu te plains qu'il fait chaud chez toi.

Tu dis que tu attends des amis.

Mais bon, personne ne viendra te demander.

Seulement, demain matin, tu dois dégager.

Allez salut, Vieux.

N'oublie pas, bouge, marche, fais quelque chose. »

Ba'Moïse se recroquevilla sur lui-même, le pagne en boule sous la tête. Il avait perdu la notion de tout. Ba'Moïse ne savait même pas combien de temps il avait dormi, ou même s'il avait dormi. Il avait fait un rêve qui s'était arrêté brutalement avec un coup de pied.

« Eh, quittez là !

C'est un hôtel ici ou quoi ?

Allez, dégage ! »

Un jeune homme se tenait devant la devanture du magasin fermé avec son patron, un Libanais. Ici les Libanais et les Syriens occupaient encore les boutiques comme à Birlane. Ils avaient tous les commerces, de gros, de détail, de demi-gros, de moyen gros. Ils étaient dans tout : les tissus imprimés localement, importés, la quincaillerie, la literie, l'horlogerie, les luminaires et les lumières. Ils avaient les petites et moyennes entreprises, les grandes entreprises, les sociétés anonymes, tout. Et le peuple travaillait pour eux. Ils habitaient en centre-ville, dans des immeubles qu'ils occupaient entièrement. Dans des quartiers qu'ils occupaient presque entièrement. Le dimanche, tout était fermé. Les Libanais restaient chez eux, entre eux, et leurs enfants étaient dans les hôtels au bord de la mer, en compagnie de jeunes filles du peuple. Ces Libanais lui rappelaient ceux qui étaient à Birlane. Eux, ils étaient partis de Birlane et ils avaient encore mieux réussi ici. Donc, à Yakar, il y avait une chance peut-être pour lui. Le peuple, qui travaillait pour ces Libanais et Syriens, retournait dans les quartiers périphériques, les dépotoirs des humains et des déchets. Ba'Moïse ne répondit pas. Il se leva, et son pagne à la main, il mit ses mains dans ses poches comme pour se retrouver, comme pour se rassurer, comme pour trouver les dernières miettes de chez lui, un bout de fil, n'importe quoi ! Une coque d'arachide. Et tout d'un coup, il sentit quelque chose au milieu de ses habits. Quelque chose de dur, de solide, de rond, de lourd. Quelque chose de chaud ! Il fut saisi d'espoir. Avec une main, il fouilla frénétiquement, et dans sa main, la bourse dans laquelle était la pièce d'or apparut.

La pièce symbole.

La pièce d'or symbolique.
Il sourit, rit et pleura.
Il pensa à sa femme.

Dans son rêve d'avant le coup de pied, il avait vu la pièce d'or qui tombait du ciel. La pièce d'or avait brillé avec éclat, un éclat qu'il ne connaissait pas. Ce n'était pas un éclat, c'était plutôt comme une lumière surnaturelle qui se répandait au-delà de l'horizon. Il ne distinguait pas la pièce d'or. Il ne voyait qu'une lueur qui noyait la pièce d'or, en s'étalant sur la surface de la terre. La pièce d'or tournait dans tous les sens, comme si elle cherchait à tomber sur le sol. La pièce d'or était remontée brusquement dans le ciel et avait disparu. Le ciel avait grondé comme pour annoncer une pluie lointaine. La terre s'était obscurcie. On entendait un bruit lourd, un bruit sourd qui montait de la surface de la terre.

La direction de Jérusalem s'était obscurcie.

C'était le coup de pied qui avait mis fin au rêve dont il aurait aimé connaître la suite. Ba'Moïse se demanda ce que pouvait signifier ce rêve.

À qui allait-il demander ?

Quel rapport avait ce rêve avec son arrivée à Yakar ?

La pièce d'or était là. C'était l'essentiel.

C'était le filet de lumière.

Ba'Moïse se sentait emporté. Il sautait de joie, le pagne dans une main et la bourse contenant la pièce d'or dans l'autre. Il courait dans tous les sens. Les gens, allant et venant, le regardaient et avaient pensé : « Encore un fou "récent". » À Yakar, Moïse disait que, tous les matins, les fous « récents » surgissaient spontanément. Devenir fou était facile ici. Et il y avait de plus en plus de fous « récents ». Des anciens fonctionnaires compressés, des diplômés sans emploi, des femmes seules, des personnes âgées seules, des enfants, des bébés, des chiens, des moutons. Après quelque temps, les fous « récents » dépassaient cette étape et venaient grossir le peuple des errants. C'était le matin, et les rues étaient déjà bondées. Des gens dormaient dans la rue et, aux premières lueurs de l'aube, il fallait se lever, bouger, marcher, sinon on était mort. Les cars circulaient déjà et les embouteillages étaient déjà énormes. Pourtant, la vague de taxis, de taxis clandestins, les « clandos », les voitures des particuliers, n'étaient pas encore sur la route. Le soleil tapait déjà fort, mais Ba'Moïse ne sentait rien. Il était si heureux. Il était heureux d'être à Yakar. Ba'Moïse avait oublié pourquoi il était venu. Ba'Moïse avait oublié qu'il n'avait pas mangé depuis son arrivée. Ba'Moïse n'avait pas faim. Ba'Moïse était heureux d'être parti de Birlane. Il marchait à présent dans Yakar comme s'il y avait toujours vécu. C'était facile. Il suffisait de faire comme tous les autres. Marcher, bouger. Il était enivré. Il n'avait jamais vu autant de femmes, jeunes, belles, bien habillées. Il en avait croisé une qui ressemblait à la femme du diable et qui lui souriait. Il avait répondu à son sourire mais aussitôt s'était ressaisi. Il pensa à sa femme là-bas, à Birlane, et se promit que, de ce côté-là, il ne se passerait rien. Il n'était pas venu à Yakar pour des femmes. Il était venu trouver de quoi nourrir sa famille. Et puis on racontait que la plupart des femmes à Yakar étaient des êtres surnaturels. C'étaient des *djinnées*. Peut-être que celui qu'il aurait voulu être aimerait les femmes *djinnées*. Il avait balayé la femme du diable dans sa tête, mais dans son corps, il avait ressenti des frissons intenses. Il continuait à marcher et avait vu tant de gens. Un peuple qui marchait, et vite. Il y avait sûrement les gens qui se rendaient au travail, se dit-il. Il y avait une partie du peuple qui venait des périphéries où il vivait. Il y avait des agents commerciaux, des vendeuses, des employés déclarés et non déclarés – les plus nombreux –, du personnel domestique. Tout ce monde périphérique se ruait vers le centre de Yakar. Ba'Moïse s'était mélangé au peuple et il marchait.

Voilà, c'était facile !

Marcher ! Bouger !

Il marchait depuis des heures quand il rencontra un homme qui l'arrêta pour lui signaler qu'il était pieds nus. Ba'Moïse n'avait pas réalisé qu'il n'avait plus ses chaussures. Il avait jeté un coup d'œil à gauche, à droite et avait vu que toutes les personnes qui marchaient avaient des chaussures. Toutes sortes de chaussures. Des chaussures qu'il n'avait jamais vues. Des chaussures fermées, ouvertes, des babouches, en pointe, à talons. D'autres chaussures étaient étalées sur les trottoirs. Les gens portaient les mêmes chaussures. La friperie avait déversé sur le continent des tonnes de chaussures venant de l'ailleurs. Ces chaussures étaient celles que les anciens occupants portaient. Dans les friperies, il y avait des chaussures fermées pour les fonctionnaires, et ceux qui tendaient à le devenir, c'est-à-dire les diplômés sans emploi, les chômeurs longue durée. Mais il y avait aussi la friperie des chaussures de sport. Il y avait toutes les marques, toutes les tendances et beaucoup d'imitation, mais chaque paire de chaussures attendait quelqu'un. Ba'Moïse ne pouvait pas se payer des chaussures. Il n'avait plus d'argent. Tout ce qu'il possédait, c'était la pièce d'or. Et pour rien au monde il ne pouvait la vendre. La pièce d'or était devenue à présent le seul lien vrai avec lui-même, avec sa femme, son fils Zak et Birlane. Cette pièce d'or, en plus, ne lui appartenait pas. Elle n'appartenait même pas à sa femme. Ba'Moïse ressentit des douleurs au niveau des genoux et de la plante des pieds. Il se rendit compte qu'il continuait à marcher, malgré tout. Comment avait-il pu autant marcher dans ces rues bondées de gens qui allaient dans tous les sens ? Il constata qu'il n'était pas seul à ne pas porter des chaussures. Il y avait des fous « récents » qui erraient eux aussi, mélangés au peuple, comme des citoyens normaux. Ils allaient du même pas décidé que les autres, comme s'ils avaient des messages urgents à porter. Les fous « récents » étaient au centre-ville et devant l'indifférence totale, étaient comme des guerriers échappés de combats lointains avec la vie. Ba'Moïse voulait se comporter comme un homme normal et il accéléra le pas. Il regardait dans tous les sens. Sur le trottoir de cette avenue qu'il longeait, il y avait des personnes de toutes les tailles. Des grands, des petits, des gros, des noirs, des blancs, des rouges, des jaunes, des verts. Yakar avait la réputation aussi de contenir jour et nuit des êtres qui étaient les propriétaires des lieux, des êtres qui pouvaient évoluer dans l'air, dans l'eau, sur la terre, dans la terre. Ces êtres pouvaient, quand ils le voulaient, se confondre dans le peuple et vaquer à leurs occupations. Les gens racontaient qu'il y avait surtout beaucoup de femmes parmi eux et beaucoup de saints. Donc il fallait faire attention ! On ne savait jamais à qui on parlait ! Ba'Moïse s'était mêlé à la foule et pouvait passer facilement pour un fou « récent » ou un saint ou un prophète. Il marcha ainsi jusqu'au moment où son regard tomba sur un homme à peu près de la même taille, presque du même âge, dirait-on, qui allait dans la même direction. Ba'Moïse l'avait rapidement regardé et l'autre avait accroché son regard d'une façon intense. L'homme s'était faufilé entre la foule qui marchait dans un sens et dans l'autre, et s'était approché de Ba'Moïse :

« Vous venez d'arriver ? » lui avait-il demandé.

Ba'Moïse avait regardé l'homme, et un certain air de famille le liait à lui.

Le sang ?

La région ?

L'origine ?

L'odeur ?

Ba'Moïse avait plutôt l'impression de reconnaître une odeur. Cet homme devait être de la même condition que lui. Il avait l'odeur des êtres écrasés par la vie, par la misère, des hommes qui n'avaient plus le choix comme lui. Un homme qui devait faire quelque chose pour la survie.

« Vous venez de quelle région ? » lui demanda Ba'Moïse.

L'autre le regardait et avait l'air de ne pas comprendre ce que Ba'Moïse lui disait.

« De quelle région ? » avait répété l'autre, curieux.

J'ai l'impression que je sens la parenté, je ne pourrais pas l'expliquer, mais vous sentez quelque chose qui m'est familier, qui ne m'est pas inconnu, quelque chose provenant de moi, ajouta Ba'Moïse.

— Cela doit être la condition commune de *badolo*, de prolétaire, lui dit son interlocuteur, en riant malicieusement. Tous les *badolos* se ressemblent. Ils ont les mêmes comportements, les mêmes réactions, les mêmes odeurs. »

Ba'Moïse ne dit plus rien mais décida instinctivement de rester avec lui.

L'autre se mit en marche et il le suivit.

« Tu es arrivé depuis quand ? lui demanda l'autre.

— Depuis hier ! répondit Ba'Moïse, sans le regarder et sans arrêter de marcher.

— Bonne arrivée dans la jungle. Moi, je suis d'ici.

J'étais un pêcheur, issu d'une famille de pêcheurs.

Je ne connais que la mer. Mais je ne peux plus pêcher.

Les nouveaux occupants ont vendu la mer aux anciens occupants venus d'ailleurs. »

Ba'Moïse se rappela ce que Moïse disait quand son oreille se faisait indiscreète.

« Les anciens occupants venus d'ailleurs, eux, ils protègent leurs océans et leurs poissons, et leurs crabes, et leurs crevettes. Ils viennent pêcher dans nos océans contre de l'argent que le peuple n'a jamais vu. »

L'homme continua :

« J'ai voulu continuer à pêcher. Mais il n'y a pas que les anciens occupants venus d'ailleurs. Il y a aussi des Jaunes, les Jaunes extrêmes surtout.

Il y a aussi les chalutiers pirates, les pilliers des mers, les pirates des temps modernes. Ils écument les océans avec des moyens énormes. Les filets d'ici ressemblent à des fils en coton par rapport à leurs machines, et tout est découpé en morceaux, broyés par leurs filets diaboliques.

Nous remercions Dieu, bien que beaucoup d'entre nous soient tués au large. Mais qui s'en occupe. Dans ce pays, tout le monde s'en fout. J'ai tout essayé, en vain. J'ai vendu mes pirogues. J'ai acheté deux chevaux et deux charrettes. J'ai transporté des briques, des casiers de boissons, tout pour des miettes. Et un jour, un de mes chevaux a été écrasé par un camion sans freins. L'autre cheval, lui, il est mort par ma faute.

Mais ici, on ne peut rien faire.

Il n'y a pas de justice.

Il n'y a que la justice de ceux qui possèdent.

Le camion appartenait à la femme d'un nouvel occupant et ce fut sans suite. Dossier classé. J'ai tout fait. Vendeur de pastèques, pousse-pousseur, tout. Avant, il y avait ce genre de travail ; maintenant, avec les réfugiés venant de partout, les Touaregs dont les femmes mendient, des bébés aux cheveux blonds accrochés aux seins, les gens qui ont quitté la Côte-d'Ivoire, même les Équato-Guinéens, les Sud-Africains qui veulent partir loin, il y a du tout. Les Guinéens du Fouta-Djalon, qui sont ici depuis Sékou Touré, installés, mariés, multipliés, sont encore plus nombreux avec les nouveaux venus, qui fuient leur président mourant qui ne veut pas débarrasser le plancher. Du tragique au ridicule. Pauvre nouvel occupant !

Je ne sais pas ce qui se passe.

Nul ne se sent plus bien chez lui.

Et tout le monde et chacun veut partir.

Oui, partir, partir, partir, n'importe où, mais partir. »

Ba'Moïse, après un moment, avoua d'une voix étouffée :

« C'est pourquoi j'ai quitté ma femme et mes deux fils hier. Enfin, non fils, car l'autre, il ne compte plus pour moi.

Je n'en pouvais plus. Je devais partir.

Il n'y a plus rien à Birlane. »

Son interlocuteur, sans regarder Ba'Moïse, lui dit d'un ton désespéré :

« Ici, chez moi, c'est la mer.

Là-bas, chez toi, c'est la terre.

Que nous reste-t-il ?

— Rien, soupira Ba'Moïse, dont la nostalgie des siens serrait brusquement la gorge.

— Tu es là, tu es arrivé.

Que comptes-tu faire ? lui demanda son nouvel ami.

As-tu quelque chose à faire ?

Pourquoi es-tu venu ?

— Je ne sais pas, répondit Ba'Moïse, comme si le motif de son départ de Birlane était reparti avec l'Horaire.

— Toi, tu es venu, alors qu'ici tout le monde veut partir, reprit celui qui devenait comme son confident.

Moi, je ne peux pas partir plus loin qu'ici.

Je suis âgé.

C'est trop tard pour moi.

Et j'ai commencé à errer comme les autres, de plus en plus. Avant, quand j'ai commencé à errer, il y avait de la place.

À présent, Yakar est bondée. Yakar va exploser.

Il y a trop de gens dans les rues, dans les voitures, qui tournent en rond.

Nul ne sait où il va, mais il doit bouger, il doit marcher sans but, mais il faut bouger.

Voilà ce qui se passe à Yakar.

Tu verras de tes propres yeux.

Mais je ne veux pas te décourager.

L'errance est devenue une occupation ici.

Toutes les personnes que tu vois là autour de toi, qui vont et viennent, qui ont l'air d'aller quelque part.

Tu les vois, regarde de l'autre côté, eh bien, ces personnes errent. Comme moi.

Regarde la jeune dame que tu vois là, si bien habillée, si coquette, marchant avec assurance, elle erre.

Je la rencontre tous les jours.

Maintenant, il y a de plus en plus d'errants.

Il y a mon fils Mawdo qui ne fait rien.

Qui a toujours envie de s'allonger.

Il n'a aucune autre formation que le métier de ses parents et arrière-parents. Pêcheur, fils de pêcheur. Tout ce que je connais, c'est la pirogue et la mer. C'est tout ce que je connais, mon fils aussi. Et depuis que nous ne pouvons plus pêcher, j'ai tout fait, en vain. C'est ma femme qui s'était reconvertie dans la vente de cacahuètes et de beignets et qui faisait bouillir la marmite, mais elle est morte l'année passée, écrasée aussi par un camion sans freins.

Que puis-je faire d'autre ?

Je bricole à gauche, à droite.

Dans l'errance, c'est dur, mais on peut trouver parfois des miettes. D'une manière ou d'une autre.

Mon ami, il n'y a que l'errance à Yakar. »

Ba'Moïse était retourné.

« C'est quoi l'errance ? »

Il n'avait pas pris l'Horaire pour entendre parler d'errance. Il avait tant erré dans les terres sablonneuses, dans les villages alentour, qu'il n'avait pas envie de recommencer à

Yakar. Et quelle errance ? Et là, un homme qui lui ressemblait lui parlait encore d'errance. Il ne disait plus rien et continuait à marcher avec son compagnon. Les deux hommes marchaient dans l'avenue qui, après le nom d'un ancien occupant venu d'ailleurs, portait maintenant le nom d'un nouvel occupant. Ni l'un ni l'autre ne savaient plus lire. Ainsi, ils ne se posaient pas la question de savoir qui était ici avant ou après comme occupants. Il y avait des Blancs, des Asiatiques, des Arabes, des Noirs de tous les pays. Cette ville était comme une marmite de *pepper soup*. Les chaussées étaient encombrées, surchargées de voitures, de déchets, de gens, de vendeurs à la sauvette. Depuis plusieurs années, depuis les années soixante, c'était ainsi, et cela devenait de pis en pis. Les deux hommes semblaient maintenant marcher comme de vieux compagnons. Ba'Moïse ne se rendait pas compte qu'il marchait déjà vite comme les autres, évitant les coups d'épaule, les pousse-pousse, les petits mendiants accrochés à ses habits ne regardaient plus les femmes touaregs aux yeux plissés, à moitié dénudées sur la chaussée, exhibant leurs bébés sales et non peignés. Pendant ce temps, leurs hommes, assis sur les trottoirs, fumaient tranquillement des pipes en fer en proposant les mêmes coutelas, les mêmes sabres recouverts de cuir teinté qu'on retrouvait partout. Son compagnon s'appelait Gorgui Diène, quand il lui demanda son nom. Pêcheur de père en fils depuis plusieurs générations. Depuis trois ans, il ne pêchait plus. L'océan avait été vendu ou loué aux anciens occupants venus d'ailleurs, il ne savait pas trop bien. Moïse, lui, savait.

« Les anciens occupants venus d'ailleurs pensaient à leur avenir, celui de leurs enfants, alors qu'ils n'en faisaient pas beaucoup ou n'en faisaient pas du tout malgré les propositions alléchantes qui leur étaient offertes avec tant d'avantages !

Faites des enfants et vous n'aurez pas besoin de travailler.

Faites des enfants et nous allons augmenter les allocations familiales.

Faites des enfants et vous ne paierez ni école ni cantine et vous aurez une carte pour avoir accès aux soins gratuits.

Faites des enfants, faites des enfants s'il-vous-plaît.

Des enfants de notre couleur de préférence ! »

Des enfants naissaient, mais ils n'étaient pas si blancs que cela ; et de moins en moins. Moïse disait toujours à ses camarades qui s'étaient exilés chez les anciens occupants :

« Faites des enfants à leurs femmes. Beaucoup d'enfants. Peut-être que cela pourra changer les choses. Ils deviendront tous des métis. Et comme disait le petit séminariste, ce sera la civilisation de l'universel ! »

Vers le soir, Ba'Moïse n'en pouvait plus. Il avait fait les allées et venues dans les mêmes rues, les mêmes avenues en compagnie de Gorgui Diène. Ce dernier abordait parfois quelqu'un, parlait avec lui, et parfois, la personne lui remettait une pièce ou l'envoyait au diable. Le soir, Ba'Moïse était éreinté. Il n'avait pas encore raconté son histoire à Gorgui Diène. Il y avait même renoncé. Maintenant, ce qui lui importait, c'était de savoir où il pourrait dormir. Gorgui Diène le prit par le bras et lui dit :

« Là où je dors, tu dormiras. Ici, on ne pose pas de questions. Là où j'habite, tu pourras t'installer à côté. » Et ce fut ainsi que Ba'Moïse suivit Gorgui Diène sur des kilomètres. Il avait l'impression qu'il retournait à Birlane. Ses pieds lui faisaient horriblement mal. Il boitait, et Gorgui Diène lui disait :

« Mon ami, cela va passer.

Tes pieds sont arrivés à Yakar.

Bientôt, ils s'habitueront.

C'est comment déjà ?

— Ba'Moïse !

— Ah ! Ba'Moïse.

Tu es arrivé ! »

Nelson Mandela

Et cela faisait deux ans que Ba'Moïse suivait Gorgui Diène dans l'errance, une errance indescriptible.

Humiliation, déchéance, décadence.

Ba'Moïse avait oublié Dieu.

Depuis que Ba'Moïse avait quitté Birlane avec l'Horaire, il n'avait rien envoyé à sa femme, comme la plupart des autres qui étaient partis. Ce qu'il trouvait dans l'errance, il le remettait à Gorgui Diène pour la location de la masure qu'il occupait. Le reste qu'il essayait d'économiser ne suffisait pas. Il achetait beaucoup de baumes pour soulager ses os. Il n'avait pas donné de ses nouvelles par l'intermédiaire de l'Horaire. Toutes les démarches menées par sa femme auprès de l'Horaire pour savoir ce qu'il faisait à Yakar n'avaient rien donné. Sa femme avait fait écrire plusieurs lettres pour qu'il donne de ses nouvelles ou qu'il revienne à la maison. En vain. Les lettres lui revenaient par l'Horaire. Personne n'avait vu son mari. Personne ne savait où il se trouvait à Yakar. Parfois, quelqu'un disait que quelqu'un d'autre l'avait aperçu une fois ou deux. Mais les gens n'étaient pas sûrs. Ils ne savaient pas vraiment. En fait, la personne que quelqu'un d'autre semblait avoir vue ressemblait à Ba'Moïse, mais ce ne pouvait être lui. La mère de Moïse passait ses nuits entières à penser à son mari. Il était parti sans donner d'indications claires sur son lieu de destination. « Monsieur Sané, quartier Avassa », c'était tout. Sané était un homme qu'il avait rencontré il y avait très longtemps, quand il faisait son commerce à Anglé, et ce dernier lui avait dit qu'il habitait à Yakar. Sané lui avait remis le petit bout de papier : « Monsieur Sané, quartier Avassa. » La mère de Moïse avait consulté ses plus proches, depuis la mort de ses parents, pour savoir ce qu'il fallait faire. Des réunions de famille avaient été tenues.

Finalement, il avait été décidé, en accord avec un oncle mourant, que Moïse devait partir avec l'Horaire à la recherche de son père, comme il connaissait Yakar. La mère de Moïse s'était rétablie apparemment, durant ces deux années, comme si sa survie ainsi que celle de ses fils Moïse et Zak avaient eu raison de la maladie. Elle croyait en Moïse et l'aimait. Peut-être était-il seulement dérangé par tous ces livres qu'il lisait et par les histoires de politique. Combien son père en avait voulu à ses livres, à ses camarades, à l'école, à la politique ! Moïse, déclaré fou « récent » depuis, ne faisait plus l'objet d'aucune considération à Birlane. Sa mère devait lui faire faire des prières. Mais avec quels moyens ? Les vendeurs de miracles étaient dans des zones éloignées, et leurs services étaient de plus en plus coûteux. La seule chose qui lui restait, c'était la pièce d'or et son mari était parti avec. Entre-temps, elle avait déménagé avec Zak chez de proches parents et puis, au bout de quelques semaines, était revenue. Le sens de la famille se réduisait de jour en jour. Ses proches parents étaient aussi dans la vente au détail des produits pétroliers achetés en contrebande à Anglé, mais le système d'arnaque des douaniers, des gardes-frontières et les crimes des coupeurs de routes, les avaient obligés à chercher d'autres solutions. Toutes les solutions étaient bonnes pour satisfaire les besoins les

plus élémentaires. Ses proches parents faisaient pousser du chanvre indien derrière leurs maisons et le revendaient en petits cornets aux jeunes apprentis chauffeurs de passage. Moïse, lui, était resté dans la maison familiale, dans son *pantéré*, où il ne voyait presque plus personne. Il avait aperçu une fois Coumbis, de loin. Elle était méconnaissable. Elle était blanche avec des tâches verdâtres un peu partout sur le visage, les oreilles, la poitrine, disaient ceux qui l'avaient approchée. Et puis un jour, il avait appris qu'elle aussi était partie. Il n'y avait que la danseuse qui, de temps à autre, passait voir Moïse pour prendre ses habits sales qu'elle allait laver, ou lui apportait quelque chose à manger ou un mouchoir repassé. Elle ne repartait jamais sans tourner dans la cour de la maison. Elle dansait comme un derviche et s'en allait en lui jetant des coups d'œil aguicheurs. Et elle faisait glisser son foulard le long de son corps délié. Moïse souriait et lui demandait de partir. Sa mère n'aimait pas que la danseuse vienne voir Moïse. Les derniers habitants de Birlane chuchotaient. Mais elle ne voulait pas contrarier Moïse, et la danseuse l'allégeait en s'occupant de Moïse.

Un soir, l'Horaire s'était arrêté devant leur maison et toute la petite ville de Birlane, pour ce qui en restait, était sortie.

« Le père de Moïse était-il revenu ? » murmurait-on par-ci, parla.

Depuis qu'il était venu le chercher un matin de bonne heure, l'Horaire ne s'était plus jamais arrêté devant leur maison. Pas une lettre, pas un colis. Et ce soir, l'Horaire était là, ronronnant. La mère de Moïse avait couru vers le portail avec espoir et désespoir. On pouvait lui annoncer une bonne nouvelle comme une mauvaise.

Et si son mari était retrouvé mort ?

Non, son mari n'était pas mort !

Il avait envoyé une lettre contenant un message et un peu d'argent. Dans le message, il demandait à son fils de venir le rejoindre à Yakar.

« Quel fils ?

— Moïse ?

— Non ! Zak !

— Zak ?

— Oui !

— Mais il est jeune !

— Moïse est grand, il connaît Yakar !

— Non ! C'est Zak. »

Les gens disaient que Moïse ne faisait rien qu'errer dans Birlane, à parler aux gens qui ne l'écoutaient plus, sauf la danseuse dont les femmes étaient secrètement jalouses à cause de son corps sensuel. C'était lui qui devait aller retrouver son père à Yakar !

« Non, c'est Zak qui doit rejoindre son père ! »

Moïse se levait chaque matin, en culotte courte, un T-shirt en coton sur les épaules, des sandales aux pieds, et il marchait jusqu'au centre de Birlane sous un soleil ardent. Il baissait les yeux et marchait devant lui. Quand il passait, les rescapés de l'Horaire sortaient de leurs maisons pour le regarder en tournant la tête dans tous les sens. Il transpirait. Moïse avait un corps sec. Mais derrière ce corps sec, les gens voyaient déjà la maladie importée de l'ancien occupant venu d'ailleurs. À Birlane et ailleurs, les gens disaient que c'étaient les anciens occupants venus d'ailleurs qui, avec les tests de leurs vaccins à base de reins de singes verts, avaient disséminé un virus inconnu au pays des singes verts. Peut-être était-ce pour cette maladie qu'il était revenu à Birlane ?

Qui connaissait toute la vérité ?

La maladie honteuse sûrement !

Moïse n'entendait pas les chuchotements des gens. Il marchait à pas réguliers, droit devant lui. Parfois, la danseuse le rattrapait et marchait avec lui. Elle lui donnait de l'argent,

lui tendait un mouchoir repassé et esquivait toujours quelques pas de danse en tournoyant autour de lui.

« Pauvre garçon !

Et dire que sa famille comptait sur lui !

Et dire qu'il devait épouser Coumbis !

Mais de toutes les façons, même s'il avait été normal, même s'il avait travaillé, Coumbis ne l'aurait pas épousé.

— Pourquoi ?

— Mais parce qu'il n'est pas parti !

Comme tous les autres.

Il n'y a que cette danseuse qui s'intéresse à lui.

— N'est-elle pas mariée, la danseuse ?

— Quel mari ?

Il l'a laissée tomber, il y a bien longtemps !

Qui va rester avec une danseuse qui montre ses jambes partout ? »

Zak partit ainsi un matin avec l'Horaire retrouver son père. À Yakar. Quand il était arrivé en ayant fait le même trajet que son père, il n'avait pas connu les mêmes déboires que ce dernier. Son père l'attendait à la même station d'essence où personne ne l'attendait, lui, deux ans auparavant, non loin de la mosquée construite au début des années soixante. C'était la copie conforme d'une mosquée de Fez. Ces architectes auraient pu au moins collaborer avec les architectes de la place pour donner une touche locale ! Zak avait été émerveillé par la vue de la mer quand l'Horaire avait atteint la ville aux mille mosquées. La mer, cette immensité d'eau bleue qui s'étalait à l'infini comme la frontière du monde ! La vue de la mer faisait entrer dans les mystères de l'univers, et la pensée s'envolait. Comment la terre faisait pour tenir avec toute cette eau qui l'entourait ? L'horizon était le point final des limites du monde. L'idée que la terre était ronde n'avait jamais convaincu Zak, malgré ses quelques années d'école.

Zak était engourdi par le voyage mais était excité. Il avait grandi entre-temps, il avait seize ans et savait, à travers les échos entendus sur Yakar et par ce que lui racontait Moïse, que des choses incroyables s'y passaient.

Il n'en avait aucune idée, mais ce qu'il avait entendu l'excitait.

C'était donc si différent de Birlane !

Quand il avait vu son père à l'arrêt de l'Horaire, il avait été surpris de voir à quel point il avait changé. Il avait failli ne pas le reconnaître. Et quand il voulut lui poser des questions sur son état, celui-ci lui coupa la parole et lui dit :

« Allons d'abord ! Je vais t'expliquer après.

Tu sais, j'ai été malade.

Je t'expliquerai, je t'expliquerai. »

Son père avait essuyé une larme et retenu un cri.

Ils avaient pris un car. Ba'Moïse, n'ayant jamais oublié ce qui lui était arrivé deux ans auparavant, serra son fils contre lui et tenait serré dans sa main un de ses deux sacs. Zak portait sur lui le deuxième qui semblait un peu plus lourd. Ce sac contenait du couscous que sa mère y avait mis, avait dit Zak. Il y avait aussi dans ce sac des lettres, des lettres de voisins qui voulaient savoir comment cela se passait à Yakar, une lettre d'un neveu qui voulait prendre l'Horaire. Il y avait aussi dans ce sac des graines, du beurre de vache, des feuilles de tisane apaisante. Zak, avec son accoutrement, ressemblait à un grand *talibé*. À cette époque déjà, il y avait beaucoup d'enfants envoyés à Yakar. Au départ, c'étaient de jeunes *talibés* qui mendiaient. Ces jeunes avaient quitté l'arrière-pays avec leurs maîtres. Tout le monde allait à Yakar, les maîtres coraniques en avait fait autant. Arrivés à Yakar, les maîtres coraniques et les enfants qu'on leur avait confiés s'installèrent dans des chantiers ou des cours de maisons

effondrées. Bientôt, des familles vivant dans les périphéries de Yakar, devenues de plus en plus surpeuplées, abandonnaient aux maîtres coraniques leurs enfants en très bas âge. Et les maîtres coraniques ne cherchaient plus à maintenir à Yakar les méthodes traditionnelles d'apprentissage des enfants. Yakar n'était pas une ville pour les *talibés*. Les étalages abondants, les femmes si belles et de toutes les couleurs, à moitié dénudées, donnaient des envies secrètes. À Birlane, les lieux d'apprentissage d'avant les années soixante étaient réputés pour avoir éduqué et contribué à la formation d'hommes de valeurs. Le mot *talibé* avait une signification : *apprenant*. À cette époque, les enfants apprenaient le Coran et, à l'heure du déjeuner, allaient de maison en maison demander les restes de nourriture. Avant, quand tout était encore normal dans ce pays, même les petits des familles aisées côtoyaient les *talibés*. Quand ils ne venaient pas, les restes de nourriture attendaient jusqu'au soir. Il y avait aussi les saisonniers ou les gens aux faibles revenus à qui on donnait les restes de nourriture. Mais les élèves étaient prioritaires, parce qu'ils étaient jeunes et parce qu'ils apprenaient. La connaissance était une valeur appréciée. Et si le *talibé* ne venait pas, c'était comme si un devoir n'avait pas été accompli dans la journée. Le *talibé* pouvait être issu d'une grande famille, même religieuse. L'apprentissage de la connaissance s'accompagnait de l'apprentissage de la vie. Toutes les valeurs, comme l'humilité, la modestie, le dénuement, étaient nécessaires pour l'apprentissage de la connaissance. Comme là-bas ! L'acquisition de la connaissance confirmait la démarche. C'était une initiation à la vie reposant sur des échelles de valeurs. Ainsi, la part du *talibé* dans la nourriture de chaque famille était presque un rituel. Comme là-bas ! Cela évitait le gaspillage, la pollution des décharges avec des restes de nourriture qui pourrissaient. C'était la part de l'autre qui était une part importante. Les éleveurs de cochons aussi avaient leurs fûts placés dans les quartiers pour que les familles y jettent les restes de nourriture qui n'étaient pas donnés aux *talibés*. Les *talibés* se nourrissaient quand ils venaient et nourrissaient les cochons quand ils ne venaient pas. Mais Yakar était devenue de plus en plus énorme. Les cochons y avaient de moins en moins de place, et il y avait de moins en moins de fûts placés pour les cochons. Yakar se recroquevillait sur elle-même, et les gens habitaient dans des maisons de plus en plus inaccessibles aux *talibés*. Les gens qui habitaient dans des maisons à étages s'enfermaient dans des appartements dont l'accès était compliqué. Les *talibés* devaient connaître la place des sonneries, devaient patienter derrière une porte fermée. Et dans les appartements, les gens vivaient dans la peur depuis les années soixante. Aux *talibés* qui attendaient dans les cages d'escaliers se mêlaient des arnaqueurs. Les démarcheurs de toutes sortes, les charlatans, les voleurs, les quémendeurs, les gens qui venaient pour n'importe quelle raison hanter les maisons des gens. Les gens préparaient aussi de moins en moins, et il y avait de moins en moins de restes de nourriture. Dans les familles, des enfants, qui se croyaient encore privilégiés devant ceux qui tendaient la sébile, commençaient à ne plus manger à leur faim. L'autosuffisance alimentaire n'était pas dans les préoccupations des nouveaux occupants. Et les prix des denrées de première nécessité montaient en flèche tous les jours. Tout était en grande partie importé. Les nouveaux occupants ne facilitaient pas les équilibres, car dans ce secteur de l'importation, ils trouvaient de quoi se graisser les pattes encore. La revalorisation des cultures vivrières n'était pas considérée par les nouveaux occupants. Les régions qui en faisaient les faisaient aux normes des anciens occupants venus d'ailleurs, et tout partait dans des caissons fermés. Les anciens occupants venus d'ailleurs voulaient du coton, et celui-là remplaça le mil. Ils voulaient des haricots verts, ceux-là remplacèrent les haricots locaux. Ils voulaient des fèves de cacao, et ils remplacèrent l'igname. Les nouveaux occupants, devant les velléités de révolte et les grognements sociaux, accusaient les autres, les anciens occupants venus d'ailleurs, la traite négrière, la conjoncture, la flambée des prix du transport ! Tout était bon pour endormir le peuple. La dépendance alimentaire pointa son nez, une dépendance

honteuse. Son commerce fut cédé aux entreprises privées, et les spéculations allèrent bon train. Et dans ce secteur privé, il y avait encore la main des nouveaux occupants, finalement, ces nouveaux occupants étaient partout, sauf à la place du peuple ! Le prophète de la corniche n'arrêtait pas de le dire.

La maison – si l'on pouvait l'appeler ainsi – dans laquelle Zak était arrivé avec son père était une mesure au milieu d'autres mesures qui s'étendaient à l'infini, au pied de la grande montagne, la Montagne Sacrée, dans la direction de Jérusalem. Quand Zak avait suivi son père sur la petite pente qui montait, il avait cru que derrière la Montagne Sacrée, dont son père lui parlait, il y avait Yakar. Il croyait que le passage par ce lieu était comme un chemin initiatique. Il était déçu qu'il faille passer par-là. Son père s'était immobilisé devant la mesure et lui dit :

« Viens Zak, entre, baisse-toi, ne te fais pas mal.

Je vais t'expliquer après.

Ne t'en fais pas. Ne dis rien.

Je vais t'expliquer après. »

Zak n'en revenait pas.

« C'est ici que nous allons dormir aujourd'hui ?

— C'est ici que j'habite.

Je t'expliquerai.

Ne t'en fais pas.

Ça va aller. Ne dis rien.

Ne dis plus rien. Repose-toi.

Je vais aller te chercher du pain.

Je t'expliquerai. »

Zak s'était allongé habillé sur des tas de chiffons et avait fermé les yeux. Au milieu de la nuit, il avait entendu son père qui gémissait dans son sommeil. Il avait même cru l'entendre pleurer en silence.

Le lendemain matin, comme promis à son père, Zak ne dit rien. Ils partagèrent le pain auquel Zak n'avait pas touché, et ils se mirent devant la montagne déjà animée à cette heure si matinale.

Gorgui Diène arriva aussitôt, comme s'il guettait derrière la mesure le réveil de Ba'Moïse et de son fils.

« Zak, bonne arrivée !

Ah, dis donc ! Tu me disais que Zak était jeune.

Non ! C'est à cet âge que c'est encore mieux.

Il n'est pas jeune. C'est un grand garçon. Il fait vraiment l'affaire.

Tu vas voir, nous allons lui expliquer les ficelles du métier.

Tu vas voir, il a l'air malin, il va bien se débrouiller. »

Zak avait regardé Gorgui Diène en se disant que ce type, même s'il avait l'air d'avoir le même âge que son père, dégageait quelque chose qui le mettait mal à l'aise.

« Ce type, je ne l'aime pas », pensa Zak au fond de lui.

Un moment de silence s'était écoulé, et devant le manque d'effusion de Zak vis-à-vis de Gorgui Diène, Ba'Moïse prit son fils par la main :

« Zak, suis moi.

Ne t'en fais pas.

Je t'expliquerai. »

Zak était arrivé à Yakar !

Au début, il partait avec son père errer dans la ville et, utilisant un ton suppliant, arrêtaient les gens pour leur dire que son père était sourd-muet. Zak ne savait pas que la plupart des

gens auxquels il s'adressait étaient aussi des errants. C'était une idée de Gorgui Diène. Gorgui Diène organisait la vie de Ba'Moïse, et la nuit dans la mesure, Ba'Moïse, éreinté, lui en voulait.

Pourquoi ne décidait-il pas lui-même de sa vie ?

Zak regardait Yakar comme quelque chose d'irréel. Il n'en croyait pas ses yeux. D'un côté, il y avait des gens dont on ne voyait pas les visages, enfermés dans des voitures aux vitres teintées. D'autre part, il y avait tant de mendiants, tant d'errants. Les familles avaient expulsé les sourds, les faux sourds, les muets, les faux muets, les handicapés, les faux handicapés. Les vieux étaient obligés par les familles d'étaler leur âge et leurs yeux hagards dans la rue. Et il y avait des gens partout. Des gens qui allaient et venaient. Il y avait aussi des gens recroquevillés sur les trottoirs. Des enfants, des personnes âgées, des hommes nus et sales. Ils dormaient, et une bave coulait de leurs bouches ouvertes au bord des égouts défoncés où tout était jeté. Les gens allaient et venaient, comme s'ils avaient perdu quelque chose.

Où allaient-ils ?

Gorgui Diène avait conseillé à Ba'Moïse d'initier Zak à une autre activité en dehors de la mendicité.

« Quelle activité ?

Il ne sait rien faire.

Il est jeune. »

Gorgui Diène s'approcha alors de Ba'Moïse en lui disant :

« Arrête de dire qu'il est jeune. Il n'est pas jeune.

Il fait l'affaire et il n'a pas besoin de savoir faire.

Qui sait faire quelque chose dans ce pays ? »

« Qu'arnaquer, voler, tricher ? » aurait ajouté Moïse.

« Personne ne se préoccupe de savoir si tu sais faire quelque chose ou pas. Tu peux t'occuper comme tu veux. Il n'y a pas de limites. Zak peut mendier avec un pot comme un grand *talibé*, il peut faire les feux rouges et les portières des véhicules, il peut faire les devantures des mosquées et des églises les jours de prières. Il peut faire les décharges. Il peut faire le cirage des chaussures et ainsi il peut rencontrer des gens, et on ne sait jamais. Avec ces gens, il peut lier connaissance, et les connaissances mènent à tout. Et puis, je pense que tu as eu tort de ne faire venir que ton fils Zak. Si ta femme était là, elle aussi ferait quelque chose. Toutes les forces doivent être réunies pour la survie.

Que chacun trouve au moins pour lui.

Tu sais maintenant, c'est chacun pour soi.

Penses-y.

Je sais que Yakar t'a déçu : tu n'y as trouvé que déchéance et tu ne veux pas que ta femme voie cela.

Mais nous sommes tous dans le même sac.

Ici, personne ne regarde, ne voit l'autre.

Chacun cherche son trou d'air, son filet de lumière. »

C'était ainsi que Gorgui Diène parlait à Ba'Moïse le soir, quand il arrivait dans la mesure en escaladant de plus en plus difficilement la pente qui menait au pied de la Montagne Sacrée. La montagne grossissait de plus en plus et englobait tout, même les mesures. La nuit, sur les chiffons qui étaient son lit, et quand Zak ronflait à côté, éreinté, Ba'Moïse pleurait et se demandait comment lui, le faux lion, lui qui avait échappé aux griffes du lion, pouvait se retrouver dans une telle misère !

Mais le lendemain matin, le soleil coulant comme du liquide sur la Montagne Sacrée le ramena à la cause de Gorgui Diène, et il accepta que sa femme vienne le rejoindre. Cela faisait six mois que Zak était arrivé.

Quand il fut question pour la mère de Moïse de prendre l'Horaire pour Yakar, Moïse, qui

ne parlait plus, avait tout fait pour la dissuader :

« Pourquoi partir ?

Je connais Yakar, tu n'y trouveras rien que la déchéance.

C'est un endroit terrible.

C'est dur, dur, très dur.

Je préfère que tu restes ici.

À Yakar, c'est difficile, très difficile.

Mère, si je suis revenu à Birlane, c'est parce que ce qui se passe à Yakar, c'est terrible.

Yakar se prépare au chaos, et je ne veux pas que tu y ailles.

Il y a un bruit, un bruit étrange, un bruit lourd et sourd qui monte des entrailles de la terre.

Mère, reste ici, ne pars pas ! »

Sa mère regardait Moïse qu'elle aimait, qu'elle admirait. Elle savait que Moïse ne racontait pas des histoires. Tout ce que Moïse disait était fondé. Mais que pouvait-elle faire ?

« Que fait ton père là-bas ?

Et Zak ?

Il faut aussi que j'aille voir Zak.

Depuis qu'il est parti, je n'ai eu aucune nouvelle de lui.

Ton père n'a rien envoyé, et je n'ai aucune nouvelle de Zak.

Et tu as vu comment nous avons survécu ici.

J'ai vendu mes deux bœufs que j'avais confiés à la famille des Ndawcounda.

Et là je vends mes habits un à un, et à quel prix !

Il faut que j'aille voir.

Il faut que je sache ce qui se passe là-bas, au moins pour Zak. Ton père, tu sais comment il est.

Il n'a pas de décision.

Il ne fait que suivre.

Je dois y aller.

Je ne peux plus rester ici sans faire quelque chose.

Les gens me regardent et j'ai honte.

Ils se disent que mon mari est parti avec l'Horaire, et il n'est pas revenu. Mon mari est parti avec l'Horaire et il n'envoie rien. Tout se sait par l'Horaire. Mon fils Zak est parti le rejoindre, et aucune nouvelle.

Tu ne vois pas que parfois je sors, je reviens effondrée.

“Que fait votre mari à Yakar ?”

Comment pourrais-je répondre à une telle question ? »

Moïse avait pris sa mère par les épaules, de ses mains, et l'avait regardée avec désespoir :

« Mère, reste ici. Si tu pars, tu ne reviendras plus jamais.

Tu ne pourras pas revenir, même si tu le veux.

Yakar engloutit tous ceux qui y vont.

Mère, je t'en supplie, reste, ne prends pas l'Horaire. »

Elle l'avait supplié de venir avec elle, et Moïse avait refusé.

« Pour le moment, je suis ici, j'attends. »

La mère de Moïse était partie avec l'Horaire comme les autres, un matin, comme tous les autres. Elle n'avait informé personne.

On prenait l'Horaire en cachette, comme les autres.

« Si quelqu'un demande après moi, dis-lui que je suis allée à Anglé, lui avait-elle dit.

— Mais mère, pourquoi mentir ?

Tu vas voyager avec d'autres gens.

Je sais bien que ceux-là ne reviendront pas pour raconter.

Il faut dire la vérité.

Personne ne reviendra de Yakar. »

Sa mère était excédée :

« Moïse, arrête !

Tu es mal placé pour parler.

Toi, que fais-tu ici ?

Avec tout ce qui a été sacrifié pour que tu aies une éducation, une formation, que tu travailles, que tu aies une famille, que tu vives comme les autres...

Tu passes ton temps avec cette danseuse.

Que fais-tu avec cette danseuse ?

Elle n'est pas une personne de ton niveau !

Tout Birlane en parle.

Dis-moi ce que tu fais avec cette danseuse ? »

La mère de Moïse avait fermé ses portes ce matin quand l'Horaire implacable l'attendait en ronronnant de ce ronronnement qui vous étourdissait et vous engourdissait la conscience.

Moïse était sorti du *pantéré* et avait pris sa mère par les épaules :

« Mère, ne pars pas à Yakar.

Nous ne nous reverrons plus jamais. »

Elle se dégagea et sortit de la maison. Elle ne s'était pas retournée.

L'Horaire démarra avec son chargement vers Yakar.

La mère de Moïse avait fermé les yeux pendant tout le trajet.

Elle n'était pas attendue à l'arrêt de l'Horaire, ni par son mari ni par Zak. Un homme qui semblait avoir le même âge que son mari l'avait abordée dès qu'elle était descendue :

« Vous êtes la mère de Zak ?

Je m'appelle Gorgui Diène.

Je suis l'ami de votre mari, Ba'Moïse.

Il m'a demandé de venir vous chercher.

Aujourd'hui, il travaille quelque part.

Venez, nous allons à la maison. »

La mère de Moïse n'était pas à l'aise. Ce n'était pas seulement la compagnie de Gorgui Diène qui la mettait dans cet état. Mais l'air qu'elle respirait à Yakar lui donnait de la nausée. Il y avait des odeurs étranges, des odeurs indescriptibles, des odeurs d'entassement et de putréfaction, des odeurs d'êtres humains en crasse et en sueur. Yakar la refroidissait comme un corps bouffi de pus, où la mort rôdait en hésitant.

L'Horaire arrivait toujours plus ou moins aux mêmes heures, en début d'après-midi, quand tout allait bien. Yakar grouillait, soupirait, gémissait. Et pour la première fois, la mère de Moïse avait cru entendre un bruit lourd et sourd qui montait des entrailles de la terre. Gorgui Diène n'arrêtait pas de lui dire qu'elle était une si belle femme. Que Ba'Moïse ne lui avait pas parlé de sa beauté. Qu'il était ravi qu'elle soit arrivée. Il n'arrêtait pas de parler, et la femme de Ba'Moïse en le suivant sur la pente de la Montagne Sacrée lui avait demandé s'il savait exactement où son mari se trouvait.

« Nous habitons au même endroit.

Un petit effort et nous y serons bientôt.

C'est là, devant nous. »

Elle s'arrêta net.

« Non, ce n'est pas possible !

Comment mon mari peut-il rester dans un endroit aussi infect ? Comment un être humain peut-il habiter au milieu des décharges, au pied d'une montagne énorme de déchets ?

Et mon fils Zak, où habite-t-il ?

— Avec son père.

C'est un bon garçon.

Il est déjà habitué et il est habile.

Il est déjà un *boy* de Yakar.

Vous verrez !

Il est dégourdi. »

La mère de Moïse ne l'écoutait plus. Elle continuait péniblement à monter. Et au pied de la Montagne Sacrée, Gorgui Diène lui indiqua du doigt un amas de chiffons, de cartons, de déchets :

« Vous êtes arrivée !

Bonne arrivée ! »

Elle faillit s'évanouir mais fit un effort surhumain pour ne pas s'effondrer. Tout ce qu'elle voulait, c'était trouver Zak et repartir à Birlane aussitôt avec lui.

Quand Ba'Moïse revint au pied de la Montagne Sacrée, il semblait content, heureux de voir sa femme, mais des larmes perlaient au bord de ses yeux. Sa femme ne l'avait pas reconnu. Elle l'avait regardé de loin en se disant que ce n'était pas possible. Il avait changé, terriblement. Il avait vieilli, pas de ces vieillesses honorables, mais d'une de ces vieillesses décadentes. Il portait un T-shirt élimé. Il avait accueilli sa femme avec une joie certaine, mais en même temps il avait comme une espèce de gêne à se trouver ainsi devant elle. Elle avait regardé son mari avec étonnement.

Qu'était devenu le faux lion de Birlane ?

Il avait les cheveux d'un blanc sale et ils étaient hirsutes. Il lui rappelait Moïse les premiers jours de son retour à Birlane. Mais dans le regard de Moïse brillait une paix totale. Alors que là, son mari lui offrait le visage d'un bagnard qui ne pouvait plus quitter sa prison, même si la porte était grande ouverte. Il avait vieilli de plus de vingt ans. Il portait un pantalon élimé, sale comme ses ongles qui avaient horriblement poussé.

Il faisait pousser ses ongles « pour pouvoir gratter ». Quand sa femme lui avait fait la remarque :

« Gratter quoi ?

— Gratter tout, gratter n'importe quoi pour trouver quelque chose. »

« Se gratter le corps », avait-il failli ajouter, mais il se retint.

La mère de Moïse regardait le corps de son mari recouvert de toutes sortes de boutons. Elle avait demandé des nouvelles de Zak. Son mari lui répondit qu'il était parti travailler.

« Quel travail ? lui demanda-t-elle.

— Tout ce qu'il trouve.

Écoute, ici, on ne pose pas de questions.

L'essentiel, c'est de ne pas se coucher.

Il faut bouger, il faut marcher sinon on est mort. »

La mère de Moïse entra dans la mesure où son mari l'avait dirigée, en baissant la tête. Elle découvrit l'intérieur avec horreur. Ce n'était qu'un amas de déchets de toutes sortes. La grande montagne de déchets, devant laquelle elle était passée en arrivant tout à l'heure, lui avait laissé des sueurs froides. Elle ne put s'asseoir et ressortit aussitôt en disant à son mari qu'elle préférait mourir à Birlane.

« Moïse avait raison, dit-elle.

— Arrête de citer le nom de ce maudit devant moi.

Tout cela est de sa faute.

S'il ne s'était pas mêlé de politique, tout cela ne serait pas arrivé.

Ne cite plus son nom devant moi.

Et ne m'appelle plus Ba'Moïse.
Je suis Ba'Zak, ou Ibra mon vrai nom.
Plus jamais, tu entends ? »

La mère de Moïse était effondrée. C'était la première fois qu'elle entendait son mari lui crier dessus ainsi. Jamais il n'avait élevé la voix sur elle. Moïse avait plus que raison. Yakar, c'était terrible.

Cette ville pouvait-elle métamorphoser les gens à ce point-là ?

Non ! Elle s'attendait à tout, sauf à cette mesure au pied d'une montagne de déchets qu'on appelait la Montagne Sacrée, un mari acariâtre, vieilli, avec de longs ongles pour gratter, gratter, gratter tout.

Gorgui Diène la vit sortir de la mesure et appela Ba'Moïse en aparté :

« Il faut la calmer.

Il faut lui dire que c'est une situation provisoire.

Il faut lui dire que tout va changer.

Il faut lui dire que Dieu n'accable que ceux qu'il aime.

Il faut lui demander pardon pour ton comportement.

Dis-lui que ce sont les nerfs, la fatigue, le manque de sommeil, les moustiques.

Ne lui parle pas de la faim de certains jours.

Demande-lui pardon.

Calme-la. »

Ba'Moïse s'était approché de sa femme et avait éclaté en sanglots. La mère de Moïse n'en croyait pas ses yeux.

Son mari avait changé à ce point-là ?

Qu'est-ce qui lui était arrivé ?

Elle avait pensé à la pièce d'or.

Peut-être l'avait-il vendue ou perdue ?

Elle ne pouvait pas lui en parler pour le moment. Il ne pouvait s'agir que de la pièce d'or. La grand-mère avait dit que tant qu'elle serait là, il y aurait toujours de l'espoir. Il y aurait un filet de lumière. Alors que là, au pied de cette énorme montagne qui grondait de temps à autre, c'était la fin de tout rêve.

Zak était revenu le soir tard, et sa mère dormait. Il était entré dans la mesure et l'avait vue couchée sur des tas de chiffons qui lui servaient de matelas. Il était resté debout longtemps devant elle et était sorti dans la nuit. Il n'était revenu que le lendemain matin. Quand sa mère avait appris que son fils était là mais qu'il était reparti, elle avait longuement pleuré.

Des larmes pour son fils, pour son mari, pour elle-même.

Où dormait son fils ?

Gorgui Diène s'était approché d'elle quand Ba'Moïse était déjà parti et lui avait pris la main :

« Une belle femme comme toi doit être courageuse.

Ici, la vie est différente, mais tu verras, bientôt tu seras remarquée comme la plus belle femme de Yakar et tu auras tout ce que tu voudras. »

Elle avait retiré sa main que Gorgui Diène serrait de plus en plus fort avec les flammes mal retenues que lançaient ses yeux. Juste à ce moment, Zak avait fait irruption dans la mesure, et Gorgui Diène s'était levé aussitôt et s'était dirigé vers Zak qui l'évita :

« Zak, mon fils, mon ami, tu es là ?

Tu n'as pas encore vu ta mère ?

Elle est là.

Ta mère est une personne bien. »

Zak le regarda avec un sentiment étrange. À la minute même, il haïssait encore plus

Gorgui Diène, qu'il soupçonnait d'exploiter son père. C'était toujours Gorgui Diène qui lui trouvait quelque chose à faire moyennant quelque chose. C'était Gorgui Diène qui l'avait emmené dans cette mesure atroce en lui réclamant un loyer majoré.

Zak s'était jeté sur sa mère et l'avait serrée très fort en silence. Après un moment d'une longue étreinte, il s'était détaché d'elle, avait regardé sa mère et lui avait demandé des nouvelles de Moïse avec excitation.

« Il va comme il va.

Moïse ne changera pas.

Il est Moïse.

Il est encore à Birlane.

Mais Zak, avec ce que j'ai trouvé au pied de cette montagne, c'est terrible. Moïse avait raison.

Ici, c'est la déchéance totale. »

Zak dit en regardant le sommet de la Montagne Sacrée :

« Moïse a toujours raison.

Moïse sait tout.

Moïse ne dit pas des choses en l'air. »

Sa mère s'approcha de Zak et lui demanda :

« Zak, sais-tu si ton père a vendu ou perdu la pièce d'or de ma grand-mère ?

— Je ne crois pas, répondit Zak.

— Mais pourquoi est-il dans cet état ? Je ne le reconnais plus.

— Mère, ici, c'est dur, très dur. Je ne sais pas ce que Père fait, mais il fait comme les autres, comme Gorgui Diène, comme tous ceux que tu vois accrochés aux flancs de la montagne. Il erre. »

Deux jours après son arrivée, elle avait commencé à chercher du travail. Gorgui Diène lui avait conseillé le travail de lingère. Ba'Moïse hésitait. Sa femme était encore affaiblie par la déception de son arrivée.

« Mais il faut qu'elle fasse quelque chose, disait Gorgui Diène.

Ici, à Yakar, on est obligé de faire quelque chose. »

Elle partit un matin avec deux femmes du pied de la Montagne Sacrée vers les quartiers périphériques de Yakar. Elles s'arrêtaient devant chaque maison et demandaient du travail de lingère. Elles frappaient ou sonnaient devant les maisons fermées. Quand quelqu'un ouvrait la porte, l'une d'elles disait :

« Vous ne voulez pas de lingère ? »

Parfois c'était oui, parfois c'était non. Quand c'était oui, l'une d'elles commençait, et les deux autres continuaient leur quête de travail. Les familles qui les prenaient vivaient souvent dans des appartements ou des petites maisons. Souvent, le linge sale était entassé depuis plusieurs semaines. Et la femme de Moïse avait ainsi commencé son premier travail de lingère à Yakar. Quand on lui avait sorti une montagne de linge sale, elle avait ouvert grand les yeux. Elle n'avait jamais vu autant de linge. Cette montagne lui rappelait la montagne de décharges au pied de laquelle elle dormait. On lui donnait du savon et tout ce qu'il fallait et, courbée, elle frottait, frottait jusqu'au soir. Cette fois-là, elle eut droit à des restes de nourriture. Elle avait soif, et quand elle avait demandé de l'eau, on lui avait donné un bol en plastique et on lui avait indiqué le robinet. Les autres buvaient de l'eau glacée, avec des boules de toutes les couleurs. Vers le soir, elle avait fini la montagne de linge et, sans avoir droit de prendre une douche, elle s'en alla attendre les autres devant un portail. Quand elle avait réclamé son salaire, on lui avait dit de revenir le lendemain pour tout repasser. Elle était épuisée. C'était son mari qui lui avait suggéré cette activité, sur les conseils de Gorgui Diène. Les lingères venaient de tous les coins du pays. Les femmes se retrouvaient en ethnies, en régions. En général, les gens qui

venaient du même endroit appartenaient au même groupe ethnique et parlaient la même langue. Les lingères avec qui elle était ne venaient pas directement de Birlane. Elles venaient d'un petit village qui se situait à une trentaine de kilomètres de Birlane. Ba'Moïse, lui, partait le matin et ne revenait que le soir. Quand il rentrait, il se lavait les pieds, les mains, la tête, mangeait ce qu'il trouvait et s'endormait très vite. Il semblait épuisé. Quel travail faisait-il pour être aussi épuisé ?

La mère de Moïse ne parlait plus comme avant. De toutes les façons, elle n'avait jamais été bavarde. C'était une femme douce, et son rythme de vie était la douceur. Dans les mouvements, dans les faits, les gestes. Quand elle allait faire son travail de lingère, Zak sortait. Peut-être était-il parti fouiller dans la ville ? Non, Zak était allé retrouver le prophète de la corniche. Il avait connu le prophète de la corniche un jour où, dans son errance dans Yakar, il s'était rendu jusqu'à l'université pour voir le lieu où Moïse avait évolué. En traversant l'université, il s'était retrouvé à la corniche et, là, il avait aperçu le prophète. De loin, il avait sursauté. Il lui semblait que c'était Moïse qui allait et venait. Il s'était approché de lui et l'avait écouté parler. C'était impossible : il parlait comme Moïse. On aurait dit Moïse. Le prophète avait vu Zak qui hésitait et l'avait appelé. Zak lui dit qu'il lui rappelait tant son frère.

« Qui est ton frère ?

— Mon frère s'appelle Moïse.

— Moïse ?

Tu es le frère de Moïse ?

Tu es mon frère alors.

Je suis Moïse.

Tous, nous sommes Moïse. »

C'était ainsi que Zak avait connu le prophète de la corniche, et il passait de temps en temps le voir et l'écoutait. Et de plus en plus, Zak voulait renoncer à la mendicité, à l'errance. Parfois, il restait au pied de la Montagne Sacrée et prétextait un mal de tête ou des maux de ventre. Il pensait à Moïse et avait envie d'aller le retrouver à Birlane. Son père tenait à Zak et voulait le ménager. Il ne voulait pas le forcer. Il ne voulait pas l'obliger à l'errance. Quand le soir son père rentrait, sa mère ne préparait plus de repas. Elle ramenait des choses, des restes de nourriture, des bouts de pain, un peu de couscous mouillé. Parfois rien. La mère n'avait pas trouvé de linge à faire ou elle n'avait pas été payée. À Yakar, les gens étaient sans scrupules. Quand, la lingère s'étant éreintée toute la journée, l'habit était jugé mal lavé, elle se retrouvait sans le sou et sous les récriminations.

« Tu as gâté mes habits. »

« Tu as brûlé l'habit de mon fils, de mon mari, de ma fille. »

« Un drap a disparu. »

« Voleuse, menteuse, je vais t'amener à la police. »

« Sors de ma maison. »

C'était de l'arnaque pure et c'était ainsi à Yakar. La mère de Moïse avait expérimenté toutes les formes d'arnaque.

À qui se plaindre ?

Parfois, elle lavait le linge, et celle qui devait la payer lui demandait d'attendre le surlendemain, car elle avait des problèmes, et pour ne pas perdre cette cliente, elle acceptait et elle retournait à la Montagne Sacrée.

Dans cet horrible endroit, au pied de la Montagne Sacrée qui grondait maintenant tous les soirs et tous les matins, ils étaient loin de tout, isolés et repliés sur eux-mêmes. Pour combien de temps allaient-ils rester dans cette mesure louée par Gorgui Diène, qui l'avait louée à quelqu'un d'autre. Ce dernier, que Zak haïssait de plus en plus, habitait à côté. Et depuis, il était seul et s'accrochait à Ba'Moïse comme à une bouée de sauvetage. Son fils Mawdo habitait

un peu plus loin avec sa femme et ses deux enfants. Il passait de temps en temps et ne disait jamais rien. Il ne se tenait jamais droit et s'accrochait toujours à quelque chose. Il donnait l'impression de vouloir s'allonger à chaque fois. Et son père lui disait :

« Si tu te couches, tu es mort, ta famille aussi.

Tu vois, ta femme vend du pain avec de la mayonnaise au pied de la grande montagne. Même si elle ne gagne pas assez, elle peut ramasser des choses dans la décharge en contrepartie.

Je sais que ce n'est pas ce qu'il vous faut, mais elle ne reste pas allongée. »

Mawdo regardait les masures qui étaient à quelques mètres de la Montagne Sacrée, sacrée pour tous ces gens qui s'y accrochaient pour leur survie. Les murs des masures étaient faits de morceaux de bois et de carton. Il regardait les toitures composées de vieilles tôles surchargées de briques et de grands sacs en plastique. Ces masures étaient faites avec tout ce qui se ramassait dans les décharges et dans la rue. Mawdo disait qu'il ne voulait pas que sa femme et ses enfants s'éternisent aux abords de la Montagne Sacrée. Il ne voulait pas que ses enfants fassent comme les autres enfants. Lui-même ne voulait pas faire comme Ba'Moïse et son père.

C'était Gorgui Diène qui avait initié Ba'Moïse à l'errance, après lui avoir exposé toutes les autres possibilités.

« Les décharges, il faut laisser cela aux jeunes.

C'est dur à partir d'un certain âge.

La mendicité sur les trottoirs, il faut laisser cela aux femmes et aux enfants.

La corniche, ce n'est plus de notre âge, c'est pour la prostitution, la pédophilie et la folie.

Nous sommes trop vieux. Personne ne voudra de nous. »

Il n'y avait plus que l'errance qui restait, et c'était ainsi que Ba'Moïse avait recommencé à errer. Après quelques semaines, il avait pris le rythme et les méthodes. Il abordait les gens dans la rue en se faisant passer pour un père respectable qui avait été délesté de son portefeuille, un père respectable qui était venu toucher sa pension et un pickpocket le lui avait pris. Un père respectable qui avait rendez-vous pour ses yeux à la clinique La Lumière et qui n'avait plus de quoi rentrer chez lui. Ba'Moïse touchait les gens par son air désesparé, désolé, qui en fait n'était que le sentiment refoulé de sa déchéance.

Comment pouvait-il vivre dans l'escroquerie ?

Ce qu'il faisait, ce n'était pas de la mendicité, c'était de l'arnaque. Il avait maîtrisé les ficelles du métier d'errant et, quand il rencontrait Gorgui Diène à un lieu de repos et de détente, c'est-à-dire dans un espace de Tago, non géré par les lépreux, celui-ci le félicitait de son habileté et lui disait que c'était propre aux gens sans choix.

Était-ce cet autre qu'il aurait voulu être ?

Non, cet état dans lequel il se trouvait n'était que déchéance.

Il ne voulait pas la déchéance. Il voulait survivre et faire survivre sa famille. Il pensa à Moïse, et des larmes faisaient des vaguelettes dans ses yeux troubles.

Moïse disait que la dégradation qui affectait le peuple allait plus loin qu'on ne pouvait l'imaginer. Ces gens, qui s'entre-éduquaient, éduquaient les enfants des uns et des autres. Ces gens dont on vantait la solidarité, ces gens dont on disait que, pour eux, la famille était sacrée, avaient perdu toutes ces notions. Dans la survie et les manipulations, l'autre était devenu illégitime. Les gens avaient changé de comportement, d'attitude, d'échelle de valeurs, d'éthique. C'était à la sauve-qui-peut et c'était le désastre pour des sociétés qui n'étaient pas faites pour le nouveau mode de créatures que les nouveaux occupants avaient faites du peuple. Des systèmes d'exploitation d'enfants avaient, dans certaines régions, fait ressurgir les pratiques de la traite humaine ! Des trafiquants et des parents organisaient des systèmes de ventes d'enfants ! Ces enfants se retrouvaient dans des pays lointains, comme soldats, objets sexuels, esclaves dans des mines, dans la violence. Quand ils s'en échappaient, ils allaient

augmenter le peuple des errants. D'autres se retrouvaient dans des situations incroyables, morts, découpés en morceaux, avec leurs organes arrachés pour servir à quelque rituel diabolique pour le pouvoir, la puissance, ou pour être envoyés dans d'autres pays, où un malade attendait cet organe qu'il fallait payer très cher. Beaucoup d'enfants mouraient, étaient handicapés, n'avaient pas d'instruction. Les familles avaient vendu les enfants aux enchères dans ces pays. C'étaient les familles qui vendaient leurs enfants pour la survie dans un monde atroce mais un monde qui était le leur. Elles ne pouvaient pas s'en passer. Elles étaient emprisonnées dans ce monde.

Zak avait deux compagnons du même âge que lui et il avait commencé à traîner avec eux. D'abord, c'était au pied de la Montagne Sacrée, mais là il n'y avait que le petit vol à la sauvette. Au pied de la Montagne Sacrée, il n'y avait rien que des déchets. Il fallait aller dans le centre de Yakar. Zak et ses compagnons étaient envoyés à Yakar pour la survie et ils étaient cruellement déçus. Zak leur parlait de son frère Moïse, qui était intelligent, qui parlait bien, qui connaissait beaucoup de choses, qui avait vécu à Yakar. Zak disait à ses compagnons qu'il aimerait être comme son frère. Ce qui lui manquait, c'était de franchir le pas. Il n'avait pas fait beaucoup d'études, mais Moïse lui disait que ce n'était pas nécessaire de faire des études, pour voir comment les choses se passaient à Yakar, comment les nouveaux occupants et les anciens occupants venus d'ailleurs avaient comme dieux l'intérêt, le profit.

Moïse, pendant ce temps, était à Birlane et il marchait. Il partait d'un bout à l'autre de l'artère principale. La danseuse le suivait souvent et, de temps à autre, dansait pour lui. Moïse souriait et lui demandait de le laisser tranquille.

« Te laisser tranquille !

Qui t'a attrapé ? »

Elle s'en allait après avoir glissé dans la poche de Moïse de l'argent et un mouchoir repassé.

Et Moïse continuait à marcher.

Et la danseuse le suivait encore.

La danseuse lui demandait d'aller à la maison, de se reposer. La danseuse lui avait même demandé de venir s'installer chez elle :

« Il y a de la place.

Il y a une chambre à côté, tu peux l'occuper.

On se débrouillera.

Je travaille maintenant dans un petit restaurant à la gare routière.

Et de temps à autre, je suis invitée dans les manifestations dans les périphéries de Yakar pour danser.

Tu sais Moïse, je me débrouillerai toujours pour toi.

Ne t'en fais pas.

Avec la danse, je trouverai toujours quelque chose pour toi. »

Dans Birlane les gens qui n'étaient pas encore partis parlaient de Moïse et de la danseuse. Que faisait cette danseuse avec Moïse ? Peut-être que c'était elle qui l'avait ensorcelé, et il avait perdu la raison !

Zak et ses nouveaux compagnons avaient fait les mendiants aux feux rouges, aux arrêts de bus et de cars, partout. Parfois, ils changeaient les hardes qu'ils portaient et s'habillaient mieux en jouant aux sourds-muets. Ils avaient fait une petite carte où Zak avait inscrit :

« Nous sommes sourds et muets.

Nos parents sont morts.

Nous sommes même des triplés sourds-muets.

Aidez-nous !

Dieu vous le rendra au centuple. »

Zak fréquentait de moins en moins la Montagne Sacrée. Ses parents n'avaient pas non plus cherché à le voir. Même sa mère. Il apparaissait, disparaissait, ramenait des choses à la maison, et ses parents ne lui disaient rien. Zak était un « homme » maintenant, il devait se débrouiller, disait Gorgui Diène qui était chez eux tous les jours. Mawdo, son fils, commençait à suivre Zak, bien qu'il soit plus âgé. Et il traînait toujours comme s'il voulait s'allonger à chaque pas. Gorgui Diène continuait à fréquenter Ba'Moïse avec une assiduité qui gênait de plus en plus ce dernier. Il disait à Ba'Moïse que son fils Zak était très dégourdi, plus dégourdi que son fils qui, pourtant, était déjà père de famille. Zak n'aimait pas Gorgui Diène. À chaque fois qu'il venait au pied de la Montagne Sacrée, il trouvait Gorgui Diène, toujours assis trop près de sa mère. Il se levait dès qu'il apercevait Zak et lui disait :

« Mon fils, mon ami Zak, qu'as-tu ramené pour ta chère mère ? C'est une femme très bien, tu sais. »

Zak, lui, pensait secrètement surprendre Gorgui Diène un jour avec sa mère et, là, il se promettait de lui faire son affaire.

Samora Machel

Ba'Moïse aussi commençait à se demander pourquoi, après l'errance qu'il faisait avec lui, Gorgui Diène venait encore chez eux le soir, dans ce trou obscur où ils habitaient au milieu des décharges et des eaux stagnantes.

Que lui voulait Gorgui Diène ?

Zak n'aimait pas beaucoup Gorgui Diène. Il ne pouvait pas dire pourquoi, mais quelque chose lui disait que cet homme allait leur faire du mal. Il regardait trop sa mère et, quand son père n'était pas là, il trouvait tout prétexte pour entrer dans l'unique pièce de leur mesure. Sa mère l'y suivait, et puis, c'était le silence. Ce n'était que quand il entendait un cri de jouissance étouffée qu'il savait que sa mère était passée sous le poids de Gorgui Diène. Pourquoi sa mère céda-t-elle à ce type ?

Il allait le tuer.

Quand il sortait de la mesure, il souriait à Zak en lui jetant de la monnaie pour le silence et s'en allait furtivement comme il était venu. Zak jetait les pièces de monnaie au loin, avec rage. Le soir, quand son père rentrait, la mère de Zak geignait en invoquant des maux de tête terribles.

Zak vivait pratiquement dans la rue de jour comme de nuit avec ses compagnons. Mawdo ne les suivait que le jour. Zak leur parlait toujours de Moïse. Un grand monsieur, disait-il. C'était lui qui allait diriger ce pays. Les choses seraient différentes.

« Pour ta famille ? demandaient les autres.

— Non, pour tout le monde. »

Moïse ne pensait pas à sa famille.

Moïse pensait au peuple, au pays, au continent, au monde.

Pour lui, nul ne pouvait être heureux seul.

Moïse disait que la crainte, la terreur, la peur de la vie étaient partout. Comment ceux qui étaient la vie pouvaient avoir peur de la vie ?

Mawdo, lui, ne faisait que les suivre. Il ne faisait rien, ne disait rien sinon parler de sa petite famille à qui il voulait épargner cette misère.

« Grand, tu t'es marié trop vite. Tu aurais pu attendre de tenir quelque chose de solide, de stable, avant de te lancer dans le mariage et de faire des enfants.

— Avec la pêche, je m'en sortais bien, très bien même. »

Le jour, ils découvriraient ensemble Yakar et se rendaient compte de plus en plus qu'elle était pire qu'une jungle. Pour vivre dans Yakar, il fallait des armes. Plusieurs mois pendant lesquels Zak avait vérifié et vu de ses propres yeux l'immensité du désastre, comme Moïse. Ce qu'il avait vu à Yakar était pire que tout ce qu'il avait pensé et imaginé, plus que tout ce que Moïse disait. Yakar était remplie. Yakar était surpeuplée. Yakar allait exploser. Il suffisait du frottement d'une allumette pour que Yakar s'enflamme et s'embrace. Des gens venus d'on ne savait où occupaient Yakar, bouchaient ses chaussées, ses trottoirs. Nul ne pouvait marcher

droit dans cette ville. Les voitures, et les gens, et les étalages, et les vendeurs ambulants, et les mendiants de toutes sortes se marchaient dessus. La mendicité, qui était le monopole des aveugles, ensuite des albinos pourchassés, des vrais handicapés, était pratiquée par tout un peuple. Des hommes bien habillés vous abordaient courtoisement, et c'était pour vous demander de leur rendre un petit service. Ils demandaient de quoi rentrer chez eux, qu'un pickpocket leur avait dérobé leur calepin. Des femmes bien habillées vous abordaient pour la même chose. Et pour les femmes, la dérive commençait. Des personnes âgées aux visages embrouillés vous interpellaient comme leur enfant et elles disaient : « Mon fils, ma fille, donne-moi la charité. J'ai faim. » On était là entre la pitié et le mépris.

Et de plus en plus, c'était le mépris qui s'installait.

Que faisait tout un peuple dans la rue ?

À errer, à mendier, à dérober.

Comment pouvait-on rester insensible à tous ces enfants qui traînaient dans la rue nuit et jour ? Les nouveaux occupants, au lieu d'investir des milliards pour fêter l'avènement des années soixante, avec des défilés d'allégeance, des danses, des réceptions dans vos palais illuminés, regardez les enfants, regardez les femmes, regardez les personnes âgées, regardez les gens qui donnent tous les jours dans la rue !

Vous dites qu'ailleurs, c'est la même chose.

Non, ailleurs, il y a un petit filet de lumière.

Ailleurs, c'est un choix et non une fatalité.

La nuit, au bout des allées dans les quartiers chics, des enfants s'arrêtaient à des feux rouges qui ne marchaient plus. Si au moins les nouveaux occupants marchaient, ils auraient vu comment certains de ses enfants étaient embarqués dans des véhicules pour assouvir des vices enfouis. Les enfants de la nuit étaient devenus des objets sexuels et de toutes sortes de souffrances. Ce qui avait le plus assiégé les enfants depuis les années soixante, c'était le sexe. On parlait beaucoup des mines antipersonnelles, des enfants-soldats, des enfants-esclaves, mais on ne parlait pas suffisamment des enfants-objets sexuels. Dans les maisons, dans des familles respectables, les enfants étaient utilisés pour le sexe. Les tantes, les oncles, les frères, les sœurs. Tous y passaient. Dans la rue, les enfants exposés dévoilaient des corps dont la plupart des vendeurs ambulants se servaient pour la masturbation.

Que pensaient les nouveaux occupants de cette situation dégradante ?

Comment pouvait-on compromettre l'avenir de tout un peuple ? Qu'allaient devenir tous ces enfants dans la rue de jour comme de nuit ?

Qui étaient ces enfants ? D'où venaient-ils ?

Qui étaient leurs parents ?

Où dormaient-ils ?

Comment se levaient-ils ?

Où mangeaient-ils ?

Comment exposer des enfants à la violence physique, morale, inhumaine de Yakar ? Une ville qui était devenue un immense dépotoir d'êtres humains.

Et pourtant, elle voulait avoir de l'allure. Les anciennes bâtisses, les maisons aux architectures anciennes, tout était démoli à coups de marteaux piqueurs, et des immeubles s'érigeaient vers le ciel. Alors que les rues étaient étroites, les avenues étroites. Yakar n'était pas faite pour ce qu'elle devenait. Et le résultat allait être catastrophique. On ne parlerait plus de ville. On parlerait de désastre monumental. Quand Yakar aurait fini ses chantiers, quand le peuple errant deviendrait de plus en plus énorme, quand les enfants errants grandiraient dans la rue, dans les décharges, elle serait obligée d'instaurer des *pass*, d'embrigader tout un régiment de gueules de chien. Yakar regretterait ce qu'elle avait été dans de chaudes larmes. L'errance d'aujourd'hui deviendrait autre chose. L'errance d'aujourd'hui finirait mal. De

toutes les façons, Moïse le savait et le disait aux oiseaux et aux vents. C'était à Yakar que cela allait se passer. Il fallait qu'il aille à Yakar, ne serait-ce que pour assister à la déflagration !

Cheikh Ahmada Bamba

« Où sont nos intellectuels, nos chefs spirituels, nos dirigeants, nos responsables des médias pour trouver une solution à cette errance ? Pour alerter du moins, au lieu d'envahir les oreilles avec des discours manipulateurs et de la musique ndombolo et de coupé-décalé, avec des fesses qui poussent au viol ou au rétrécissement des sexes à force de se contenir ! Que font les nouveaux occupants ? » criait le prophète de la corniche.

« Les nouveaux occupants cherchent quelque chose », disaient les nombreux communiqués à la télévision, à la radio, dans les journaux. Il y avait aussi des affiches sur tous les murs, sur les véhicules, sur les pare-brise, et cela créait beaucoup d'accidents. Des T-shirts et des casquettes avec des impressions « Cherchons quelque chose » étaient distribués partout à Yakar.

Quelle chose ?

Et que faisait le peuple ?

Moïse disait que le peuple errait en buvant de l'eau dans des sachets en plastique, le jus dans des sachets en plastique, du plastique fait de déchets de pétrole, et ne comprenait plus ce qui se passait. Il ne savait pas lire, et ceux qui savaient à peine le faire avaient perdu la vue. Les bouches étaient scellées par des sucettes en plastique de toutes les couleurs ; oseille de Guinée, pain de singe, « radis-glace ». Sur les bords des routes, dans le bus, dans le car, devant les salles de cinéma fermé depuis *Devine qui vient dîner ce soir* à l'ABC. Les moutons, les vaches erraient dans Yakar et mangeaient les sachets de plastique. Ils buvaient les eaux qui stagnaient partout. Il y avait de grands canaux qui traversaient Yakar et se jetaient à la mer, douloureusement. C'étaient souvent des canaux à ciel ouvert. Les déchets, les sacs en plastique, les moutons aveugles s'y jetaient ou y étaient jetés. Quand ces moutons y tombaient, ils ne se relevaient pas. Leurs pattes étaient cassées, et quelques jours après, on retrouvait des moutons gonflés, ventre à l'air, puants. Les enfants errants y entraient parfois pour couper les herbes qui y poussaient. Ils remontaient les pentes dégoûtantes du canal comme des araignées qui auraient fait pâlir Spiderman. Certains enfants maladroits retombaient dans le canal, au milieu des détritiques et des eaux vertes recouvertes de mousse. Ceux qui avaient pu remonter avec leurs bottes d'herbe erraient dans Yakar à la recherche de familles qui avaient des moutons pour les leur vendre. Seuls les chats ne tombaient pas dans ces canaux.

Finalement, c'étaient les chats qui s'en sortaient le mieux. Les chats ne mangeaient pas les sacs en plastique. Les chats ne mangeaient pas n'importe quoi comme le peuple ! Même les chats traînant avec la peau sur les os avaient encore l'œil vif. Les chats, c'étaient les animaux les plus extraordinaires après les années soixante. Les chats seuls pourraient peut-être faire quelque chose contre les nouveaux occupants et leur totale indifférence. Mais les chats savaient ce qui allait se passer ! La nuit, au plus profond des ténèbres, on entendait leurs miaulements qui montaient au ciel dans la direction de Jérusalem, quand le bruit lourd et

sourd montait des entrailles de la terre.

Mais le peuple, lui, ne voyait plus rien. Il marchait, marchait, un sachet en plastique à la bouche. Les nouveaux occupants, eux, ne buvaient pas de l'eau dans des sachets en plastique. Ce n'était pas bon, disaient-ils. Avec le choléra, le paludisme, ce n'était pas recommandé. Ils étaient irresponsables, les nouveaux occupants ! Ils parlaient toujours de paludisme et de choléra. Ils ne savaient pas que tous les médicaments du monde n'éradiqueraient ni le paludisme ni le choléra. Toutes les recherches seraient vaines. Le paludisme et le choléra, cela se soignait avec l'assainissement, avec l'eau potable. Yakar n'avait pas un système de canalisations pour évacuer les eaux stagnantes. Ni nulle part dans ce pays. Les canalisations passaient à côté des nappes phréatiques, et les rats *kagnas*, qui devenaient énormes à force de manger du plastique, les peuplaient. La nuit, quand les nouveaux occupants se retiraient pour aller dans leurs bunkers dans les quartiers où il n'y avait pas d'eaux stagnantes, les rats *kagnas* sortaient avec prudence et se promenaient en fouinant dans les sacs en plastique à la recherche d'un minuscule morceau de pain ou de viande ou d'une graine pourrie. Ce qui était difficile par les temps qui couraient ! Et gare aux rats *kagnas* quand la faim tirait des boyaux vides, ils risquaient de passer à la casserole en perdant leurs poils drus et sales au-dessus d'un feu improvisé avec des sachets en plastique ! La nourriture aussi était servie dans des sachets en plastique. Peut-être cela avait-il ramolli la raison, et le peuple ne réagissait pas. Pendant ce temps, les nouveaux occupants discourent à la radio, à la télévision, avec les mêmes mots, la même tonalité dans la voix. Si au moins ils changeaient de rythme ! Un peu de hip-hop ! Un peu de slam ! Ou du Dee Dee Bridgewater ! finalement, dans ce pays, les nouveaux occupants avaient la « bouche » pour railler le peuple et ne voulaient que le pouvoir, avec toutes ses dérives physiques, morales et religieuses. Ce pays était en train de partir en lambeaux, et tous les morceaux se déversaient sur Yakar.

Le bruit lourd et sourd montait des entrailles de la terre...

Le bruit devenait inquiétant.

Les nouveaux occupants commencent à se poser des questions. Certains envisageaient de partir dans leurs bunkers dorés, là-bas, au loin. Mais ils n'auraient plus les mêmes privilèges. Posséder tout ne leur suffisait pas. Ils voulaient aussi les privilèges d'avoir un peuple errant, couché, allongé, sur les trottoirs et une montagne de décharges pour y jeter leurs déchets.

Zak était devenu un jeune homme de grande taille, mince, beau malgré tout, qui en ce matin parlait devant ses amis d'un rêve : partir.

Ils étaient debout sous un lampadaire, sur un pont. Ils quittaient le pied de la Montagne Sacrée sans lumières, marchaient longtemps avant d'atteindre le pont qui, comme une grande enjambée, séparait leur univers du reste de Yakar, et qui n'était que la périphérie de Yakar. Ils avaient l'habitude de se retrouver tous les soirs sur le pont, où ils débattaient de choses et d'autres. Ils faisaient des projets sous le lampadaire, témoin muet qui éclairait l'obscurité de leurs âmes malmenées, tourmentées, bousculées. Ils étaient tous du pied de la Montagne Sacrée. Ils y avaient grandi en venant de quelque part avec l'Horloge, et après les péripéties de l'adolescence avec ses batailles rangées et ses clans, ils avaient gagné en sagesse. Mais Zak, lui, n'était pas violent. Zak était différent. Il y avait aussi cette partie de l'adolescence où l'on avait comme un besoin de se défier et de défier les autres. Zak, lui, défiait la Montagne Sacrée. Beaucoup de jeunes suffoquaient. L'âge qu'ils avaient était délicat et la dégradation des familles avait détruit tout repère. Zak et ses compagnons vivaient pratiquement dans la rue, y écoutaient de la musique. Quand Zak et ses compagnons traînaient parfois vers la grande montagne, ils taquinaient les filles qui vivaient autour d'elle. Ces filles les attiraient malgré la saleté qui recouvrait leurs corps, mais ils hésitaient dans le choix. S'il fallait vraiment choisir, ils préféreraient les filles propres de Yakar, qui sentaient bon le déodorant, mais ces filles-là

ne les voyaient pas. Zak et ses compagnons dansaient dans la rue en rêvant de ces filles qui sentaient le déodorant. La musique ici était gratuite. Partout, dans les marchés, dans les restaurants, dans les bars à ciel ouvert, devant le salon d'un tailleur, il y avait de la musique avec les décibels à fond sortant des haut-parleurs géants. Même en face des cimetières. Dans la précarité de leur existence, ils n'avaient plus de préférence. Ils vivaient là où ils se trouvaient. Ils n'allaient pas à l'école. L'école était devenue un luxe. L'école, c'était désormais pour les autres. Les enfants de ceux qui arrivaient à s'en sortir par toutes sortes de moyens. Zak et ses compagnons n'avaient aucune formation pour s'insérer dans un système de travail. C'était le cas de la plupart des jeunes de ce pays. Le système traditionnel d'initiation à un métier qui pouvait servir avait été délaissé depuis les années soixante. Ces jeunes habitaient dans leurs espèces de familles, dans des conditions extrêmes de violence. Tous les jours, ils faisaient l'objet de récriminations et recevaient une série d'attributs et d'adjectifs réductifs :

« Paresseux, vauriens, parasites, sans vergogne, indignes. »

Ils en avaient assez.

Mais que pouvaient-ils faire ?

Ils n'avaient pas les moyens de partir, comme les autres, au nord et étaient obligés de supporter les moqueries des plus jeunes, qui n'allaient pas tarder à en arriver à la même situation.

Moïse disait que, dans ce pays, le processus était enclenché depuis plusieurs décennies, depuis les années soixante. Des générations entières étaient condamnées à la déperdition scolaire, au chômage, à l'émigration, à l'errance. Ces jeunes gens ne survivaient qu'à travers leurs rêves sans fin. Des rêves sur un pont surplombant une autoroute datant de la période de l'ancienne occupation. L'autoroute reliait Yakar aux banlieues. Les nouveaux occupants ne passaient pas par-là. Peut-être était-ce pour cela qu'ils n'avaient pas vu l'Horaire qui déversait le peuple à Yakar. Les voitures qui passaient sous le pont étaient des voitures d'occasion retapées. Cela n'avait rien à voir avec les véhicules de la corniche, où le prophète pouvait citer par cœur toutes les marques. Des bolides tout chrome, tout métal. Les véhicules vrombissaient en passant sur la corniche comme dans une fuite effrénée, vers leur confort et leur luxe qu'ils ne voulaient partager avec personne. Les véhicules qui passaient sous le pont étaient les véhicules d'occasion que les anciens occupants n'utilisaient plus, que les émigrés envoyaient aux familles. Pour ces gens, c'était déjà le grand luxe. C'étaient les émigrés, à qui il faudrait rendre hommage, qui maintenaient encore un semblant de dignité dans ce pays. Les émigrés, au prix de sacrifices énormes, faisaient survivre des milliers de familles, envoyaient encore des enfants à l'école. C'étaient les émigrés et les femmes qui étaient la respiration du peuple.

Modou-Modou

Un jour, un feuilleton télévisé mobilisa le pays, une heure chaque jour. Dans leurs familles respectives, ces jeunes gens ne pouvaient pas regarder la télévision. Les pièces où se trouvaient les postes, dans ces quartiers périphériques, étaient déjà remplies de voisins. Et les jeunes gens, eux, n'osaient même pas se mettre à la fenêtre pour suivre le feuilleton, qui drainait un peuple de plus en plus dense. Pour Zak, le problème ne se posait même pas. Au pied de la Montagne Sacrée, il n'y avait pas d'électricité, il n'y avait pas de téléviseurs, il n'y avait même pas de fenêtres. Zak et ses compagnons, dans leur errance, avaient trouvé une fenêtre ouverte du fait de la chaleur, dans un quartier d'une périphérie. Ces gens, pour la plupart des tâcherons, des journaliers, qui trouvaient des chambres louées à bas prix et avec de la chance, avec une fenêtre. Là, Zak et ses compagnons se tenaient à distance au début, et quand ils voyaient qu'ils n'étaient pas remarqués, ils s'approchaient de manière à pouvoir suivre tant bien que mal. Les personnes âgées, les enfants, tout le monde était fasciné par ce feuilleton, où un peuple avait réagi. Le héros était grand, beau, musclé et sa démarche était celle d'un homme digne, fort. Un homme qui ne se laissait pas faire, un homme qui résistait. Un homme qui aimait son peuple, sa race, son pays, ses terres. Un homme authentique qui croyait au culte des ancêtres, aux mystères et magies de son continent. Un homme qui refusait l'aliénation, l'occupation, un homme qui s'accrochait, un homme qui refusait le compromis du perdant.

Un homme debout.

Pour ces jeunes qui vivaient dans des familles qui avaient perdu ou vendu leurs âmes au pied de la Montagne Sacrée, ce feuilleton était le stimulant qui les secouait de leur torpeur mentale et morale. Moïse disait que, dans ce pays, depuis plusieurs décennies, depuis les années soixante, les choses se dégradaient de plus en plus. Une dégradation morale, mentale, culturelle, religieuse, politique, économique. Une dégradation progressive qui, à présent, prenait des ampleurs catastrophiques. Les raisons de cette déchéance avaient été analysées, scrutées dans une sorte de complaisance et de malhonnêteté généralisées. Pendant la période de l'ancienne occupation, les gens, malgré les brimades, les exactions, les humiliations, avaient encore le sens de l'honneur, de la dignité, et surtout du travail. Le pays était occupé, mais des valeurs y étaient entretenues malgré le mépris des anciens occupants venus d'ailleurs et des alliés locaux. Les valeurs culturelles, humaines, sociales étaient vivaces, car l'ancien occupant venu d'ailleurs ne les avait pas totalement détruites. Les anciens occupants venus d'ailleurs, tout en exploitant le peuple, lui laissaient une certaine dignité. Une partie de l'exploitation leur revenait, afin qu'ils puissent continuer à travailler et à servir, sans avoir l'impression d'être brimés. Les anciens occupants venus d'ailleurs avaient commencé à les instruire, à les former à leurs méthodes. Mais leur présence fut tout de suite dénoncée par ceux qui voulaient avoir les mêmes privilèges. Ils avaient goûté au fruit défendu. Cette période avait coïncidé avec les premières conséquences de la révolution industrielle dans les pays des

anciens occupants venus d'ailleurs. Des gens avaient une vision d'un monde où l'exploitation et la domination devaient être bannies pour tous les peuples. Le syndicalisme était né. Les idées progressistes étaient nées. Un certain humanisme était né. Une idéologie était née. Des peuples soumis à d'autres jougs, maintenus dans l'obscurantisme et le servage, trouvèrent en des hommes prêts à mourir pour l'histoire des leaders, des modèles. Les idéologies trouvèrent dans les peuples soumis, occupés, exploités, un lit fertile pour leur propagation. Le soulèvement fut général, et malgré toutes les tentatives d'assouplissement, d'implication, de participation, d'attribution de rôle, le processus fut enclenché. Et on assista à l'avènement de la résistance aux anciens occupants venus d'ailleurs. Toute cette période, Zak et ses amis ne l'avaient pas vécue. Les générations précédentes avaient donné des versions des événements, des faits, des combats, pendant les années soixante. Mais ces générations n'avaient pas tout dit. Dans ce processus, il y avait des résistants à la résistance. Ces résistants à la résistance avaient trop de privilèges qu'ils ne voulaient pas perdre. Et chacun ne rêvait que de prendre la place des anciens occupants venus d'ailleurs. Dès que les anciens occupants venus d'ailleurs partirent malgré eux, ce fut des batailles rangées pour le pouvoir. L'enjeu n'était plus la restauration de l'égalité pour tous, ni l'accès aux opportunités pour tous, ni l'instauration de plans de développement adaptés à l'énergie du peuple. La volonté politique manquait. L'enjeu n'était rien d'autre que personnel, se mettre à la place des anciens occupants venus d'ailleurs et jouer un rôle qui n'était rien d'autre que leur propre personnage. Un personnage avide de pouvoir pour le pouvoir. Le pouvoir des nouveaux occupants fit abstraction de la dignité du peuple. On assista à la culture du pouvoir et à l'oubli des préoccupations du peuple. Le peuple ne voulait pas le pouvoir. Il voulait de l'instruction, de la formation, du travail, de la nourriture, des loisirs. Il voulait simplement vivre.

Pendant plus de quarante ans, des guerres fratricides, des coups d'état sanglants, des assassinats, des alliances diaboliques, mobilisèrent les nouveaux occupants. Ils voulaient être des occupants à jamais. Ils utilisaient l'arme des clans, des familles, des voies religieuses, des tribus, des ethnies, pour recruter, aviver et tisser la haine entre le peuple, et plus que la balkanisation du continent, ils divisèrent le peuple dans la violence, la mort, sans fin. La plupart de tous ceux qui voulaient se faire passer pour des héros auprès de leur peuple ne se préoccupaient plus que de la prise du pouvoir et de comment le garder. Pendant ce temps, le peuple s'enlisait. Les nouveaux occupants récompensaient leurs tribus, leurs groupes ethniques, leurs chefs religieux, leurs alliés. Les frustrations ne faisaient que révéler de nouveaux aspirants au pouvoir en utilisant le prétexte de venger eux aussi leurs tribus, leurs groupes ethniques brimés, et ainsi de suite. Et ceci depuis plus de quarante ans. Plus de quarante années sacrifiées pour le pouvoir personnel. Quarante années de retard, de gabegie, quarante années gaspillées, quarante années pendant lesquelles, progressivement, le peuple avait sombré dans l'improbable et le précaire. La nature, qui avait horreur du vide, s'était révoltée et avait déversé son ire sur le peuple qui n'avait pas un minimum de lucidité pour voir que les nouveaux occupants n'étaient là que pour le pouvoir personnel. La terre abandonnée s'était desséchée. Les puits d'eau s'étaient taris. La terre desséchée avait craqué et, ici ou là, avait dévoilé des cailloux précieux pour les anciens et nouveaux occupants. Les puits d'eau taris avaient laissé s'échapper des liquides noirs précieux pour les anciens et nouveaux occupants. Au lieu d'exploiter ces terres et ces puits d'or noir pour le bien du peuple, les nouveaux occupants les bazardèrent alors aux anciens occupants venus d'ailleurs contre des fusils, des roquettes, des mines antipersonnelles, des costumes-cravates, des salons Louis X, XI, XII, XIII, XIV, XV, des rideaux Empire, des bureaux Pompadour, des avions de commandement devenus personnels, des week-ends au bord du lac Léman après un saut dans les banques d'ici et d'ailleurs. Les ressources naturelles comme le coltan, le tantale, tout partait pour les microprocesseurs et les portables des anciens occupants venus d'ailleurs,

après les diamants et autres pierres précieuses. Et avec l'argent récupéré, des aspirants au pouvoir, qui ne voulaient que le pouvoir comme les nouveaux occupants, faisaient la guerre au peuple. Tout le monde en parlait. La Communauté internationale, les Nations unies, les organisations humanitaires, les ONG, les associations. Qui étaient cette Communauté internationale, ces Nations unies, ces ONG ? S'engraissaient-elles sur le mécanisme d'aide à des gens qui n'avaient pas besoin de cette aide ?

Le peuple voulait qu'on lui foute la paix. Il voulait vivre chez lui, tranquille, avec son manioc, son igname, son mil, ses graines, son maïs, son huile, son coton, son poisson séché, son eau, son air, son vin, ses animaux, ses dieux, ses femmes, ses chats.

Les nouveaux occupants pensaient vivre mieux avec des lasagnes fraîches à l'huile d'olive de la Maremme, du riz complet de Camargue, du pâté de campagne en croûte, des endives gratinées, des choux de Bruxelles, du caviar, du champagne, des rouleaux de printemps, des pêches, de la confiture de rhubarbe, des sushis. Le peuple trouvait tous les restes à la Montagne Sacrée, mais ils étaient déjà pourris. Pendant ce temps, le peuple faisait ce qu'il pouvait pour s'en sortir. Le système D, qui dévalorisa les valeurs ancestrales, la morale, la crainte de l'esprit des ancêtres, fut érigé en loi. Il fallait s'en sortir, et tous les moyens étaient bons. Car c'était ce que faisaient les nouveaux occupants. Le peuple voulait ressembler à ses nouveaux occupants.

Moïse disait : « Quand vous dites d'un peuple qu'il est un peuple de trafiquants, ce sont leurs nouveaux occupants qui sont les trafiquants. Le peuple est à l'image de ces nouveaux occupants. Et ces nouveaux occupants sont reçus dans les palaces et les palais avec des accolades chaleureuses. »

Finalement disait Moïse : « Tous d'ici ou d'ailleurs, c'est kif-kif bourricot !

Même pipe, même tabac !

Du palais de l'un au palais de l'autre ! »

Et pendant ce temps, le peuple, au lieu de réagir, poursuivait les « rétrécisseurs » de sexe. Les sexes avaient rétréci dans ce pays. Des gens qui vivaient dans l'angoisse, l'incertitude, des gens qui comme les rats *kagnas* erraient la nuit et le jour, avaient les sexes rétrécis. Les gens n'avaient plus de libido. Les femmes ne s'en plaignaient pas. Elles étaient bloquées, étaient devenues frigides à cause des quotidiens incertains. Des années après, tout cela accoucha de générations bâtarde, d'incestes, de générations dysfonctionnées.

Lam's, en se massant le sexe sous son pantalon, disait souvent à Moïse et Alioune Sow, quand ils se retrouvaient :

« Moi, le mien, *Boy*, personne ne peut le rétrécir, car cela créerait une émeute. Les femmes se soulèveraient. Le mien, il est intact. On dirait même qu'il s'allonge en force de plus en plus. Là, il dort et il va se réveiller pour aller faire la fête avec ses amies. »

Des familles entières avaient vidé l'arrière-pays, et la seule ville des années soixante était devenue une cité monstrueuse remplie de nouveaux monstres. Ces monstres des temps modernes étaient les peuples errants. Ceux qui ne pouvaient pas se lever restaient couchés, et c'était la mort. Personne ne relevait personne. Les gens marchaient comme des zombies. Les quartiers que les anciens occupants venus d'ailleurs avaient décrété zones inhabitables étaient envahis. Mais dès que la saison des pluies arrivait, la nature reprenait ses droits, et pendant quatre mois, les familles vivaient sur des tables, sur des barils, des tonneaux. Les serpents sortaient de leurs cachettes et se promenaient dans ces eaux et, bien après les pluies, pouvaient encore rester là en squattant. Et qui parlait de mobilisation contre le paludisme ? À quoi servaient les moustiquaires ? Les moustiques aussi erraient. Quand un enfant se réveillait de sous une moustiquaire, les moustiques l'attendaient au pied du lit, s'il y en avait, pour lui souhaiter un bon réveil. Les moustiques étaient dans les rues, dans les marchés, dans

les poches, sous les tables, dans les arbres, dans les yeux, dans la tête. Et qui pouvait parler de lutte contre le paludisme ? Il y avait de plus en plus de moustiques errants, comme les peuples. Les peuples erraient, pourquoi pas les moustiques ! Ils prenaient l'Horaire, ils demandaient des visas en payant aussi des intermédiaires d'ici et de là, ils prenaient l'avion, ils allaient partout.

Et les maisons étaient surchargées de gens, de moutons, de tas d'ordures, de briques, d'urines. Des maisons sans architecture, sans fondations étaient bâties sans autorisation, et à chaque saison des pluies, tout s'écroulait sur les gens et les moutons, et à nouveau, on reconstruisait et on rafistolait tous les jours, après les enterrements. Les maisons étaient à l'image de l'état d'esprit des nouveaux occupants. Délabrement total. Les nouveaux occupants avaient passé leur temps à s'égosiller, à briser les ménages, à soulever ce qui restait encore dans le cerveau du peuple. De la violence étouffée !

Parmi le peuple, il y avait ceux qui s'en sortaient plus ou moins. Venus de loin, ils n'avaient pas de réticence devant la peine. Ils avaient fait toutes sortes de travail. Ceux qui étaient arrivés avec des chevaux, avec des ânes transportaient les bagages pour les autres. Ils coupaient comme les enfants les mauvaises herbes qui poussaient dans les égouts. Ensuite, ils les revendaient à des gens qui avaient des moutons et des chèvres en ville. C'étaient ces moutons et chèvres qui étaient vendus aux bouchers ambulants, et leur viande malade finissait dans quelques ventres qui en avaient les moyens, et les diarrhées, la dysenterie faisaient des ravages. Des boutons purulents apparaissaient partout sur les corps. Autant les sexes rétrécissaient, autant les bouches s'agrandissaient pour avaler tout ce qui passait. Les mouches, les cubes, les sachets en plastique, les moustiques. Les moutons, et les bœufs, et les vaches mouraient à force de manger les restes de nourriture avariée des gens de Yakar et à force de se disputer un sachet en plastique avec le peuple, qui s'accrochait aux flancs de la grande montagne. Le peuple ramassait aussi des bouteilles vides, des cadavres de boîtes de conserve, des bouts de carreaux cassés. Certains se mettaient sur un trottoir et d'autres les achetaient, à la surprise de ceux qui n'avaient pas d'imagination. Cette catégorie était celle qui faisait tout pour s'en sortir et qui essayait d'accumuler comme les nouveaux occupants, même sans commune mesure. Les tessons de bouteilles hérissaient le haut des murs pour décourager celui qui voudrait s'emparer de leurs pauvres biens achetés à crédit, ou au *Parc à Tout*. Les gens à Yakar amassaient de plus en plus et attisaient la convoitise de ceux qui n'arrivaient même plus à assurer un repas par jour. Ceux-là transpiraient à grosses gouttes, contrairement à ceux qui gaspillaient l'énergie en passant des journées dans des bureaux super-climatisés, utilisant le téléphone pour appeler des amis ou des maîtresses qu'ils cherchaient à éblouir avec une voiture Laguna ou une BMW, une « Be My Wife », achetées avec l'argent détourné de la dette et de l'aide. Moïse disait toujours que la Communauté internationale ne pouvait qu'être complice de la déchéance des peuples. Comment pouvait-elle avancer de l'argent à coups de poignées de main sous des lambris dorés et ne pas suivre l'utilisation de cet argent ? Il ne fallait rien signer sous des lambris dorés. Il fallait signer dans les quartiers, en présence du peuple. Pendant que de grandes réceptions étaient organisées pour la Communauté internationale, les venus de l'intérieur étaient là pour les petits métiers de la survie. Ils étaient accompagnés de leurs enfants, qui les aidaient et s'initiaient à leurs activités. Mais une génération plus tard, ils souhaitaient que les choses changent pour leurs enfants. Les enfants étaient envoyés à l'école. On rêvait.

Pour les nouveaux occupants, ce n'était même pas la peine de rêver. Leurs enfants poursuivaient leurs études à l'étranger. S'ils étaient nuls, ils pouvaient faire toutes les facultés, et s'ils voulaient revenir au pays sans diplôme, les nouveaux occupants allaient les faire embaucher dans les directions des grandes sociétés, ou les nommer présidents de conseils d'administration, ou conseillers en n'importe quoi. Ou pourquoi pas politiciens. Le métier le

plus facile. Il suffisait seulement d'être sans scrupules, de savoir mentir, voler, trahir, transhumer, changer d'avis tous les jours et manquer de vision. Et tous les autres étaient devenus tarés et n'y comprenaient rien. Pourtant, ils tenaient encore à envoyer leurs enfants dans des écoles où les salles de classe contenaient jusqu'à plus de cent élèves dans une pièce sans fenêtres parfois. Et ceux-là, sans relations, sans parti, ne savaient pas que les écoles étaient des gouffres d'où ne sortaient que des diplômés sans emploi, si jamais leurs enfants arrivaient à les avoir. Car pour les diplômés, d'autres les achetaient cash pour leurs enfants, même avec des mentions. Il était facile d'acheter des diplômes, dans les marchés, pour tous les niveaux : Ph.D., masters, DEA, tout ce qu'on voulait. Agrégation. Tout. Titres honorifiques, docteur honoris causa. Tout. Un écrivain pouvait s'acheter un Nobel, mais sans les couronnes ! Les nouveaux occupants avaient changé de besoins. Ils importaient leurs besoins avec les modes d'emploi. Ils étaient là mais vivaient différemment du peuple, devant lequel ils se pavanaient, devant des gens qui n'avaient fait qu'un repas insuffisant par jour. Ceux qui avaient fait plus étaient ceux qui attendaient leur tour pour prendre le pouvoir d'une manière ou d'une autre, ne serait-ce que pour évoluer dans les proximités pour le trafic d'influence, en encourageant le nouvel occupant à demeurer éternellement, à insister, à persister, à utiliser tous les moyens, même les plus diaboliques. Même la violence. La violence gratuite attisait un peuple qui avait égaré son cerveau dans la promiscuité et l'inceste. Les clans se formaient. La violence était le seul enseignement. Peuple contre peuple. Au lieu de peuple contre les nouveaux occupants ! Le scrupule, la vergogne, la dignité étaient partis depuis les années soixante.

Thiély ! Thiély !

Sama Thiély !

Sama Thiély naw na !

Aigle, Aigle !

Mon Aigle !

Mon Aigle s'est envolé !

Au pied de la Montagne Sacrée, la mère de Moïse avait complètement changé. Elle était devenue l'ombre d'elle-même. Elle vivait dans une mesure, sans eau, sans électricité, sans télévision. Elle qui voulait tant la télévision ! Et dire qu'en venant à Yakar, elle pensait secrètement que sa première acquisition serait une télévision ! Elle avait dit à Moïse qu'elle allait revenir à Birlane avec une télévision ! Son rêve s'était envolé dès son arrivée au pied de la Montagne Sacrée. Dans les maisons où elle faisait le linge, il y avait des télévisions qu'elle n'avait pas le droit de regarder. Alors que souvent elles étaient allumées sans personne devant. Zak et ses amis connaissaient à Yakar les endroits où regarder la télévision, quand ils étaient chassés des fenêtres des maisons à côté de leur pont. Ils avaient déniché la vitrine d'un magasin d'électroménager au centre de Yakar qui laissait, la nuit, quelques postes allumés pour la publicité gratuite, publicité qui faisait baver le peuple et lui donnait envie de partir. Et c'était là que, tous les soirs, à force de bras vigoureux et de menaces accrochées au visage, ils avaient fait de la devanture de ce magasin leur territoire. Quelques audacieux se mettaient derrière eux pour suivre au-dessus de leurs épaules le feuilleton. Parmi ces audacieux, il y avait les propriétaires de la rue, mais pas de la vitrine du magasin. Depuis les années soixante, la rue était envahie de gens qui en avaient fait leur domicile. Il y avait toutes sortes de gens. Des hommes, des femmes, des enfants, des enfants encore, de plus en plus d'enfants. Au départ, c'étaient les rejetés des familles ou les travailleurs saisonniers qui occupaient la rue. Mais de plus en plus, c'était une population de gens apparemment normaux qui arrivaient une nuit, deux nuits et s'installaient. L'espace devenait de plus en plus restreint et était même négocié par les propriétaires qui exigeaient une taxe à payer. Les premiers propriétaires de la rue furent les lépreux. La lèpre avait longtemps été considérée durant comme une

malédiction. Mais beaucoup de lépreux guérissaient. Comment gagner sa vie maintenant ? Avec ses moignons aux mains et aux pieds, ils ne pouvaient rien faire. Dans les familles, ils étaient plus ou moins rejetés, sauf quand ils avaient commencé à se débrouiller. Les lépreux, devenant propriétaires d'espaces dans les rues de Yakar, exigeaient des droits de cuissage sur les jeunes filles qui vivaient dans la rue ! Moïse disait toujours qu'il ne comprenait pas pourquoi c'était dans les grandes artères de la ville, les grandes avenues que les laissés pour compte éalisaient domicile, devant les grands magasins. Pour les fous « récents », c'était plutôt la grande place en souvenir des années soixante, avec leurs emblèmes incongrus. Des pays avaient des éléphants, des lions comme emblème.

Quel lion ?

Quel éléphant ?

Les lépreux et les autres mains-tendues s'installaient dans la journée devant les grandes banques, les grandes pâtisseries-salons de thé. Les gens gavés de gâteau au chocolat leur jetaient des pièces de monnaie sans les regarder. Ils les jetaient comme si elles les gênaient. Ces gens, pourtant, disaient qu'ils faisaient de la charité. Oui, ils avaient le sens de la morale ! Ils payaient mieux leurs employés de maison mais ne connaissaient pas leurs noms. Ils ne savaient même pas où ils habitaient, s'ils avaient une famille, des enfants, un chien, un chat ! Ils ne leur demandaient pas s'ils baisaient bien. Les jeunes filles handicapées, qui recevaient en dons d'organisations caritatives des chaises roulantes, avec la télévision, les photos, les discours, les bisous, les uniformes, partaient aussitôt avec dans la rue. Elles regagnaient les grandes avenues, les devantures des grandes banques, à côté des lépreux et des vendeuses de cacahuètes, qui devenaient confidentes et maquereilles. Les jeunes filles handicapées s'habillaient de mieux en mieux, coiffaient leurs cheveux avec élégance, se maquillaient comme des stars de la télévision, se parfumaient et posaient à côté d'elles des paires de chaussures à talons toutes neuves. Et pour un œil averti, dès qu'un véhicule s'arrêtait, qu'un homme élégant en sortait, entrait dans la banque, en ressortait, des limettes Calvin Klein aux yeux, un costume en lin fin porté avec allure, des Weston à boucles aux pieds, le manège commençait. Il s'arrêtait à côté d'une vendeuse de cacahuètes, comme pour chercher ses clés, comme pour allumer une cigarette, en lorgnant la jeune fille handicapée sûre de ses atouts. Tout ce manège finissait par des rendez-vous secrets à des heures secrètes. La jeune fille handicapée était soulevée comme un tas de linge fragile et se trouvait posée sur les coussins d'une voiture cossue. Sa chaise repliée était confiée à une des vendeuses de cacahuètes. Le tout était orchestré avec méthode. Ainsi le handicap n'était plus un handicap, il était devenu un atout avec ou sans chaise roulante. Et les nouveaux occupants continuaient à parler de l'expansion du sida, de la prostitution et du choléra ! Mais les nouveaux occupants ne savaient pas que la prostitution était à tous les niveaux, même chez eux.

Moïse disait :

« Ils sont tous, eux tous, des prostitués.

Tous, sans exception.

Celui qui se sent diffamé n'a qu'à venir me trouver.

Je vais lui déboucher les oreilles bouchées.

Je vais lui dessiller les yeux. »

« Moïse en connaît des choses », disait Zak en paradant devant ses compagnons.

« Je vous dis que mon frère, c'est quelqu'un comme lui qu'il nous faut. Il est comme le héros de notre feuilleton.

Il résiste. »

Et quand la dégradation affecta de plus en plus le peuple, des gens apparemment bien avaient commencé à s'installer n'importe où, et ces installations hétéroclites ressemblaient aux œuvres du grand artiste béninois Georges Adeagbo. Démunis, ces nouveaux venus

commençaient à mendier par-ci, par-là, pour s'acquitter des taxes d'occupation et du racket. Le peuple qui occupait les trottoirs devenait de plus en plus nombreux. Les trottoirs étaient pleins. Le peuple y était entassé et tassé, comme jadis dans les bateaux qui avaient emporté leurs ancêtres vers d'autres horizons. Il y avait des lépreux, des clochards, des aveugles avec des enfants, des albinos, des anciens fonctionnaires. Ils occupaient les trottoirs la nuit et le jour, ils s'éparpillaient dans Yakar pour mendier, mentir, voler, arnaquer, et certains se convertissaient rapidement dans la prostitution ou le proxénétisme. Et le mysticisme.

Zak et ses compagnons, à une certaine époque, avaient passé quelque temps avec cette race de propriétaires de la rue. Les premières nuits furent terribles. Zak et ses compagnons arrivaient difficilement à s'y faire. Mais à cette époque, ils n'avaient pas le choix. Pour faire leurs besoins, ils allaient dans les chantiers, qui étaient devenus d'immenses lieux de défection. Les odeurs pestilentiennes étaient insupportables pour ceux qui ne roulaient pas en bolide. Pour se laver, il fallait attendre que la nuit soit complètement tombée et défoncer un point d'eau. Parfois, ils avaient du mal à le refermer, et le lendemain, toute une partie de Yakar était inondée. Les nouveaux occupants ne pensaient pas au peuple qui dormait dans les rues. Même ceux qui habitaient au centre de Yakar. Les gros portails en fer forgé de leurs immeubles étaient encadrés par des lépreux, des gens couchés, des gens assis, des femmes, des hommes, des enfants, des bébés. Ils étaient habitués. Dans ces milieux-là, il n'y avait pas les éclats de voix, et les cris, et les pleurs des bébés malades, comme dans les quartiers populaires ou au pied de la Montagne Sacrée. Et dehors, le peuple défonçait tranquillement les relais d'eau. Le service des eaux vint tout sceller une bonne fois pour toutes. Et le peuple commença à se gratter comme des singes.

Le bruit lourd et sourd montait de plus en plus des entrailles de la terre, là-bas, dans la direction de Jérusalem.

Le feuilleton qui drainait toute cette foule, aussi bien dans les maisons que dans la rue, c'était *Zoulou*. Ce feuilleton avait créé autant d'enthousiasme que le précédent qui parlait de l'esclavage des Noirs. Avec ce feuilleton-là, le peuple avait su ce qui s'était passé. Car le peuple ne savait pas ce qui s'était passé. Puisque le peuple était la victime. Le peuple savait à présent que des gens venaient les attraper et les menaient enchaînés devant un roi ou seigneur local, et de là, il partait pour toujours. C'était pour cela que les uns reprochaient aux autres de les avoir vendus. Moïse se demandait si les gens avaient compris. Ces peuples déportés étaient les victimes des occupants locaux ou venus d'ailleurs. Les nouveaux occupants usaient des mêmes méthodes. Ils étaient tous les mêmes.

Le peuple a toujours été vendu aux enchères.

Au fur et à mesure qu'ils suivaient le feuilleton, le sentiment qui saisissait Zak et ses compagnons prenait une autre dimension. Le feuilleton n'était plus regardé. Il devenait leur histoire. Ils ne pouvaient plus s'en passer. Et tous les soirs, bien avant l'heure, ils retournaient devant la vitrine du magasin d'électroménager. Ils ne suivaient pas les nouvelles. C'était toujours les mêmes discours, les mêmes têtes des mêmes gens qui racontaient les mêmes bêtises au même peuple sans tête, sans mémoire, sans ambition, sans lendemain.

« Nous allons vous construire des hôpitaux. » Alors que le peuple était déjà condamné à mort. Plutôt des morgues ! Le peuple était à l'agonie. Les hôpitaux étaient là, mais il fallait payer pour y entrer, il fallait amener son ouate pour un pansement. Une femme qui devait accoucher, si elle n'était pas venue avec son alcool, ses antibiotiques, ses vaccins, son pagne pour servir de drap de lit, pouvait mettre bas devant une salle d'accouchement ou mourir.

« Nous allons vous construire des écoles. » Alors que le peuple n'avait plus de neurones. Les salles de classes étaient là, sans bancs, sans tableau noir. C'étaient les élèves qui devaient payer les craies, le tableau noir et compléter le salaire de l'enseignant.

« Nous allons vous construire des routes. » Alors que le peuple était couché, allongé

partout. Des routes dont les trois quarts du financement avaient déjà été détournés. Il y avait des chantiers inachevés partout. Les travaux étaient entamés pour faire bien et, quand les ventres étaient bien pleins, les travaux se figeaient.

« Nous allons, nous allons, nous allons... »

Et le peuple partait, s'en allait en lambeaux, errait. Les nouveaux occupants parlaient, mais le peuple ne les écoutait plus.

Mais le jour où le peuple se lèverait pour de bon, le jour où le peuple en aurait plus que marre, les nouveaux occupants ne s'en rendraient même pas compte, disait le prophète de la corniche. Les oreilles du peuple n'entendaient plus rien. Les ventres étaient vides, les cœurs étaient vides, les têtes étaient vides. Les quelques rescapés des idéologies progressistes s'étaient aliénés et, finalement, métamorphosés. Personne ne croyait plus en rien. Les uns utilisaient des alliances diaboliques, des coalitions sans queue ni tête, pour faire valoir leurs droits et leur liberté. D'autres transhumaient, parce que leurs épinards en boîte n'étaient pas assez beurrés à leur goût. Avant la diffusion du feuilleton, il y avait la publicité des produits des anciens occupants venus d'ailleurs revenus sous des habits d'investisseurs ou de prête-nom. Le peuple râlait. Il ne supportait pas ces publicités. Il voulait son histoire.

La Magie, c'est magique !

Guinness is good for you !

Nido, c'est le meilleur !

Nestlé, rien de tel !

Et c'était tous les soirs ainsi.

La publicité n'arrêtait pas, et le peuple n'avait pas de quoi acheter tous ces produits, sauf la magie, le Nescafé et les cigarettes au détail. L'alcool n'avait pas besoin de publicité, c'était gratuit. Tout le monde buvait. Pourtant les religions disaient...

Quelles religions ?

Les religions, c'était pour la parade, pour le suivisme, pour la mascarade, pour avancer en grade au service, pour gonfler l'électorat ou pour gagner à la loterie américaine.

Et le bruit lourd et sourd montait de plus en plus des entailles de la terre...

Les nouvelles, dans tous les journaux, sur tous les écrans, à une certaine époque, parlaient encore et toujours de l'Apartheid, de Mandela, de Robben Island, de Soweto, de Steve Biko, des barbelés, des chiens, des *pass*. Et à travers le pays, la musique, les noms des lieux, sur les voitures des transports publics, les noms des rues et des avenues honoraient Mandela et dénonçaient l'Apartheid. Les nouveaux occupants, dans leurs discours, reprenaient les même ! messages pour faire bien. Tout cela attisait Zak et ses compagnons. Ils sentaient leur poitrine se gonfler par un sentiment de haine contre les nouveaux occupants, avec leurs policiers et leurs hommes de main. Le peuple vivait sous Apartheid. Bientôt, ce serait le *pass* pour entrer dans Yakar. Déjà que le peuple n'entrait pas dans l'univers des nouveaux occupants !

Zak et ses compagnons sentaient vrombir en eux une nécessité de faire quelque chose. À la fin du feuilleton, ils en avaient parlé, reparlé, discuté, rediscuté, et la nécessité devenait de plus en plus impérieuse. Ils s'étaient retrouvés un soir sous leur lampadaire et avaient décidé ce jour-là de libérer le peuple, tous les peuples des geôles de l'inertie.

C'était possible.

Le feuilleton les avait stimulés, galvanisés, déterminés.

« Nous ne pouvons plus rester les bras croisés.

Nous en avons assez. Ce pays est foutu.

La musique, les associations, tout cela ne suffit pas.

Il faut de l'action !

Levons-nous ! »

Joseph Ki-Zerbo

Ce fut ainsi que Zak et ses compagnons avaient décidé d'entreprendre le grand périple.

« C'est où le sud ? demandait Mawdo.

Moi, je veux aller au nord. »

Zak ne lui avait pas répondu. Après avoir scellé leur destin dans un serment de sang, sous leur lampadaire qu'ils auraient voulu emporter avec eux pour éclairer leur route, chacun était parti de son côté pour se préparer.

Zak était allé voir le prophète de la corniche pour lui faire part de son projet de voyage. Il lui parlait comme il le faisait avec Moïse. Pour Zak, le prophète de la corniche était Moïse.

« Alors l'avenir ? lui dit le prophète de la corniche en l'accueillant.

Quoi de neuf dans l'errance ? ajouta-t-il.

— Je pars pour le sud, libérer les peuples ! » lui dit Zak d'une voix grave.

— Tu as raison.

Va réveiller les peuples.

L'Heure approche, lui dit le prophète de la corniche.

— Ensuite, nous allons remonter au nord », ajouta Zak.

Le prophète de la corniche le prit dans ses bras et le serra très fort, comme le faisait Moïse. Zak se sentit confiant et heureux.

Zak était resté longtemps avec le prophète de la corniche. Ils se tenaient l'un à côté de l'autre et arpentaient la corniche d'un bout à un autre. Le prophète de la corniche parlait, parlait, parlait. Il parlait de tout ce qui s'était passé dans ce pays depuis les années soixante. Zak, illuminé, était retourné avec excitation au pied de la Montagne Sacrée, qu'il voyait à présent différemment. Son père était assis sur la natte au milieu de l'espace de cour de la mesure. Sa mère était à l'intérieur et gémissait. Zak avait salué son père, qui ne lui avait pas répondu. Il regardait fixement la Montagne Sacrée.

« Ba'Moïse... » dit doucement Zak pour ne pas le surprendre dans son état second. Ba'Moïse ouvrit la bouche aussitôt :

« Ne m'appelle pas Ba'Moïse ! »

Zak leva les yeux vers la Montagne Sacrée et lui dit :

« Je veux partir.

— Partir où ? demanda son père en détournant sa tête de la Montagne Sacrée.

— Au sud !

— Quel sud ?

— Le sud ! »

Ba'Moïse s'était levé et avait regardé son fils :

« Tu veux partir ?

Tu as vu ce que moi qui voulais partir je suis devenu.

Et tu veux partir au sud pour y faire quoi ?

Tout le monde va au nord.

Ici, il n'y a que la Montagne Sacrée et la rue.

— Père, je pars au sud libérer les peuples. Ensuite, avec eux, nous remonterons au nord. »

Ba'Moïse s'était levé et était sorti de la mesure, en silence.

Gorgui Diène, qui n'était jamais loin, avait entendu tout ce que Zak disait à son père. Une idée avait germé dans sa tête. Le soir, il était arrivé à la mesure et avait pris Ba'Moïse par la main. Il l'avait entraîné au pied de la Montagne Sacrée.

Gorgui Diène pointa du doigt la montagne de déchets :

« Cette montagne que tu vois là aura notre peau si nous ne faisons rien.

Ne pourrions-nous pas envoyer Zak et Mawdo faire le grand saut, au nord ?

— Mais Zak parle de sud et non de nord.

— Tu sais où se trouve le sud ? dit Gorgui Diène.

C'est là, dit-il en pointant le doigt dans une direction, de l'autre côté du Fouta-Djalon. Ils doivent partir au nord.

C'est là-bas que tout monde se dirige.

— Mais comment vont-ils arriver au nord ? demanda Ba'Moïse.

— Ils vont partir par la route.

— Avec quels moyens ?

— La pièce d'or.

— Quelle pièce d'or ?

— La pièce d'or que vous avez.

Ils vont partir avec elle.

Ils ne vont pas la vendre. Ils ne doivent pas la vendre, je sais, mais elle peut les tirer d'un mauvais pas. On ne sait jamais. Nous allons leur trouver ce qu'il faut pour les prières.

J'ai déjà tout prévu.

Ils ramèneront plus que la pièce d'or.

Ils ramèneront des milliers de pièces d'or plus brillantes que l'or. Des pièces d'or dans des malles. Nous n'errerons plus.

Nous allons retrouver notre dignité.

L'errance ne sera qu'un mauvais souvenir.

Elle ne sera même plus un souvenir.

Elle sera balayée à jamais de notre mémoire en même temps que cette montagne.

— Oui, tu as peut-être raison, dit Ba'Moïse, sans conviction.

Et je crois que c'est même mieux que Zak parte.

Toutes les idées qu'il développe en ce moment, ce sont les idées de Moïse. Lui aussi, il risque de devenir fou comme son frère. Et pour sa mère et moi, ce serait la fin. »

Il promit à Gorgui Diène d'en parler avec sa femme.

Le même soir, dans leur mesure surchargée d'objets, Ba'Moïse s'était approché de son épouse qui geignait et lui avait dit :

« J'ai parlé avec Gorgui Diène. Il m'a suggéré une idée.

Je ne sais pas ce que tu vas en penser.

Tu sais, je prends de l'âge. Je m'assieds de plus en plus.

Je ne peux plus marcher longtemps.

Je ne peux plus errer.

Gorgui Diène m'a donc proposé d'envoyer Zak faire le grand saut, au nord, avec son fils Mawdo.

— Comment vont-ils partir ? » demanda sa femme allongée sur un tas de chiffons.

Elle s'était levée à moitié, avait regardé son mari et avait ajouté :

« Pour partir, il faut des moyens. Les gens disent qu'il faut des moyens pour les prières,

pour le billet, pour les réseaux parallèles, même pour certains employés du consulat.

Où trouver ces moyens ?

Dans cette montagne de déchets ? »

Son mari lui demanda de rester allongée et s'était approché d'elle :

« Gorgui Diène m'a parlé de la pièce d'or que nous avons. »

En parlant, Ba'Moïse se sentit troublé.

Comment Gorgui Diène savait-il qu'il conservait une pièce d'or, une pièce d'or qui appartenait à sa femme ?

Il en avait parlé une fois, se rappela-t-il.

« Oui, je crois que je lui ai dit une fois, qu'au moins nous avons la pièce d'or, quoi qu'il puisse arriver. »

Sa femme enfouit son visage dans les chiffons et lui avoua :

« Moi aussi, je lui avais dit une fois que je t'avais remis la pièce d'or de ma grand-mère quand tu devais prendre l'Horaire. »

Ils se regardèrent tous les deux et se couchèrent en silence sans dormir.

Et la pièce d'or fut remise à Zak pour entreprendre le voyage avec Mawdo. Zak prit la pièce d'or sans rien dire, regarda sa mère, se tenant face à elle. Elle lui saisit les deux mains, posa sa tête sur son épaule. Il se releva aussitôt, lui serra la main gauche et sortit, suivi de Mawdo qui avait toujours envie de s'allonger. Mawdo avait fait ses adieux à sa femme et à ses deux enfants : « Je reviens bientôt et je ramènerai beaucoup d'argent. Nous allons quitter cette montagne pour toujours. »

Gorgui Diène avait serré les mains de Zak et de Mawdo, et il avait commencé à pleurer. Pourquoi pleurait-il ?

« C'est l'émotion. Quand je pense à tout ce que vous allez ramener du nord, où il y a tout. »

Zak et Mawdo étaient passés devant la Montagne Sacrée au moment où elle était comme secouée par une terrible déflagration intérieure. La Montagne Sacrée grondait, et les couvercles sur les jarres d'eau se soulevèrent comme là-bas, à Birlane, avant les années soixante, quand le rugissement d'un lion produisait le même effet. Ba'Moïse s'était levé. Sa femme en avait fait autant, malgré son état de faiblesse. Dans les mesures à côté, le grondement de la Montagne Sacrée avait fait lever les gens tout autour. Le peuple de la Montagne Sacrée était là, debout, face à elle. La Montagne Sacrée semblait vouloir s'arracher de la terre. Quelques instants après, elle se calma et le bruit lourd et sourd continuait à monter des entrailles de la terre.

Zak avait retrouvé au pied de la montagne ses deux autres compagnons, et ces derniers lui avaient dit qu'ils ne voulaient plus faire partie du voyage. Ils voulaient aller au nord. Et puis, ils n'avaient pas pu rassembler les moyens nécessaires. Leurs parents n'avaient plus rien à hypothéquer, même pas leurs vies qui étaient déjà gagées.

« Écoutez, nous irons au nord après.

Là, nous allons d'abord libérer tous les peuples du sud et nous allons nous diriger au nord pour déposer devant les pieds de leur indifférence notre misère.

Ensuite, nous irons débayer la direction de Jérusalem.

— Mais Zak, tu parles comme ton frère Moïse !

— Non c'est le prophète de la corniche qui parle comme Moïse.

Il est Moïse.

Moïse est la parole.

Moi, je suis l'action. »

Ils se serrèrent la main et promirent de se retrouver au nord. Mawdo, qui traînait les pieds, s'était arrêté.

« Ah non ! Tu ne vas pas t'allonger maintenant.

— Zak, moi aussi je préfère t'attendre ici ou te retrouver au nord. Et puis, pour nos parents, nous allons au nord, dit Mawdo.

— Allez, viens Mawdo, nous devons faire le voyage ensemble.

Viens, suis-moi. »

Mawdo, en traînant les pieds, suivait Zak vers la gare de Yakar.

Le bruit lourd et sourd de la Montagne Sacrée semblait les poursuivre.

C'était la première fois que Zak allait prendre l'Express. À Birlane, les gares étaient à l'abandon. Les bâtiments étaient là avec leurs hirondelles qui n'avaient pas suivi l'Horaire. Ces hirondelles étaient là depuis le temps des anciens occupants venus d'ailleurs. Les hirondelles étaient restées pour le devoir de mémoire. Zak aimait aller se promener à la gare comme tous les enfants de Birlane. La gare sentait l'huile, la graisse aux odeurs lourdes et fortes. Avec les autres enfants, ils jouaient dans les wagons délabrés. Ils couraient dans les hangars, où des locomotives s'étaient endormies sur leurs rêves de voyages.

Il y avait deux Express qui reliaient Yakar à Tago. Il y avait un Express de Yakar et un Express de Tago. L'un partait le lundi et l'autre le samedi. Le jour où Zak et Mawdo partaient était un lundi. Un lundi matin. Ils étaient arrivés à la gare de Yakar, où ils n'avaient jamais mis les pieds, dans leur errance. C'était une grande gare, avec une grande voûte à l'intérieur. Pendant que Zak, qui était d'office le maître de leur voyage, était allé acheter les billets, Mawdo regardait, appuyé contre un poteau tordu le peuple qui se trouvait dans la gare. Il y avait des Maliens, des Sénégalais, des Guinéens, des Gambiens, des Sarakolé, des Mandingue, des Socés, des Wolof, des Ivoiriens, des Burkinabés, des Blancs, des femmes, des enfants tenus à la main, des vieux, des mendiants, des lépreux, des enfants errants, et des déchets qui s'entassaient pour se diriger vers la Montagne Sacrée, dans la direction de Jérusalem. Les gens parlaient dans des langues différentes. Ils semblaient tous se connaître. Ils ne se connaissaient pas, c'était leurs conditions existentielles qui étaient identiques. Sauf les Blancs qui cherchaient la différence. Mawdo s'était approché d'une échoppe où l'on servait du quinquéliba chaud, du café au lait avec du pain beurré, du pain mayonnaise et du pain haricots. Il avait le ventre qui faisait du bruit. Quand Zak revint, Mawdo lui dit :

« Zak, j'ai faim !

— Ce n'est pas le moment de parler de faim ! lui répondit Zak.

C'est trop tôt. Nous avons un long voyage à faire !

— Même si nous avons un long voyage à faire, nous devons manger, lui dit Mawdo, presque au bord des larmes.

— Mais toi, est-ce que tu mangeais à ta faim ?

Et puis, ce ne sont pas des choses à me dire !

Tu vas me fâcher, Mawdo ! »

Mawdo se ragaillardit et lui cria :

« Si c'est ça, moi je n'y vais plus ! »

Zak le regarda et s'étant approché de lui, avec calme :

« Tu peux rester si tu veux.

Nous avons scellé un serment et, toi, tu veux le briser. »

Mawdo, qui avait retrouvé une certaine ardeur, pointa l'index droit en direction de Zak :

« Oui, je le brise.

Je ne veux plus partir.

Je ne veux plus aller ni vers le sud ni vers le nord.

Je ne veux plus !

Je veux mourir ici comme les autres.

Avec tout ce qu'on raconte sur les voyages, les gens qui meurent sur les routes, dans le

désert, dans la forêt, dans les mers. Les gens qui sont dépouillés, violés, torturés. Non, s'il faut mourir, je veux mourir chez moi, auprès de ma femme et de mes enfants. »

Zak se départit de son calme et recula de deux pas comme pour mieux voir Mawdo. Il le toisa de haut en bas et s'approcha à nouveau de lui :

« Qui t'a demandé de venir ?

Toi, tu n'as pas de chez toi.

Ton chez toi, c'est celui des exclus.

Tu es un poltron, tu manques de courage, et tu es un traître !

Tu vas gonfler les rangs des allongés.

Tu vas encombrer les trottoirs de Yakar.

Tu vas fouiller dans les décharges surabondées.

Tu vas déféquer dans les chantiers.

Tu vas errer comme les autres.

Tu vas gonfler le peuple des errants.

Si tu ne veux plus partir, retourne dans ta déchéance. »

Mawdo baissa les épaules :

« Je n'ai pas dit cela, j'ai dit que j'ai peur.

Je pense que cela doit être pareil partout.

Le sud, c'est le sud.

Nous sommes dans le sud.

Pourquoi chercher d'autres sud ?

Moi, je veux aller au nord.

Et puis, c'est ce que nous avons dit à nos parents.

C'est au nord que cela se passe. Tout le monde part au nord.

Là-bas, il y a du travail, il y a de l'argent, il y a un mieux-être, il y a à manger. J'ai vu cela à la télévision. Là-bas, c'est bien. Tout le monde y est heureux. »

Zak était excédé. Il avait mis les mains dans les poches ; il allait et venait. Il s'approcha à nouveau de Mawdo. Il avait le visage si proche de lui que Mawdo avait reculé d'un pas, manquant perdre son équilibre.

« Nous n'allons pas au sud pour un mieux-être, pour de l'argent. Nous allons au sud pour libérer les peuples. Nous allons au sud pour mobiliser les peuples. Et tous ensemble, nous allons marcher sur le nord. Nous allons étaler ce que les nouveaux occupants et leurs complices ont fait de nos peuples. Nous allons nous exposer au monde. »

Zak s'était approché à nouveau et Mawdo avait encore reculé. Zak continua sur sa lancée :

« Toi, tu ne connais que ta petite misère avec ta petite famille.

Tu ne connais que ton père qui a passé sa vie à faire comme les autres, à se plaindre, à mendier, à errer. Ta mère est morte écrasée par un camion sans freins, devant son plateau de cacahuètes et de beignets, qui vous aidait à survivre.

Tes sœurs font la prostitution, tu ne sais même pas où elles sont.

Tes frères font la prostitution, tu ne sais même pas où ils se trouvent.

Ton père erre dans Yakar et rackette le mien.

Ce n'est pas ce que *Zoulou* nous a montré. »

Mawdo lui dit les deux mains tendues vers Zak comme pour se protéger :

« Moi, j'ai peur, c'est tout. C'est humain.

Comment peut-on partir ainsi ?

Le sud, c'est où ?

Où allons-nous exactement ? »

Zak ferma les yeux et lui répondit :

« Nous partons, c'est tout.

Le sud, c'est le sud.

N'importe où sera le sud, n'importe où est déjà le sud pour nous. Nous sommes les peuples du Sud.

Allons libérer le peuple et les peuples. Tous les peuples.

— Mais qu'est-ce que tu racontes ?

De quels peuples parles-tu ? »

Mawdo toucha l'épaule de Zak d'une main. Il le prenait pour un fou « récent » chaque fois qu'il citait son frère.

« Les peuples des temps modernes. Les peuples qui ne pensent plus, qui ne dorment plus, qui ne mangent plus, qui ne rient plus, qui ne baisent plus, qui ne sont pas vivants ! »

Zak parlait comme s'il parlait à toute la foule sur les quais.

Mawdo le regarda de travers :

« Tu délirés. Pourquoi allons-nous libérer des peuples ailleurs alors que tu disais que Moïse parlait du peuple ?

— Il ne s'agit plus de pays.

Il s'agit d'un continent, des continents, du monde.

Nous allons libérer tous les peuples.

Pour réveiller ceux qui sont endormis.

Pour faire lever ceux qui sont allongés.

Pour faire cesser l'errance.

Et tous ensemble, nous allons dévier les déchets jetés dans la direction de Jérusalem.

Je préfère ce destin à l'errance. »

— Moi, je ne suis pas convaincu », lui dit Mawdo, qui avait détourné la tête et la secouait de droite à gauche.

Zak le gifla. Une telle gifle, il n'en avait jamais reçue. Il avait subi toutes sortes d'humiliations, mais il n'avait jamais reçu de gifle. Zak était debout, les mains le long du corps, la tête baissée. Mawdo regardait Zak comme pour une dernière fois. Ils ne s'étaient pas parlés. Un silence pesant planait au-dessus d'eux. Tout autour, les gens continuaient à aller et venir, à parler, à crier. Certains avaient les bras, les têtes, les dos chargés de bagages. Les gens bousculaient Mawdo. Ce dernier vacillait, évitait les chocs. Zak, sans regarder Mawdo, lui demanda de le suivre. Mawdo était resté immobile au milieu de cette foule qui allait et venait. Il regardait Zak se diriger d'un pas décidé vers les quais. Zak ne s'était pas retourné une seule fois. Il suivait ou précédait ceux qui semblaient vouloir prendre l'Express. Il y avait beaucoup de femmes. Les femmes étaient les principales voyageuses dans ce pays pour la survie. Les femmes étaient la visibilité dans ce pays. C'étaient les femmes qui se levaient encore ! C'étaient les femmes qui assuraient. Dans leurs familles où les hommes avaient démissionné depuis longtemps, depuis les programmes d'ajustement structurel, c'étaient les femmes qui étaient debout. Les femmes n'étaient pas allongées. Les femmes étaient debout pour la survie d'un continent entier. Il y avait des femmes qui faisaient du commerce, des femmes qui faisaient la prostitution sauvage, des femmes qui immigraient.

L'Express que Zak et Mawdo devaient prendre était déjà en gare. Il datait de la période d'occupation. Les wagons étaient moins nombreux que d'habitude, dans un état de délabrement lamentable. Pourtant, il y avait encore des wagons qu'on disait des wagons-couchettes, des wagons de première classe, des wagons de deuxième classe. Mais les gens ne faisaient pas la différence en achetant les billets. Ils rentraient dans n'importe quel wagon, avec des baluchons, des valises, des poulets vivants, des poulets grillés, des chèvres vivantes, des moutons. Il y avait un tel tohu-bohu que les contrôleurs n'arrivaient plus à rien contrôler. Zak regardait tous ces voyageurs indisciplinés. Ils n'étaient pas indisciplinés, disait-il. Ils étaient à l'image des nouveaux occupants. Ils s'en fichaient. Le pays fonctionnait dans le

jemenfoutisme érigé en plan de développement, en institution. Les voyageurs prenaient le même train pour les mêmes destinations. Pourquoi y aurait-il des premières classes, des deuxième classes, des couchettes et des wagons sans couchettes ? La déstructuration socio-culturelle des années soixante avait détruit les valeurs traditionnelles où, s'il n'y avait pas de wagons première classe, de wagons-lits et de wagons-couchettes, il y avait de la discipline. Les nouveaux occupants avaient laissé l'indiscipline s'ériger en système, pour brouiller les pistes. Les contrôleurs, eux, attendaient ces voyageurs au tournant. Au moment du contrôle des billets, ils allaient tous les avoir. Ils allaient payer des pénalités qu'ils allaient mettre dans leurs poches. Ainsi, eux aussi, ils pourraient faire du tape à l'œil comme les nouveaux occupants. Zak et Mawdo, qui finalement le rejoignit, essayaient de se frayer un passage. Dans sa détermination d'aller libérer les peuples, Zak ne pouvait pas se comporter comme ceux qu'il dénonçait. Zak s'était approché d'un contrôleur qui s'engueulait avec des femmes au milieu d'enfants et de nombreux et énormes bagages. Les femmes levaient les mains au ciel. Elles arrachaient leurs mouchoirs de têtes en signe de malédiction. Le contrôleur devait faire attention, car ces femmes étaient capables de se mettre nues, et cela, c'était l'ultime malédiction. Tout ce qui portait malheur dans les valeurs traditionnelles avait été gardé et tout ce qui était constructif comme le travail bien fait, le dialogue, l'amabilité, le respect, l'écoute, étaient partis dans les années soixante. Zak s'était approché du contrôleur pour lui montrer leurs deux billets et savoir dans quel wagon monter. Le contrôleur avait dévisagé Zak, ensuite Mawdo, et le visage furieux, il leur avait dit de lui foutre la paix sinon ils n'allaient pas rentrer dans l'Express.

Échauffé, Zak prit le contrôleur par le col de sa chemise de service élimée depuis les aimées soixante. Zak le souleva, et les pieds de ce dernier s'emmêlaient dans les bagages des femmes posés partout sur le quai. Les voyageurs qui étaient déjà montés dans l'Express se bouscullaient aux fenêtres pour assister au spectacle. Les voyageurs riaient, s'éclataient et commençaient même à parier sur l'un ou l'autre. Les uns donnaient des noms à leur favori comme Sugar Ray Robinson, Mohamed Ali, Foreman, Frazier, Tyson. Les autres donnaient des noms comme Double-Less, Falaye Baldé, Tyson, Tapha Guèye, Boy Sérère, Yékini, Bombardier, Tyson bis. Le peuple pariait sur sa misère, toutes dents dehors.

La casquette du contrôleur tomba et dévoila son contenu. Sous sa casquette, le contrôleur avait des plumes de pigeon Mariama, des cauris et un petit serpent séché. Toutes ces choses allaient le protéger des malédictions et, surtout, allaient lui permettre de soutirer de l'argent aux voyageurs, sans récriminations ou plaintes de leur part. Leurs bouches allaient être scellées par la vipère séchée. Les cauris allaient faire fructifier l'argent qu'il allait leur prendre pour n'importe quel prétexte, et tous les prétextes étaient bons. Les gris-gris allaient le protéger des gris-gris des voyageurs qui aussi s'en mettaient autour des reins, sous les coiffes, pour ne pas payer les contrôleurs racketteurs. Et aussi les douaniers abusant de leur pouvoir comme les nouveaux occupants, et pour que leurs marchandises arrivent à bon port sans contrôle. Les voyageurs aux fenêtres se tordaient de rire et lançaient des cris qui n'avaient rien à envier à une fête Cherokee ou Apache. Ceux qui se trouvaient sur les quais avaient laissé leurs bagages par terre et avaient fait un cercle autour de Zak et du contrôleur. Les enfants qui accompagnaient les femmes levaient les bras comme pour leur demander d'arrêter puis se mettaient à pleurer. Une des femmes leur avait demandé de se taire et, pour toute solution, elle avait ôté une de ses chaussures et les frappait avec sur la tête. Un autre contrôleur était arrivé, alerté sûrement par les cris, les rires du peuple amassé, les chèvres qui se sauvaient en silence pour ne pas attirer l'attention sur elles, à travers les rails. L'autre contrôleur avait un sifflet qu'il brandissait comme une arme de dissuasion. Il n'en avait pas besoin. Personne ne faisait attention à lui. Il mit le sifflet à la bouche et commença à siffler comme un forcené. Rien n'y fit.

Zak lâcha le contrôleur qui transpirait et il s'éloigna. Le peuple était déçu. Certains voyageurs disaient que Zak n'était pas celui qu'ils croyaient. Comment Zak pouvait-il les priver d'un spectacle ? Le peuple raffolait de spectacles. Tout était bon pour qu'il se rassemble et se mette à expliquer à qui mieux mieux ce qu'il s'était passé. Le peuple avide de spectacles se retrouvait à faire d'autres spectacles. Les voyageurs finissaient par s'engueuler et en venaient aux mains et aux bras, après avoir presque épuisé le vocabulaire injurieux de leurs dialectes. Les journées du peuple passaient de l'errance au spectacle. Et tout le monde suivait. Certains journaux relataient ces faits spectacles à leur une ! Le peuple se voyait sur les pages de garde et s'exclamait encore plus. Le peuple s'exclamait de sa propre misère. Ces journaux, comme les nouveaux occupants, passaient à côté de l'essentiel. Ces journaux étaient à l'image des nouveaux occupants. Alors que le peuple avait besoin d'éducation. Le peuple pouvait fournir cet effort. Le peuple devait fournir cet effort. C'était une question urgente et, sans elle, le peuple ne s'en sortirait pas.

« Que le peuple se calme et réagisse pour un changement radical ! Sinon, c'est l'inéluctable déchéance. Cette déchéance n'a rien de physique. C'est dans la tête. Le peuple doit changer d'attitude. Mais le mal est allé tellement loin qu'il faudrait un minimum de quelques siècles. Et il faudrait encore plus pour que le peuple soit complètement libéré de la déchéance, disait Moïse.

— Dix mille ans minimum ! » disait Lam's à l'occasion, en riant.

Le peuple devait redevenir ce qu'il était avant les années soixante.

Blondin Diop

À Birlane, Moïse ne sortait que rarement depuis le départ de sa mère. Il marchait seul dans la maison. Quand ceux qui n'étaient pas encore partis le voyaient, ils tournaient la tête en se disant que la malédiction s'était abattue sur lui.

« Que voulez-vous ?

Dans ce pays dès que quelqu'un commence à s'en sortir, il est brisé. S'il était de chez Maman Monique, en pays Lari, on aurait dit que c'était un de ses oncles qui lui avait jeté mystiquement un mauvais sort.

Ce fils a été brisé.

Il lui faut beaucoup de prières. »

Et un jour, Moïse s'en était allé. C'était un lundi.

Moïse avait marché de Birlane à Yakar, disait-on.

Voulait-il retrouver sa mère, la seule personne dont il était sûr qu'elle l'aimait malgré tout ? Peut-être aussi partait-il à cause de la célèbre danseuse qui, depuis le départ de sa mère, lui apportait à manger chaque jour. Elle restait tard le soir avec lui, et les langues qui restaient à Birlane pour ruminer les vents disaient que la danseuse devait faire attention. Moïse avait attrapé peut-être une maladie mystérieuse qu'il pouvait lui passer. Mais Moïse, malgré l'extrême attirance qu'il avait pour la danseuse, ne lui avait jamais fait une proposition dans ce sens. La danseuse était encore plus attirante quand elle arrivait chez Moïse. Elle portait toujours un habit léger qui mettait en valeur son corps. Moïse distinguait presque son entrefesses, ses seins qui le narguaient en bougeant dans tous les sens. Il était excité, avait follement envie d'elle. Et quand il n'en pouvait plus de se contenir, il lui demandait de partir. Il se couchait sur son lit et, d'une main, il se broyait le sexe jusqu'à la jouissance en rêvant de fesses libres et de seins au vent.

Peut-être partait-il pour revoir son frère Zak ?

Quand il était arrivé à Yakar, Moïse était allé voir Alioune Sow dans son atelier exigu, où il travaillait sur son exposition à la Montagne Sacrée. Moïse pouvait partager les difficultés d'Alioune Sow, comme il le lui proposait, mais les récriminations de la famille de ce dernier, les plaintes et les complaints, firent que Moïse avait choisi la corniche, de l'autre côté de la Montagne Sacrée, le jour même de son arrivée. La corniche où le prophète avertissait le monde de l'apocalypse imminente.

Quand Moïse était arrivé à la corniche, il avait trouvé le prophète de la corniche, qui lui dit :

« Tu es Moïse ? C'est toi que j'attendais.

Je pars dans la direction de Jérusalem.

C'est de là-bas que tout va se décider.

Au pied de la Montagne Sacrée.

Ce sera l'apocalypse ou alors la Montagne va fleurir.

Samedi est le jour J. »

Le prophète de la corniche s'en était allé, en levant les bras au ciel. Moïse le regardait partir en tournant la tête dans tous les sens. Avec la dialectique, Moïse ne croyait pas tout à fait aux miracles. Avait-il peut-être tort ?

Ce fut ainsi qu'on commença à parler du fou de la corniche dès le lendemain. Cette corniche, il la connaissait pour y avoir été avec des camarades souvent le soir pour refaire le monde, quand il était à l'université et qu'il sortait de sa chambre si chaleureuse avec de la musique de Charlie Parker, Miles Davis ou Thelonious Monk. Et quand le débat tournait toujours sur le problème de l'éthique, de la justice, de la décence. Pour eux, il ne fallait plus attaquer de front les victimes de l'injustice sociale, économique, culturelle. Il ne fallait plus parler des dominés, des sous-développés, des pauvres, des pays en guerre, des guerres civiles, des massacres, des milliers d'errants. Il fallait parler de la problématique des nouveaux occupants. Comment, ou dans quel état d'esprit pouvait se trouver un nouvel occupant ? De quelle pathologie souffrait-il ? Vautré chez lui, une femme rassasiée, devant lui, des enfants bios suralimentés ! Insensible à la misère qui l'entourait, indifférent à l'errance d'un peuple !

Alioune Sow passait chaque jour voir Moïse sur la corniche. Lam's passait aussi au retour de ses pérégrinations aux feux rouges de Yakar, où il arrachait chaînes et bijoux de valeur à celles qui osaient se les payer. Et quand Moïse parlait devant Lam's, celui-ci en souriant malicieusement lui disait :

« Non, *Boy*, cela ne se passe pas comme cela chez eux.

Boy, je connais beaucoup de choses sur eux.

Ils ne vivent pas aussi simplement. Ils sont toujours inquiets.

Les maris, ces temps-ci, ne s'occupent que de parier de la "chose". Ah, si je pouvais savoir ce qu'est cette "chose", je la leur volerais. Mais *Boy*, moi, les maris ne m'intéressent pas. Ce sont les *Guels*, les filles.

En ce moment, j'ai trouvé une *Guel* incroyable. Et elle en veut. *Boy*, cette femme est incroyable. Une extraterrestre. Je crois que finalement je préfère les extraterrestres. Tu ne peux pas savoir, *Boy* ! Son corps est comme une purée de bananes, à la crème parfumée de senteurs inconnues qui vous envoient loin d'ici, de cette crasse et de cette misère. Je vous raconterai comment je l'ai rencontrée. Je dois y aller. À plus. » Et Lam's s'en allait.

Quand Alioune Sow, qui était resté un peu, partait aussi, Moïse continuait à parler aux vents, à la mer, aux oiseaux, aux rochers, aux falaises, aux îles. Moïse levait le bras au ciel et parlait aussi à Dieu. Peut-être existait-il ? Si c'était le cas, ne voyait-il pas l'errance de son peuple ? Moïse était maintenant connu de tous les automobilistes qui passaient sur cette corniche. Et quels automobilistes ! Tous ceux qui avaient tout et qui habitaient dans les meilleurs quartiers, dans des maisons qui surplombaient l'océan. Dans un autre univers ! Leur univers !

« Le prophète est parti.

Le fou est arrivé.

Décidément.

Mais comme nous ne sommes pas concernés, où est le problème ? »

Et Moïse allait et venait dans un sens et dans l'autre. Moïse n'arrêtait pas de marcher. Son corps luisant de sueur, son T-shirt sur une épaule ou tenu à la main, par temps de chaleur. Il ne prenait du répit que quand Alioune Sow ou Lam's venaient le retrouver. Moïse disait à l'un ou à l'autre qu'il aurait tant aimé revoir sa mère. Mais il ne pouvait pas aller à sa recherche. Il ne voulait pas la trouver. Elle devait être dans le ventre de Yakar, le monstre qui ingurgitait la misère du peuple.

Alioune Sow lui promit que le lendemain il irait vers les décharges. Il avait entendu dire que le peuple qui arrivait s'entassait au pied de la grande montagne, la Montagne Sacrée.

L'Horaire, paraît-il, ne rentrait plus dans Yakar. Il s'arrêtait maintenant non loin de cette montagne, car l'entrée de Yakar était bloquée par les décharges.

Et le bruit lourd et sourd montait de plus en plus de la terre.

Moïse avait demandé aussi des nouvelles de Zak. Lam's lui avait dit qu'il le rencontrait de temps à autre dans la rue, mais il ne savait pas où il habitait :

« Ici, le peuple habite dans la rue.

Il n'a pas de domicile.

Mais je vais essayer de le retrouver.

Il a l'air d'un illuminé, ton frère !

Zak est différent des autres. Il a quelque chose de plus.

Je voulais le mettre dans le système.

Mais il ne fait pas l'affaire. Zak est un illuminé, *Boy*.

Moïse, c'est toi qui a influencé ton frère.

Il est passé par ton école, *Boy*. Il est foutu. »

Moïse, Alioune Sow et Lam's ne savaient pas que Zak était à Yakar.

Sur le quai de la gare, Zak s'était éloigné du contrôleur et de la foule de gens amassés pour un éventuel spectacle. Mawdo le suivait avec nonchalance. Un autre contrôleur était derrière eux et il avait attrapé Mawdo qui traînait le pas. Il l'avait attrapé par le bras et l'avait violemment tiré. Mawdo tomba, et le contrôleur mit son pied sur lui. Zak se retourna et se fraya un passage à travers la foule qui s'était désintéressée de lui et entourait, à présent, le contrôleur et son compagnon.

« Lâchez-le tout de suite ! » ordonna Zak.

Le contrôleur siffla plus fort, et aussitôt, d'autres contrôleurs, des policiers, des douaniers, des gens qui ne sont dans rien mais qui sont dans tout, surgirent de toutes parts. Les gens étaient nombreux sur les quais. Quand ils virent les gens en uniforme qui s'approchaient, certains d'entre eux détalèrent à travers les rails. Zak était seul au milieu du reste de la meute, qui était entre rire et crainte secrète. Mawdo, toujours retenu face contre terre sur le quai, ne se débattait pas, ne bougeait pas. Zak s'était approché du contrôleur et avait son visage si près qu'il voyait le fond jaunâtre de ses yeux. Le contrôleur puait. Il sentait la bière et le petit cola. Ils se toisèrent, et le contrôleur méprisant repoussa Zak de la main. Celui-ci tituba mais ne tomba pas.

« Ôte-toi de là, ce n'est pas ton affaire !

Occupe-toi de ce qui te regarde ! » dit le contrôleur, qui reprit son sifflet et continuait à siffler dans toutes les directions, sauf celle de Jérusalem.

« Il est avec moi.

C'est moi le responsable.

Je m'appelle Zak !

Je suis le frère de Moïse. »

— Ah bon ? Tu veux jouer au héros !

Qui es-tu ?

Un sorcier ?

Qui est Moïse ?

Un bandit ?

Ôte-toi de là, voyou ! »

Les autres contrôleurs et les gens en uniforme étaient arrivés et s'étaient emparés de Zak qui se débattait dans tous les sens. Il essayait de se rappeler le feuilleton *Zoulou* pour chercher comment résister à ses assaillants. Il fut maîtrisé, et des menottes cliquetèrent à ses poignets. Le cri qui sortit de sa bouche était celui d'un fauve pris au piège. Il essayait d'arracher de ses

poignets les fers qui s'enfonçaient dans ses chairs. Il avait les yeux rouges. Il tournait dans tous les sens, mais les gens en uniforme appliquèrent les méthodes assimilées des anciens occupants locaux et venus d'ailleurs, et il fut maîtrisé. Certains voyageurs aux fenêtres des wagons ne riaient plus. Ils pensaient que les gens en uniforme étaient inhumains. Comment pouvaient-ils traiter ainsi ce jeune homme ? Ils disaient que ce n'était pas normal. Ils disaient que, dans ce pays, il se passait des choses incroyables. Ils disaient que les gens en uniforme avaient trop de liberté. Ils disaient que les nouveaux occupants avaient lâché le pays dans le jemenfoutisme érigé en système. Ils disaient que les nouveaux occupants ne pensaient qu'à se remplir les poches. Ils disaient que, s'ils avaient su, ils n'auraient pas accepté de vendre leur vote. Ils disaient qu'ils étaient des menteurs. Ils disaient que tout ce qui les intéressait, c'était le pouvoir pour eux-mêmes, leurs familles, leurs clans, leur tribu, leur ethnie, leurs alliés. Ils disaient que ce pays était mal dirigé. Ils disaient que les nouveaux occupants s'en foutaient du peuple. Ils disaient que ce pays était de la merde. Ils disaient qu'il fallait quitter ce pays et aller ailleurs.

Parfois, dans un réveil brutal, le peuple s'exprimait.

Mais c'était la « bouche » seulement.

Aussitôt, il retombait dans son engourdissement et s'endormait. Pendant que Zak était emporté par les gens en uniforme, Mawdo était toujours face contre terre sur le quai avec le pied du contrôleur sur la tête, un contrôleur qui continuait à siffler. D'autres contrôleurs demandaient aux voyageurs encore sur les quais d'entrer dans les wagons, car l'Express allait bientôt partir. Ces voyageurs, au lieu de monter dans l'Express, étaient toujours autour du contrôleur qui tenait Mawdo sous son pied. Certains parmi eux étaient là, défaits par le spectacle.

« Alors, et lui, qu'est-ce que vous allez en faire ?

Vous voulez le tuer ou quoi ? » osa crier quelqu'un qui se cachait derrière quelqu'un.

Le contrôleur leva son pied du dos de Mawdo.

Le jeune homme était resté couché, face contre terre.

« Lève-toi et va-t-en !

Et que je ne te voie plus sur mon chemin ou sur mes rails, vaurien, bâtard ! »

Mawdo ne se levait toujours pas.

Mawdo ne se lèverait plus.

Mawdo était mort.

Une femme posa les mains sur sa tête et hurla à la mort.

Le pied du contrôleur. Les coups de sifflet. Le peuple excité par les coups de sifflet assourdissants. Les gens qui avaient accouru. Les bagages qui tombaient les uns sur les autres. Les porteurs qui se frayaient un passage. Les pousse-pousse brinquebalants. La vitre d'une fenêtre qui s'était brisée sous le poids des voyageurs. Les chèvres qui s'étaient enfuies. Les voyageurs qui jetaient des choses. Des bouteilles en plastique vidées. Des noyaux de fruits secs. Des crachats de toutes les couleurs. Des crachats de toux chroniques, malgré l'ingurgitation d'infusion de feuilles de toutes sortes, de gélules achetées au marché. Crachats de dégoût. Crachats d'insolence. Crachats de mort.

Mawdo ne se lèverait plus.

Mawdo était mort.

Mawdo, le fils de Gorgui Diène, qui rêvait d'aller au nord dans un Express, était mort !

Mawdo, le jeune père de famille qui souhaitait le meilleur pour sa jeune épouse et ses enfants, était mort !

Mawdo, qui voulait s'en sortir, était mort !

Mawdo, qui ne pouvait plus pêcher dans son océan, était mort !

Mawdo, qui depuis sa naissance accompagnait les autres pêcheurs faire des offrandes aux

divinités de la mer, était mort !

Mawdo, qui ne voulait plus rester les bras croisés comme ses pagaies dans la mesure, était mort !

Zak avait été emmené après avoir reçu des gifles, des coups de poing. Zak avait le visage tuméfié, un œil fermé, la bouche sanguinolente. Zak était défait.

Lui ! Zak !

Lui, le bras de son frère !

Non ! Non ! Non !

Zak était enfermé, au bord de l'évanouissement, dans le magasin des bagages saisis. Il y avait entre autres des sacs de fonio, de bananes, de plantains, d'ignames. Ce que le peuple devait manger ! Zak était jeté dans cette prison de fortune qui était pire que celle de la grande prison, trônant toujours dans ce quartier populaire à la limite du monde des anciens venus d'ailleurs et du peuple d'alors. Il y avait passé une nuit au cours d'une espèce de rafle pour faire bien, surtout lors de visites officielles d'autres occupants anciens ou nouveaux. La prison était une prison célèbre. Des prostituées aux mères indignes, aux arnaqueurs de visas, à ceux qui détournaient les deniers publics et qui n'étaient pas du parti au pouvoir, aux opposants qui cherchaient de la visibilité coûte que coûte !

Zak n'avait repris ses esprits qu'au milieu de la journée, quand un rat avait commencé à grignoter un de ses orteils, et il avait sursauté. Le rat malicieux s'était sauvé entre deux sacs de jute. Zak s'était levé, courbaturé, le corps endolori. Il n'avait pas besoin de porter les mains sur son visage. Il sentait son visage bouffi, les yeux gonflés et presque fermés. Il ne voyait pas grand-chose tant ses yeux lui faisaient mal. Il arriva quand même à distinguer les choses tout autour de lui.

Zak avait essayé de marcher dans l'exiguïté du magasin. Ses jambes ne pouvaient plus le tenir. Il avait reçu des coups partout.

Lui qui voulait se lever, marcher, avancer !

Lui qui voulait aller vers le sud !

Lui qui voulait aller libérer les peuples !

Il avait voulu se tenir debout et s'était exercé à marcher comme un enfant.

Zak était retourné à l'enfance.

Il avait couru avec les enfants de son âge à travers la lumière et le soleil. Il avait aimé jouer avec les jantes des vélos qu'on pouvait acheter d'occasion. Avec son crochet en fer, il tournoyait comme un cerf-volant. Zak aimait monter dans les arbres pour contempler l'horizon lointain et proche. Zak aimait courir derrière les bêtes quand elles partaient dans les pâturages. Il jouait au berger et jetaient des « hue ! hue ! » à tue-tête. Mais ce que Zak avait le plus aimé dans son enfance, c'était d'aller à la gare de Birlane. Il pouvait passer des heures à flâner dans les hangars silencieux remplis de souvenirs.

Zak voyait de plus en plus clair dans la pièce. Les rats et les souris avaient disparu dès que ses pas étaient devenus plus assurés. Zak remarqua que des sacs avaient été grignotés et il s'en était approché pour voir s'il pouvait trouver quelque chose à grignoter aussi, comme les rats et les souris. Il enfonça un doigt dans un trou et se rendit compte que les sacs contenaient des herbes séchées qu'il lui semblait connaître. Ce qu'il tenait à la main, c'était de l'herbe yamba qui faisait planer quelques heures. Si c'était de l'herbe yamba, cela ne pouvait pas le nourrir, mais s'il avait du papier et des allumettes, il pourrait se rouler quelques joints et planer. C'était mieux que de rester le ventre aussi désespérément vide. Il s'approcha d'un autre sac trouvé, et ce qu'il en sortit était un puissant hallucinogène. De la datura. Zak était ébahi. Dans cette gare, la plupart des sacs ne contenaient que de la drogue. Les gens transportaient la drogue d'un pays à un autre dans un Express banal, et personne n'y faisait attention. Zak avait pris quelques feuilles de datura et se demandait s'il allait en goûter. Il avait encore des

douleurs partout et son visage tuméfié lui gonflait toujours la tête. Zak hésitait. Il se demandait comment il allait sortir de là. Il n'avait vu aucun agent en uniforme. Il devait prendre son mal en patience. Les portes grillagées étaient fermées, et même avec l'aide des rats et des souris, il ne pourrait pas en sortir. En pensant aux rats et souris qu'il pourrait soudoyer éventuellement, comme c'était la mode dans ce pays, il n'avait pas vu un homme aux jambes arquées, qui s'avavançait, un trousseau de grosses dés à la main. Mais Zak ne voulait soudoyer personne, pas même un rat ou une souris. L'homme s'avavançait toujours, et la tête baissée sur les grosses dés qu'il triait, il ne voyait pas Zak. Ce ne fut que devant la porte grillagée qu'il leva la tête et vit Zak.

« Que fais-tu là, toi ?

— J'y suis enrermé.

— Qui t'a enrermé ?

— Je ne sais pas.

— Tu n'avais pas de billet ?

— Ah bon ! Si on n'a pas de billet, on est enrermé ?

C'est ainsi que ça se passe dans ce pays ?

On enrermé déjà un voyageur qui n'est pas entré dans l'Express ? Et j'ai des billets pour prendre l'Express avec Mawdo, lui dit Zak.

— Pour aller où ? L'Express est parti depuis dix heures ce matin !

— Au sud !

— Quel sud ?

— Le sud, au sud ! Pour libérer les peuples.

— Quels peuples ?

— Des peuples enrermés dans leurs têtes, dans leurs bouches, dans leurs yeux, dans leurs ventres, dans leurs corps, dans leurs rêves. Je dois libérer les peuples pour débayer la direction de Jérusalem.

— Attends, mais tu racontes des histoires !

Peut-être est-ce pour cela qu'on t'a enrermé ?

Moi, je vais te faire sortir d'ici.

Tu es un fou "récent", dit l'homme.

— Non, je ne suis pas fou, ni ancien, ni récent.

Je suis le bras de mon frère.

Mon frère est la parole.

Moi, je suis l'action. »

Zak s'était retrouvé. Il était toujours déterminé.

L'homme avait tourné la tête en signe de compassion.

« Beaucoup de jeunes sont devenus fous.

Il y a des fous "récents" partout.

Quel dommage pour ce pays ! »

Zak tenait toujours à la main sa botte de datura. L'homme y jeta un coup d'œil et lui demanda ce qu'il tenait.

« Je ne sais pas. C'est dans ces sacs que j'ai trouvé cela. »

L'homme s'approcha et regarda les feuilles.

« Mais c'est de la datura ! Enfin, je ne suis au courant de rien, je ne sais rien.

Cela ne me regarde pas.

Moi, je viens ouvrir, car les propriétaires des sacs sont venus les prendre.

Ils sont dans le bureau du chef de la gare.

À ta place, je m'en irai.

Je n'ai rien vu. Toi non plus.

Tu as bien compris ?

Tu n'as rien vu. Va-t-en ! »

Zak sortit du magasin en enfonceant les herbes dans une de ses poches. Aussitôt, il pensa à Mawdo cloué sur le quai de la gare par un contrôleur. Était-il allongé quelque part ou était-il reparti au pied de la Montagne Sacrée ? Il revint à l'intérieur de la gare et rencontra l'homme qui l'avait libéré et qui faisait semblant de ne l'avoir jamais vu. L'homme était accompagné de gros bonnets bien habillés, avec des bagues en or aux doigts, des gourmettes aux poignets. Des porteurs étaient derrière lui avec les sacs de chanvre et de datura sur la tête. Des trous faits par les rats, tombaient quelques feuilles séchées que le vent emportait sous les pieds de rares passants aux bouches remplies de cola. L'homme s'en allait sans faire attention à Zak, au milieu du brouhaha de la gare. Le hall était presque désert, à part d'autres voyageurs aux destinations incertaines qui dormaient, ronflant sur leurs bagages qu'ils avaient serrés contre eux, avant de sombrer. Certaines personnes étaient assises sur les deux ou trois bancs qui avaient survécu de la période des anciens occupants venus d'ailleurs. Les gens allaient et venaient, ou étaient assis à même le sol avec, à côté d'eux, des peaux de bananes de Conakry, des coques d'arachide du Saloum, des noyaux de soump du Baol, des crachats de tout un peuple qui n'arrêtait pas de glairer à chaque mot sorti de sa bouche. Les gens parlaient d'un événement qui s'était passé tôt le matin. Ils étaient animés et excités dans leurs paroles.

« Il paraît que le jeune homme est mort.

— Mort ?

— Oui, c'est un contrôleur qui l'a tué.

— Il l'a écrasé avec sa chaussure.

— Un jeune homme qui voulait prendre l'Express.

— Il paraît que son compagnon a été arrêté, menotté et conduit on ne sait où. »

Zak n'entendait plus rien. Il mit la main dans sa poche et avala quelques feuilles de datura. Après quelques minutes pour les autres ou nulle seconde pour la vieille montre Jazz qui s'était arrêtée en 1960, Zak avait senti un tremblement dans son corps. La gare n'était plus une gare. Les gens ressemblaient à des chacals, des hyènes, des vers de terre, des perroquets. Les murs de la gare ressemblaient aux falaises des chutes du Zambèze. La voûte, qui n'avait pas été refaite depuis le départ des anciens occupants, bougeait comme une scène d'opéra macabre. Les nouveaux occupants étaient là avec leurs gueules de chiens sauvages. Ils bouffaient des cuisses de biche, des poulets, des poissons-chats qui saignaient. Les écailles des poissons s'accrochaient à leurs lèvres. Zak sortit de son corps et vit son visage tuméfié, les yeux gonflés. Il avait les jambes douloureuses. Zak se dit que ce personnage n'était pas Zak. Zak n'était pas ainsi. Zak était un jeune homme, grand, beau et fort comme *Zoulou*. Comme Moïse. Comme le prophète de la corniche. L'Express dans lequel il se trouvait était une ancienne locomotive qui ressemblait aux locomotives des anciens venus d'ailleurs, de l'Éthiopie et de l'Érythrée. Des locomotives qui remontaient les plateaux et montagnes d'Abyssinie à travers des vallées, des tunnels qui trouaient les montagnes. Ce chemin de fer au pays de la reine de Saba avait été peut-être l'événement de son occupation. Dompter ce *paysage* de commencement du monde, sans le brutaliser, sans le déformer, sans le posséder, relevait de l'intelligence de Léonard de Vinci. Mais la résistance, le départ des anciens occupants venus d'ailleurs, les divisions internes pour le pouvoir, les guerres de libération, avaient fait tomber cet événement dans la désuétude. Les locomotives portaient le deuil dans des hangars solides, qui les recouvraient de poussière mais les protégeaient de la désintégration. Ces locomotives étaient aujourd'hui en train d'être retapées pour à nouveau servir dans le transport des hommes, des animaux et des marchandises, de la côte vers les sommets, et vice versa. Au moins, ailleurs, le peuple essayait de résister. Alors qu'ici, le peuple avait même oublié que des trains avaient jamais existé. Et les hommes, les animaux et les

marchandises allaient en bus, en car, avec l'Horloge à Yakar, et commençaient à errer.

Les bovidés erraient dans les rues goudronnées et mangeaient tout ce qu'ils trouvaient, surtout en période sèche. Des cartons, du papier, des garnitures hygiéniques usagées, des sacs en plastique, des cadavres de poulets, des mégots de cigarettes. Les bovidés partageaient la chaussée avec les voitures et les hommes. Ils traversaient les rues, empruntaient les boulevards, longeaient des allées et ne se laissaient pas impressionner. Ces bovidés, sûrement, venaient de Calcutta. Comment ? Par insémination artificielle ou mystiquement ? Surtout que dans ce pays, malgré une foi monothéiste affichée, les nouveaux occupants et leurs alliés croyaient de plus en plus à la magie de l'autre côté du Gange, pour la puissance et le pouvoir. La mystique était utilisée pour envoûter le peuple. Pourquoi les nouveaux occupants ne lisaient-ils pas Sri Aurobindo, le Dalaï Lama, n'écoutaient-ils pas Ravi Shankar, ne recherchaient-ils pas le nirvana dans la transcendance ? Pourquoi les nouveaux occupants n'escaladaient-ils pas l'Himalaya à la recherche de l'absolu, de l'harmonie ? C'était cela la puissance. Et non ces pratiques de magie pour avoir de l'argent, être au pouvoir, garder le pouvoir. Les bovidés mystiques ou non étaient là et de plus en plus nombreux. Les chèvres faisaient pareil. Les moutons, pareil. Leurs propriétaires étaient dans Yakar et lâchaient leurs animaux domestiques dans la rue. Et on racontait tant de choses sur ces animaux :

« Personne ne peut voler ces animaux. Il paraît qu'une fois, un boucher a volé un de ces bœufs. Au moment de l'égorger en catimini dans une arrière-cour, au lieu de mettre le poignard sur la gorge de la bête, il l'a mis sur sa propre gorge et s'est tout seul tranché la tête. Et depuis, les bœufs de Yakar circulent librement. Même les policiers, même les agents de la voirie n'osent pas les mener à la fourrière. Peut-être appartiennent-ils aux nouveaux occupants, avec toutes leurs pratiques occultes ? À Yakar, en tout cas, les bœufs et les vaches sont plus à l'aise qu'au pays des Enfants de Minuit. Ainsi, il n'y a pas que les gens de la rue. Il y a les animaux de la rue. Ils errent avec des hommes, des femmes, des enfants. Un peuple errant est en marche avec des animaux qui dodelinent de la tête en respectant les chaussées. »

Zak, avant d'entrer dans l'Express, l'avait inspecté sur toute sa longueur. Il avait pris le corps de Mawdo, laissé entre deux rails, et l'avait installé sur la banquette d'un wagon. Il s'était placé en face de lui pour lui parler :

« Ne t'en fais pas.

Nous allons poursuivre le voyage.

Je ferai ton voyage au nord et mon voyage au sud.

Nos rêves vont être réalisés. »

Zak sortit la trousse qui contenait la pièce d'or et la regarda.

« La pièce d'or retournera, doit retourner. La pièce d'or doit retourner d'où elle est venue. » Cette voix qu'il entendait, il ne la reconnaissait pas, mais cela lui disait quelque chose. Cette pièce d'or devait y retourner sinon ce serait l'Apocalypse. La pièce d'or...

Les wagons semblaient infinis. La plupart des vitres des fenêtres étaient cassées ou bloquées, et souvent fermées. Peut-être étaient-ce des voyageurs étouffant de chaleur, suffoquant, qui avaient brisé ces vitres. Zak s'était détaché de lui-même. Il se survolait, se voyait marcher, aller et venir sur les quais d'une gare vidée tout d'un coup, comme pour le laisser seul avec son Express. *Pourtant*, la datura n'avait pas encore fait ses vrais effets. Zak n'en était qu'au début de son périple. Il se voyait inspecter les wagons. Leur peinture vert et or s'était confondue avec la rouille, avec les traces laissées par des mains, des bagages, des liquides qui coulaient des fenêtres, des crachats accrochés sur ses flancs. Tout d'un coup, il se sentit pris par la peau du cou et jeté à nouveau dans le wagon où Mawdo était installé. Il tomba sur les fesses, se releva et arpenta le wagon dans lequel il se trouvait. Les sièges étaient en bois. Ils dataient aussi de la période de l'occupant. À se demander s'il n'y avait que des choses qui dataient de la période des anciens occupants venus d'ailleurs qui résistaient encore dans ce

pays. Zak regarda tout autour de lui et revint s'installer sur la banquette en face de Mawdo qui semblait dormir. Il se mit à la fenêtre et regarda le quai qui semblait défiler. L'Express venait de s'ébranler avec ses deux voyageurs. Zak, jeune homme qui voulait aller au sud secouer les peuples, et un autre qui voulait aller au nord pour la survie de sa famille. Ils étaient les uniques voyageurs. Un éveillé. Un autre endormi, mort. Tous les deux partageaient. Zak ne comprenait pas comment les gens pouvaient salir son Express à ce point-là. Aussi bien les employés des chemins de fer que les voyageurs. Les voyageurs s'en foutaient, comme leurs nouveaux occupants. Les voyageurs ne respectaient rien. Ils n'avaient pas le souci du bien commun. Les voyageurs n'avaient plus de cerveau, comme leurs nouveaux occupants. Et dire que, du temps de l'ancienne occupation, cracher par terre pouvait relever d'un délit, et payer une amende pouvait en découler ! Hélas ! Les anciens occupants venus d'ailleurs étaient partis avec leur hygiène, et les autres avaient perdu la leur depuis fort longtemps, quand le culte du pouvoir avait détruit toutes les valeurs et avait instauré le jemenfoutisme.

L'Express s'était détaché des rails et volait dans les airs. Zak, assis au bord d'une fenêtre, regardait défiler un pays et son peuple. Un peuple errant. Il survola son ancien quartier, si l'on pouvait l'appeler ainsi. Toutes ces masures au milieu de décharges éparpillées, tout autour de la Montagne Sacrée qui avait entre-temps grossi encore plus. Il voulait voir la mesure où était couchée sa mère dans des gémissements. C'était impossible. Les masures étaient engluées dans des milliers d'autres. Sur les toits de ces abris temporaires, il y avait des sacs de sable, des sacs de gombo, du linge à sécher. Des pantalons de paracommandos, des chemises américaines, trouvés à la friperie. Le peuple s'habillait à la friperie depuis les années soixante. Depuis ces années qui avaient fait saigner les imaginaires. À la rentrée des classes, beaucoup de parents achetaient les habits de leurs enfants à la friperie. Tout était relavé, repassé, raccommodé. Les jeunes pouvaient être à la mode avec la friperie. Les images envoyées depuis les plus puissantes paraboles, satellites, créaient la mode. Des usines d'ailleurs profitaient de cette situation pour déverser leurs fins de séries, leurs stocks vers le peuple errant.

Zak revit les autres abris, où ses compagnons avaient vécu, où lui-même avait grandi. Ces abris collés les uns aux autres, où la promiscuité était à l'origine de beaucoup d'incestes. Zak ne voulait plus regarder ses souvenirs. L'Express de Zak était arrivé dans l'univers où il n'y avait que des bunkers. Il ne pouvait rien voir mais ses yeux, sous les effets de la datura, avaient transpercé les murs en béton et en marbre. Le peuple errant ne savait pas ce qui se passait dans ces bunkers. Les bunkers étaient situés dans des univers inaccessibles au peuple. Zak voyait à l'intérieur de ces bunkers des choses qu'il n'imaginait pas trouver dans ce pays. Ce pays où le peuple errait à la recherche du vide, comme celui de leur cerveau. Zak se disait qu'il fallait organiser des journées portes ouvertes dans ces bunkers. Ce ne se ferait jamais, car le peuple arrêterait d'errer et se soulèverait. Mais le peuple ne pensait pas se soulever. Le peuple n'avait plus que la force de l'errance. Pour entrer et sortir de ces bunkers, les nouveaux occupants avaient des véhicules adaptés. Mercedes dernier cri, insolentes, avec des yeux qui vous regardaient suspicieusement si l'on s'attardait à les contempler, des Lexus en tout genre. Zak, avec son Express, avait visité les chambres glacées, alors que dehors des enfants aux crânes nus, chauffés à blanc par un soleil courroucé par l'insouciance et l'incohérence des nouveaux occupants, rasaient les murs, les rues, les portières des voitures, s'accrochaient aux pans des habits. Zak, avec son Express, avait visité les cuisines avec du matériel qu'il n'imaginait pas exister dans ce pays où le peuple dormait à la rue. Zak avait survolé des piscines, des chambres de gardiens concurrençant des chambres d'hôtel à plusieurs étoiles. Ce à quoi le peuple errant ne pouvait jamais aspirer. Le peuple ne connaissait des hôtels que les abords qu'il occupait. Autour des hôtels, les mendiants faisaient une haie d'honneur. Les enfants circulaient entre les voitures garées et guettaient à distance les clients qui entraient et sortaient. Les jeunes filles habillées à la friperie lançaient aux clients des œillades alléchantes

pour offrir leurs corps. Des femmes d'un certain âge, sous le couvert de vente d'arachides grillées entretenaient des réseaux d'offrande de sexe. Les vigiles des hôtels étaient aussi dans le coup, tout en refoulant tout enfant errant qui aurait voulu dépasser les tapis crissants et les portes automatiques. Ces hôtels à l'intérieur desquels des filles du peuple maladroites sirotaient des alcools qui leur faisaient tourner la tête très vite. Dès que les habitudes étaient prises, le travail au noir pointait du nez. Sans papiers, sans identité, sans précautions. Et quand, dans les familles, ces filles revenaient le lendemain en plein jour, les bras chargés de tissus, de nourritures, les parents ne disaient rien. Ces filles pour la plupart nourrissaient les familles. Alors, on fermait les yeux. Les femmes revenaient avec le nécessaire pour la famille, et les maris fermaient les yeux. Les jeunes garçons commençaient aussi à rôder autour des hôtels et offraient leurs corps aux femmes et aux hommes qui préféraient cette chair. Zak avait visité les salons aux multiples sous-salons. Mais où avaient-ils trouvé l'argent pour tout cet étalage ? Combien gagnait un nouvel occupant pour s'offrir toute cette insolence ?

Moïse disait :

« Comment sont réparties les richesses pour qu'une toute petite poignée puisse oser une telle indécence ? » Dans les avenues, la nuit, le peuple occupait les trottoirs. Dans les marchés, dans les gares, n'importe où. À minuit, des enfants qui devaient dormir et rêver en souriant, traînaient aux feux rouges, pour ce qu'il en restait. Ils s'accrochaient aux vitres ouvertes ou fermées des véhicules et demandaient de quoi manger. Ils se faufilaient entre les voitures et se faisaient rabrouer parfois par quelques conscients qui leur demandaient de rentrer chez eux. Mais les enfants n'avaient pas de maison. Les enfants étaient jetés dans la rue par les parents qui leur demandaient d'aller se débrouiller comme tout le monde. D'autres enfants étaient utilisés par ceux à qui on les avait confiés pour leur éducation. Des enfants qui n'allaient pas à l'école, des enfants qui venaient d'autres pays avoisinants, chassés par les guerres civiles, fratricides, à travers les colonnes de réfugiés, à cause de la famine, de la misère, des déstructurations familiales, se ruaient à Yakar pour gonfler le peuple des errants. Pendant ce temps, que faisaient les nouveaux occupants ? Ils riaient, rigolaient ou fomentaient des coups pour garder le pouvoir. Les nouveaux occupants, quand ils voulaient prendre la place des anciens venus d'ailleurs, promettaient monts et merveilles. Pourtant, le peuple ne voulait pas qu'il y ait plus que sept merveilles. Le peuple voulait seulement une petite merveille, une vraiment toute petite merveille, une « merveillette » : un minimum de dignité. Mais dès que les nouveaux occupants, par la démagogie et le mensonge, étaient portés au pouvoir, c'était la métamorphose. Les nouveaux occupants continuaient à tout reprocher aux anciens occupants venus d'ailleurs. Ils reprochaient tout à la conjoncture internationale, reprochaient tout aux autres sans cœur, aux autres qui n'avaient pas pitié d'eux. Ils avaient bien raison les autres. Comment aider celui qui ne voulait pas s'aider ? Et quand ils aidaient, l'argent qui devait être utilisé pour construire des routes, des écoles, remettre les trains sur les rails, allait gonfler les poches des nouveaux occupants. Les nouveaux occupants étaient avides de posséder, avides d'amasser, avides de dominer, avides de jeter un peuple entier dans l'errance. La politique n'était plus un art mais une arme de destruction. Les gendarmes du monde avaient du travail, mais ils ne savaient pas par quel bout commencer. Au lieu d'aller si loin, ils avaient en face d'eux des peuples qui étaient à eux seuls une arme de destruction. Du continent venaient des milliers et des milliers d'hommes et de femmes, qui allaient au nord fuyant la tyrannie, la dictature, les guerres civiles, tribales, cherchant un mieux-être. Ceux qui résistaient encore ou voulaient se rendre utiles pour les autres ou pour eux-mêmes, s'organisaient en associations, en sociétés civiles. Mais devant le pouvoir, leurs efforts étaient allés jusqu'à être banalisés. Ils criaient, mais les nouveaux occupants n'avaient plus d'oreilles pour ceux qui donnaient l'alerte.

Zak, en visitant les bunkers, avait vu que c'était partout pareil. Il n'y avait pas de

décharges dans cet univers, à se demander si les nouveaux occupants venus d'ailleurs avaient des déchets. Oh ! Ils en avaient des déchets, disait Moïse. Leurs déchets étaient jetés sur le peuple, dans la direction de Jérusalem. Le peuple attendait ces déchets, car il allait les fouiller pour trouver un morceau de salade, une cuisse de poulet, un bout de fromage venu d'ailleurs, un bout de pain, des verres cassés, des chaussures décollées, des habits mal repassés, des fourchettes, parfois un bijou en or, parfois des billets de banque froissés, parfois des pièces de monnaies locales et étrangères, parfois un rendez-vous en cachette déchiré, parfois une lettre d'adieu inachevée. En survolant un des bunkers, celui qui semblait le plus important, Zak avait surpris une rencontre secrète. Quelques nouveaux occupants se concertaient :

« Comment faire pour trouver la chose ? »

Ils étaient visiblement très inquiets.

« Où est la chose ? »

— De quelle chose parlent-ils ? » se demandait Zak.

Tout d'un coup, un serviteur galonné, droit comme un i d'avant les années soixante, parla à l'oreille de celui qui semblait le plus important. Le serviteur, toujours droit comme un i de l'époque, sortit et revint avec un homme aussi large que gros, engoncé dans des habits qui scintillaient. Ce dernier avait salué les nouveaux occupants présents et s'était installé, sans y être invité, dans un de ces fauteuils qui, dès que l'on s'assoit dessus, vous emporte au fond et vous fait remonter jusqu'au vertige. Il avait sorti de sa poche une toupie qu'il avait posée sur le marbre de Carrare qui recouvrait tout. L'homme, large et gros, un médium sûrement, avait fait tourner la toupie, et tous les nouveaux occupants présents s'étaient rapprochés en faisant un demi-cercle autour de lui. La toupie tournait, tournait et à un moment s'était arrêtée, et il leur avait dit :

« La chose se trouve dans la direction de Jérusalem.

La chose est quelque part à la grande montagne.

— Quoi ! C'est impossible ! » cria le plus important des nouveaux occupants.

Cette horrible montagne que nous ne connaissons pas ? On nous en a parlé, mais c'est la montagne du peuple. Elle n'est pas à nous. Cela ne nous concerne pas. Chacun ses oignons !

Non, ce n'est pas possible !

Faites-moi venir le chef des armées.

Il va me bombarder cette montagne !

— Ce n'est pas la solution. D'abord, il y a des centaines de milliers de personnes qui vivent au pied de cette montagne et des centaines de milliers d'autres accrochés sur ses flancs. Il y a des enfants, des vieillards. Vous ne pouvez pas les bombarder. Et puis, la chose est une petite chose. Elle risque de disparaître à jamais, et ce sera le chaos pour vous aussi, moi aussi et le peuple aussi. Ce que vous cherchez, j'ai consulté les esprits, c'est une chose ronde, métallique et dorée. Elle est très importante. Le sort du monde peut en dépendre. Les esprits ne m'ont pas précisé ce que c'était exactement. Il faut aller la chercher dans la direction de Jérusalem. Faites vite. Le moment fatidique est imminent. C'est samedi le jour J », dit le médium.

Le médium se leva, toujours large et gros, et après avoir pris et mis une enveloppe aussi énorme que lui dans sa poche, s'en alla avec sa toupie, raccompagné par le serviteur, toujours droit comme un i d'avant les années soixante. Les nouveaux occupants présents étaient retournés.

« Comment cette chose que nous cherchons pourrait-elle se trouver dans un tel endroit ? C'est ce sorcier que nous avons fait venir des falaises de Bandiagara qui nous a raconté des histoires. Faites-le pendre et découpez-le en morceaux.

Comment faire pour trouver la chose ? »

Les nouveaux occupants présents disaient qu'il était impossible que la chose se trouvât dans la direction de Jérusalem. Dans la direction de Jérusalem, il n'y avait que les grandes

décharges, le peuple, les chiens errants, la puanteur. Ils allaient demander aux sapeurs-pompiers de trouver la chose.

Mais par où commencer ?

La direction de Jérusalem était remplie de déchets, et c'était là que le peuple était entassé dans la crasse de la misère. Comment trouver une chose dans cet amas de saletés ?

Une petite chose au milieu de cette déchéance.

Que faire ?

Celui qui semblait être le chef des nouveaux occupants parlait d'une catastrophe s'il ne retrouvait pas la chose. Cette chose seule pouvait arrêter l'astéroïde qui allait tout anéantir. Zak était curieux de savoir ce qu'était cette chose et ce qu'était un astéroïde. Pour Zak, son père, son frère, Gorgui Diène, tous les gens qui arrivaient en horde dans des Horaires, cela ne pouvait pas avoir de sens. Ils ne connaissaient rien d'autre que la Montagne Sacrée, qui grossissait de jour en jour et empêchait le soleil d'illuminer leurs abris. Une catastrophe de plus ou de moins, à leur niveau, c'était devenu une banalité du quotidien.

Si au moins il avait pu voir Moïse, il lui aurait expliqué, ou le prophète de la corniche. Maintenant, il partait au sud. Zak avait encore survolé des bunkers jusqu'au dégoût, et l'Express l'avait ramené au-dessus des décharges monstres, où des hommes, des femmes, des enfants, des bovidés, des canidés, des ovidés, des carnassiers montaient et descendaient les montagnes de déchets. Les déchets des nouveaux occupants étaient mélangés aux déchets du peuple errant. Et dans les déchets du peuple, il y avait les déchets de la déchéance. Fœtus, bébés étouffés emmitoufflés, moutons aux ventres gonflés. Les charognards tout autour aidaient à dégager certaines pourritures. Les enfants tenaient des bâtons avec lesquels ils fouillaient la déchéance.

Zak commençait à ressentir les effets de plus en plus violents de la datura. Il voyait des mares d'eau verdâtre dans lesquelles des femmes et des enfants essayaient, avec des pots de tomates évidées, de récupérer un peu d'eau. L'un des problèmes du peuple errant était l'eau. L'eau pour se laver, pour laver ses haillons, l'eau pour chauffer des restes de nourriture, l'eau pour boire. Et dans ces mares, les moustiques faisaient la loi, malgré la quinine, l'hydroquinone, les arsunate, l'Arinate, la Maloxine et autres.

L'Express de Zak retourna sur ses rails et fila vers ses rêves pour libérer les peuples. Sur le trajet, l'Express traversait des paysages de désolation. Les gares vides étaient seules, abandonnées par un peuple qui cherchait le chemin. Les peuples avaient quitté leurs alentours pour aller vers les routes. Et là, ils étalaient des plantes mortes, des écorces, des graines pourries, sauvagement arrachées à la terre. Moïse disait que les nouveaux occupants parlaient d'effets conjugués. Mais les nouveaux occupants n'étaient pas les victimes de ces calamités qu'ils brandissaient à tout bout de champ. Ils étaient tous protégés de ces calamités dans leurs banques et leurs comptes approvisionnés partout dans le monde. Jusque dans la gueule des îles Caïmans. Zak était dans son Express, où il voyait comme des bancs en bois datant de la période d'occupation étaient surchargés. Il voyait comme des femmes assises avec des enfants sur les genoux et un au dos. Il voyait comme des fantômes qui tenaient leurs bagages sur leurs genoux. Comme des sacs, des ballots, des valises, des baluchons, des malles, des pots de chambre d'enfants attachés à des paniers. Des fantômes étaient debout, assis à même le plancher du wagon. D'autres étaient sur les rebords des fenêtres. D'autres dans les couloirs. Voilà l'Express du pays, le train du peuple. Et vous voulez que le peuple n'aille pas goûter aux trains à grande vitesse avec tout son confort sans bruit ?

L'Express que Zak avait pris s'était tout d'un coup immobilisé, après un voyage infernal au bout de l'hallucination. Zak et Mawdo n'étaient pas descendus. Ils attendaient.

Ils attendaient quoi ?

Que l'Express continue vers le sud !

Un fantôme en casquette, flanqué de quelques gars hideux et hirsutes, s'était approché d'eux. Zak l'avait vu de loin au fond du wagon. Il inspectait les sièges, sous les sièges, au-dessus des racks. Il semblait chercher une chose oubliée par des voyageurs. Tout était bon dans ce pays pour trouver un sou de plus, une femme de plus, un vice de plus, une survie de plus, une fuite de plus, une déchéance de plus. Quand il aperçut Zak et Mawdo, le fantôme réajusta sa casquette fripée et retrouva une autorité perdue depuis les années soixante, et leur cria :

« Que faites vous dans ce train, espèces de voyous !

Allez, ouste, dégagez !

— Nous allons vers le sud, lui dit poliment Zak.

— Quel sud ?

L'Express est arrivé au terminus.

Allez, ouste, dégagez ! » vociférait le fantôme en casquette.

Zak prit le corps de Mawdo en dévisageant le contrôleur qui avait reculé de deux pas en arrière et avait cédé le passage. Zak descendit du train le corps de Mawdo sur les épaules, dans une gare désaffectée. Décidément, tout ce que les anciens occupants avaient laissé en partant commençait à pourrir. Les bâtiments datant de la période des anciens occupants venus d'ailleurs étaient encore beaux, si l'on y prêtait attention. Mais qui y prêtait attention ? Les gens qui erraient dans la gare à la recherche d'une miette de vie ne regardaient plus les étoiles. Ils avaient les yeux rivés au sol, insensibles à tout. Ils fouillaient la survie sur les quais sales, où sacs en plastiques, pots évidés, chiens errants, moutons errants se disputaient l'espace. Zak sortit de la gare avec le corps de Mawdo et se trouva face à une désolation pire que ce que Mawdo et lui avaient quitté. Zak ne voulait pas regarder cette poubelle vivante. Cela lui rappelait trop de choses. C'était cela qu'il avait quitté. Zak reprit une autre bouchée de datura et s'envola à nouveau dans l'Express avec Mawdo, toujours endormi. Pourtant, Zak semblait voyager en compagnie de gens emmitouflés, des Maures peut-être ? Non ! Ils n'étaient pas des Maures. Ils étaient des Touaregs, des Nigériens, des Ivoiriens, des Sénégalais, des Maliens, des Camerounais, des Africains du Sud, des Zimbabwéens, des Tchadiens, des Somaliens, des Guinéens, des Libériens, des Sierra-Léonais, des Burkinabés, des Congolais d'un côté du fleuve, des Congolais de l'autre côté du fleuve, des Centrafricains, des Ougandais, des Tanzaniens, des Rwandais, des Burundais, des Namibiens, des Botswanais, des Swazis, des Ougandais, des Kenyans. Ils devaient venir de très loin. Où allaient-ils ? Lui-même se demandait où il allait exactement et, brusquement, il chercha la petite bourse qu'il portait sur lui et fut soulagé de sentir qu'elle était là, accrochée à sa taille. Dans la bourse, il y avait la pièce d'or. La pièce d'or de la famille. La pièce d'or qui devait rester avec lui quoi qu'il arrivât, à moins que ce ne fût l'extrême limite de toute imagination. Il devait la ramener coûte que coûte. Zak pensa à Moïse longuement. Il aurait tellement aimé le voir avant ce grand voyage. Mais il avait vu le prophète de la corniche. Il était Moïse. Moïse avait raison. C'était lui qui avait tout compris depuis toujours, avant même que les choses ne se fussent gâtées complètement.

Oui, les choses étaient complètement gâtées, disait Moïse.

Pendant que Zak pensait à Moïse, celui-ci marchait d'un pas régulier. Il pensait à tout ce qui lui était arrivé depuis qu'il n'avait plus d'autre choix que de partir de Birlane. À cause de la danseuse. C'était à cause de la danseuse que Moïse avait précipité son départ de Birlane. Il ne pouvait plus supporter de la voir passer devant lui, à côté de lui, non loin de lui. Cette danseuse allait le tuer. Il avait envie d'elle, l'aimait mais ne savait pas pourquoi il se retenait. Non, Moïse avait peur de se trahir. Il l'aimait, mais était-ce seulement pour lui faire l'amour ? Où se trouvait la frontière entre le sentiment et le sexe ? Quelle relation y avait-il entre le sentiment et le sexe ? Le sexe était-il le sentiment ? Moïse avait peur de les confondre et de finalement, n'éprouver qu'un désir fou pour cette danseuse. Il partait pour partir de lui-même,

de ce lui-même qui brûlait de fièvre pour la danseuse de Birlane. Il ne pouvait pas faire autrement. Il ne pouvait plus tenir. C'était de la lâcheté. Non, Moïse n'avait pas quitté Birlane à cause de la danseuse. Il avait quitté Birlane parce que le moment fatidique approchait. Il le sentait depuis plusieurs jours. Il devait être à Yakar absolument et revoir sa mère, peut-être pour la dernière fois. Retrouver Zak. Revoir Alioune Sow et Lam's. Revoir le peuple errant et partager le même sort quoi qu'il arrivât. Entre temps, il avait appris que Coumbis était morte après avoir passé la nuit dans un bain d'eau de javel mélangée à du mercure pour devenir complètement blanche. Pour épouser un homme qui était parti et à qui il fallait envoyer sa photo. Moïse avait pleuré quand il avait appris la fin tragique de Coumbis. Mais il était tranquille avec sa conscience.

Pendant que Moïse pensait à Zak, ce dernier, dans son voyage fantastique, venait d'arriver dans un espace incroyable. Il y avait tellement de monde qu'il se demandait si ce n'était pas le jour attendu depuis le bruit lourd et sourd dont le prophète de la corniche disait que c'était l'apocalypse qui s'annonçait. Il y avait des milliers, des centaines de milliers de personnes qui, toutes, n'avaient qu'un seul désir. Partir vers ce nord qui avait tourné le dos à Jérusalem. Il avait rencontré des jeunes gens qui partaient et qui savaient pourquoi ils partaient, et où ils voulaient aller.

Le nord ! le nord ! le nord !

Ces milliers de personnes n'avaient que cela en tête, dans le sang, dans la sueur, dans les narines, dans la bouche.

Le nord !

Comme Mawdo. Une famille l'attendait, et la pauvreté rognait les paravents fragiles de leur existence.

Parmi les jeunes gens qui étaient là, il y en avait un qui lui rappelait Mawdo, mort sur le quai de la gare, écrasé par un contrôleur. Il semblait dire à Zak qu'il était issu d'une famille de pêcheurs de la côte. Il racontait que ses aïeux avaient été des pêcheurs depuis toujours. Ils étaient originaires du Nord du pays, qu'ils avaient quitté pour s'aventurer vers les côtes, où l'océan s'allongeait sur des centaines et des centaines de kilomètres. Ils venaient du Nord du pays, où il n'y avait pas d'océan. Ils venaient du Nord du pays, où il y avait un fleuve, un long fleuve nourricier. Mais un jour, ils avaient voulu aller plus loin que le fleuve et son embouchure, et ils étaient arrivés à la pointe d'un monde. C'était comme si ces côtes leur avaient été interdites par les esprits des eaux. Il fallait coûte que coûte dompter les uns et les autres. Quand ils étaient arrivés sur ces côtes occidentales désertes, sa famille s'était installée et plusieurs autres l'avaient suivie. Les côtes n'étaient pas toujours inhabitées. C'était pendant l'esclavage que les populations s'étaient retirées à l'intérieur des terres. Les côtes inhospitalières avaient aussi emporté des familles entières. L'océan furieux déferlait comme pour avertir que des diables allaient un jour accoster sur ces côtes et que d'autres allaient les imiter en pire. Les familles qui étaient venues s'installer après avaient scellé des pactes avec les esprits des eaux et depuis, chaque année, des libations et des offrandes étaient faites pour eux. C'était l'occasion que tous attendaient. Le pacte était scellé à nouveau.

« Tu sais, semblait dire le jeune homme à Zak, ce n'est pas aussi facile. Quand tu prends la route, ce n'est pas comme celui qui part par avion avec un visa. La route est longue, paraît-il. Je connais quelqu'un à qui il est arrivé tant de choses qu'il ne se les rappelle pas, et il croit que c'est même mieux. Il a fait cette route pour la énième fois. Il a été refoulé au niveau des côtes proches du nord, mais il repart toujours. Il dit qu'il faut rester soudés pour affronter le grand désert et tout le reste. On raconte des choses terribles sur le voyage. Des épreuves difficiles, mais bon, comme il n'y a plus de choix, il faut partir pour les défis. Les défis de la survie. Il a lui aussi une femme et deux enfants. Il ne peut pas les voir mourir de faim sous ses yeux. Cet océan qui nourrissait sa famille depuis toujours, cet océan a été vendu aux anciens occupants

venus d'ailleurs. Et il y a aussi les pilleurs des mers, venus de partout, avec des moyens énormes. »

Zak semblait entendre Mawdo parler dans son sommeil profond.

Mongo Beti

« Je pensais que le mot avait du poids et pouvait changer des choses. Mais le mot tout seul n'a plus son sens. Le mot a besoin d'action. Il faut parler, mais il faut agir. » C'était cela que Moïse disait. C'était pour cela que Zak était toujours déterminé.

Zak pensait à Moïse. Il lui semblait l'entendre dire :

« N'avance plus vers le sud.

Le sud bouge déjà, c'est un seul sud, tout l'hémisphère sud est dans la même situation. Les tropiques, l'équateur, la forêt vierge, la forêt sacrée, l'Amazonie, tout cela, c'est le sud, jusqu'au Bengale, c'est un seul sud. Il faut reprendre la route des ancêtres ! Il faut remonter vers le nord. Tout le sud est en train de remonter vers le nord. Un ordre doit être instauré ou ce sera le chaos. »

Zak avala une autre bouchée de datura et s'envola à nouveau. Zak n'avait jamais voulu aller vers ce nord dont Moïse disait que ses dirigeants aussi étaient fumistes, menteurs, méprisants, ce nord avec sa montée à droite, ce nord avec ses sans-logis, ce nord avec ses chômeurs, ce nord avec ses politiques contradictoires et irrationnelles. C'était honteux pour des dirigeants de pays qui se faisaient passer pour les champions en liberté, en fraternité, en égalité, en démocratie, en justice, en développement ! Ce nord dont Moïse lui avait tant parlé. C'était Moïse qui, avant, essayait de dissuader les autres d'aller au nord pour une autre déchéance. Ils n'y trouveraient que désillusions, qu'humiliations, que désespoir, que mort, qu'impossible retour. Mais à présent, il savait qu'il fallait y aller pour exhiber la déchéance que ses dirigeants avaient contribué à provoquer chez les peuples, en rigolant avec leurs nouveaux occupants. Esclavage, colonisation, exploitation de leurs ressources, armements, manipulations, indifférence totale, jemenfoutisme institué. Moïse disait à Zak, quand celui-ci lui demandait pourquoi il ne partait pas :

« On peut partir pour le nord, mais on n'y trouvera rien.

On peut partir pour aller faire le plaidoyer des peuples écrasés, martyrisés, exploités, usés, utilisés, méprisés, condamnés. On peut aller au nord pour secouer ses dirigeants dans leurs certitudes. On peut aller au nord pour leur dire que c'est irréversible, la marche des peuples du Sud. L'Amazonie violée accrochera ses bras décharnés autour du cou du nord, autour du cou des nouveaux occupants. On peut aller au nord pour les avertir de la marche des peuples. Les dirigeants du nord, comme les nouveaux occupants, sont trop repus pour comprendre, pour réagir. Ils ne sont plus illuminés. C'est du sud que cela va partir. Et avec tous les peuples d'ici et d'ailleurs, méprisés, le chaos va monter vers le ciel et va embraser l'univers. » Zak avala une autre bouchée de datura, prit le chemin contraire et monta vers le nord. Des milliers de corps étaient ensevelis dans les sables chauds du désert.

Mawdo, les yeux fermés, semblait sourire à Zak.

Zak avait traversé une zone desséchée. Sur les routes poussiéreuses, au milieu des forêts, des hommes, des femmes, des enfants marchaient. Où allaient-ils ? Zak avait voulu descendre

de son Express pour le leur demander. Il se ravisa, regarda les gens qu'il croisait et qui allaient dans la même direction, en soulevant devant eux des déchets qui semblaient les orienter. Zak crut reconnaître des gens qu'il avait laissés chez lui. La condition humaine prenait tout son sens ici. Il ferma les yeux et pensa à Moïse.

Moïse, depuis son arrivée, faisait le même trajet sur la corniche pendant des heures. Il transpirait. Il se musclait peut-être, pensaient certains. La corniche était souvent envahie de gens qui y faisaient toutes sortes de sports, musculation, étirements, jogging. Pour Moïse, sa marche le dépassait. Il était mû par une force invisible mais puissante. Parfois, des gens le rejoignaient et le suivaient. Le groupe formé marchait de la même façon, au même rythme. Ce n'était plus l'errance des hommes, des femmes, des vieillards, des animaux dans Yakar. C'était autre chose que l'errance. C'était une marche qui, de plus en plus, ébranlait la corniche, mais ceux qui la longeaient dans leurs bolides ne s'en rendaient pas compte. Ils avaient les oreilles bouchées, scellées et ils n'entendaient pas le bruit lourd et sourd qui montait de plus en plus des entrailles de la terre. Les gens qui faisaient de l'indifférence un mode de vie ne les regardaient même pas. Derrières les vitres fumées de leurs voitures blindées, ils ne voulaient pas souiller leurs yeux avec ces fantômes, ces errants. Ils les laissaient faire. C'étaient des voix en plus. Il suffisait de leur mettre un T-shirt avec le logo de leur parti, une casquette vissée sur la tête et une pièce de dix francs, pour montrer à la face d'éventuels observateurs venant d'ailleurs qu'ici, il y avait de la transparence.

Pour cela, ils avaient de l'imagination. La horde qui se formait avec Moïse prenait de plus en plus d'ampleur, mais personne n'y faisait attention. C'était un pays de liberté, disait-on. Chacun faisait ce qu'il voulait.

Pendant ce temps, Zak regardait Mawdo qui, lui, voulait aller au nord. Il aurait pris un taxi-brousse pour monter vers le désert. Là, il aurait trouvé les passeurs qui allaient l'aider à atteindre les côtes. Mawdo disait toujours à Zak qu'il ne savait pas où il voulait exactement aller. « Le nord », se répétait-il tout le temps comme pour se donner une motivation. Le nord bourdonnait dans ses oreilles, dans ses tympanes. Quand on lui demandait où il voulait aller, il répondait invariablement :

« Au nord !

— Mais où au nord ?

— Je veux seulement arriver au nord, le pays des images de la télévision. »

Quand Zak essayait de lui faire comprendre que le nord n'était qu'illusion, il s'écriait :

« Laisse-moi tranquille ! Je pense à ma femme, à mes enfants. Je pense à la mer, à cet océan dans lequel j'ai été trempé à ma naissance pour faire corps et âme avec lui. J'ai été trempé dans l'océan pour que ses eaux s'infiltrent dans mes veines, à travers mon sang. Je suis fils de pêcheur et j'appartiens à la mer. Ma femme, bien que jeune, était experte pour la vente du poisson, que moi et mon père ramenions de là-bas, depuis les fonds bleus des eaux ancestrales. À mes enfants si petits, je veux épargner la rue, le trottoir, la prostitution qui sévit de plus en plus. Non, je ne peux imaginer mes enfants, entraînés par des vicieux qui, sous le couvert de l'aumône, entraînent des gamins dans leurs voitures ou chez eux. »

Zak semblait entendre Mawdo crier dans son sommeil profond.

Moïse disait souvent que la prostitution infantine était le nouveau fléau de Yakar et des alentours, jusque sur la petite côte. Les enfants de la rue avaient attiré et excité ces vicieux des temps modernes qui avaient toujours existé. Mais tout était étouffé.

Mawdo voulait un autre sort pour ses enfants. Il fallait qu'ils aillent à l'école, qu'ils aient une formation, qu'ils puissent s'en sortir, même s'il savait que dans ce pays il n'y avait pas de solution autre que l'immigration, l'errance, la prostitution et la mort. Ou alors la métamorphose.

« Le nord, le nord, le nord ! » semblait crier Mawdo jusqu'à l'évanouissement.

Zak sursauta et vit à côté de lui Mawdo qui semblait endormi. Il avala une nouvelle bouchée de datura et s'envola à nouveau.

Ba'Moïse, lui, au pied de la montagne qui était devenue si immense qu'il fallait faire des kilomètres pour en faire le tour, avait du mal à se lever. Il pensait dire à son ami Gorgui Diène qu'il ne voulait plus errer.

« Comment vas-tu vivre ?

Avec l'errance, tu peux trouver quelque chose chaque jour.

— Non, je ne peux plus marcher dans cette ville.

Je n'ai plus la force.

Chaque pas que je fais, chaque regard que je jette, je vois ma propre déchéance, disait Ba'Moïse.

— Tu ne peux pas renoncer, tu ne peux t'arrêter.

Tu t'arrêtes, tu es mort.

Ici, il faut marcher, il faut bouger ou c'est la mort.

Mawdo et Zak sont partis depuis hier et ils vont bientôt arriver à destination, et nous serons bien. Tu oublieras toutes tes souffrances, et ta femme ne trimera plus avec les linges des autres.

Fais un effort mon ami.

Un homme ne renonce jamais.

Et puis, as-tu le choix ? lui rétorqua Gorgui Diène.

— Oui, j'ai le choix ! lui dit Ba'Moïse.

— Lequel ? s'empressa de lui demander Gorgui Diène, les yeux pétillants, toujours à l'affût d'une alternative.

— Je peux repartir avec l'Horaire ! cria Ba'Moïse.

Gorgui Diène, je ne peux plus errer. »

Gorgui Diène était déçu :

« Que vas-tu faire à Birlane ?

Moi qui te parle, je sens des douleurs au niveau des reins. Seulement, je me dis que tout cela va finir bientôt.

Fais un petit effort. Nous pouvons nous asseoir aux feux rouges. Mais le soleil n'aura pas pitié de nous.

Peut-être pourrons-nous porter de larges chapeaux ?

Les conducteurs n'ont pas le temps aux feux rouges, certains les brûlent et d'autres s'enferment à clé.

Il y a aussi trop d'enfants, trop de jeunes filles, trop de jeunes femmes, trop de handicapés, trop de revendeurs à la sauvette.

Et les feux ne sont pas là tous les jours. Les poteaux sont tordus, arrachés. Ah ! Que pouvons-nous faire d'autre ?

Et puis, les décharges s'accroissent de plus en plus.

Et la Montagne Sacrée gronde, gronde, gronde... dit Gorgui Diène.

— Ces temps-ci, je sens des odeurs de peste inhabituelles, reprit Ba'Moïse.

Je disais à ma femme que ces odeurs pouvaient provoquer des maladies. Nous ne pouvons pas rester ici.

Nous allons mourir ici. »

Gorgui Diène regarda Ba'Moïse et lui dit encore :

« Nous n'avons pas le choix.

Comme tu ne veux plus errer, il n'y a que la Montagne Sacrée.

Et elle est juste en face de nous.

Nous nous boucherons les narines.

Nous allons nous attaquer à la Montagne Sacrée.

Allez lève-toi.

Dieu vient à notre secours en attendant que nos fils arrivent à destination. »

Ba'Moïse se leva en geignant et, son bonnet en laine sur la tête, suivit Gorgui Diène. Ils avaient à peine marché quelques mètres quand la Montagne Sacrée se dressa devant eux, encore plus grande. Une montagne qui s'élevait au ciel en dégageant une odeur insupportable et étrange. Pourtant, à cette heure si matinale, il y avait déjà foule sur ses flancs. Des enfants, des femmes, des hommes, tenant des bâtons, des bouts de ferrailles, des petits râteaux, de grands râteaux, se démenaient sur la masse, s'affairant fiévreusement.

« Mon Dieu, Gorgui Diène, comment pourrions-nous affronter tant d'odeurs, tant de déchets ? Cette montagne, c'est la montagne de la déchéance. La montagne de la mort. La montagne de la fin. Le terminus. Cette montagne, c'est ça Yakar ? Ba'Moïse pleurait presque.

— Mon ami, dans notre situation, comme la plupart des gens qui sont ici, ce n'est pas la déchéance. Cette montagne est sacrée, c'est la survie. En attendant que nos fils arrivent au nord, nous devons faire quelque chose. Ce qu'il nous faut à présent, c'est trouver le matériel approprié. Il nous faut des petits râteaux, des bouts de bois ou des bouts de fer, et des sacoches pour recueillir les choses que nous allons trouver.

— Que peut-on trouver ici ? lui demanda Ba'Moïse.

— Tout !

De la vaisselle, de l'argent, des habits, des bouteilles.

Même des documents importants.

Et ce n'est pas ce que l'on peut y trouver, mais ce que l'on y trouve. On peut y trouver des choses inattendues. Des choses secrètes, graves, confidentielles. Des choses horribles aussi. Des bébés morts, des crânes d'êtres humains, des animaux morts, du tout, je te dis », lui répondit Gorgui Diène.

Ba'Moïse retourna dans la mesure, qui lui semblait de plus en plus petite, de plus en plus basse. Il y faisait terriblement chaud, et la puanteur de la Montagne Sacrée rentrait jusque dans leurs pores. La pièce était déjà remplie de choses hétéroclites. Tout ce que Ba'Moïse ramassait et qu'il n'avait pas pu vendre était gardé dans la pièce, pour ce qu'il pensait précieux : des bouteilles entières, des boîtes qui fermaient, des bouteilles cassées, un habit d'enfant. Et les odeurs de la décharge, qu'il le veuille ou non ! Et sa femme couchée allait très mal. Que faire ?

Et ainsi, ce matin, il s'était levé, et en compagnie de Gorgui Diène, ils prenaient à deux un verre de café au lait à crédit chez une jeune femme. Cette jeune femme, dont le mari était mort du tétanos, avait installé une planche sur des briques, devant la Montagne Sacrée. Il y avait toute une armée tous les jours qui, sur ses flancs, avec leurs pics, leurs mains, arrachaient à cet amas de puanteurs un objet, une chose. Ba'Moïse s'asseyait péniblement par terre et commandait du pain. Ce matin-là, le pain était croustillant, et en croquant dedans, il sentit un petit bout d'oignon grillé qui lui rappelait tant de choses. À Birlane, quand c'était la fête du mouton, le plat de viande que sa femme préparait était parsemé de petits bouts d'oignons croustillants. La nostalgie à nouveau le prenait.

N'était-il pas mieux de rester à Birlane, de supporter les regards des quelques derniers voisins qui, eux aussi, rêvaient de partir, de résister aux relents de bonnes odeurs qui se dégageaient parfois d'une maison, où un fils ou deux étaient partis ?

Non, il ne pouvait plus rester à Birlane.

Ce n'était pas la honte, son fils Moïse, la terre vengeresse qui l'avaient fait partir. Il était parti pour être cet autre qu'il rêvait d'être. Il n'avait plus de choix. Il devait partir. Pour être lui-même. Et voilà ce que Yakar avait fait de lui. Un déchet. Un déchet au bas de la montagne

pestilentielle prise d'assaut, comme les chèvres sur les flancs des hautes collines de l'Érythrée.

La femme de Ba'Moïse ne pouvait plus continuer à faire le linge dans les maisons. C'était mal payé ou pas payé du tout. Le plus souvent, elle était épuisée. Elle lavait les habits des grandes personnes, des enfants, les draps, les torchons, elle lavait du tout. Elle mettait de l'amidon dans les habits en bazin et devait les repasser. Elle n'avait plus de force. L'argent qu'elle gagnait avec peine ne suffisait pas à améliorer leur condition de vie, et cela ne suffisait pas pour aller à l'hôpital. Elle s'enduisait de beurre de karité, de pommade Zorro, de Mentholum. Elle buvait des écorces macérées et des poudres bizarres que Gorgui Diène lui conseillait. Elle n'avait pas quitté la mesure au pied de la Montagne Sacrée. Et elle geignait, gémissait la nuit. Ba'Moïse avait été chez les sœurs avec elle, mais les médicaments donnés n'avaient rien changé. Gorgui Diène recommandait toutes sortes de remèdes et de médicaments vendus au bord des routes, dans les marchés, sur les trottoirs. Ba'Moïse avait acheté des gélules jaunes, rouges, noires, emballées dans du papier. Mais la santé de sa femme était inquiétante. Un soir de grande fièvre et de grande fatigue, Ba'Moïse fit avaler à sa femme plus de dix gélules de toutes les couleurs, comme indiqué par la vendeuse au marché.

« Tiens bon, ton fils va bientôt arriver au nord.

Tous nos problèmes seront réglés.

Nous allons retourner à Birlane.

Ici, c'est la déchéance », disait-il à sa femme, qui gémissait de plus en plus. Il la massait, et des larmes coulaient de ses yeux.

Sa femme ne disait rien. Elle respirait difficilement et toussait. Quand elle reprit son souffle, elle regarda son mari, et les larmes coulèrent de ses yeux déjà vitreux :

« Où est Moïse ?

Je veux voir Moïse. »

Ba'Moïse lui demanda de garder son calme, de ne pas parler.

« Tout va s'arranger, tu verras. Tout va s'arranger. »

Le lendemain matin, elle mourut sur sa couche de chiffons de toutes sortes. Ba'Moïse croyait que, dans son sommeil calme de la veille, elle avait moins de douleurs. Quand il appela Gorgui Diène, celui-ci tourna la tête dans tous les sens quand Ba Moïse lui expliqua tout ce qui s'était passé depuis la veille. Ba'Moïse regarda les gélules restantes et tourna la tête.

« Ces mêmes gélules m'ont été vendues quand mon autre cheval était malade. Il avait fait la diarrhée pendant plusieurs jours, et un jour, il s'était affalé pour ne plus se relever pendant trois jours. Le quatrième jour, il mourut dans une bave noirâtre qui s'écoulait de sa bouche.

Où vas-tu te plaindre ?

Qui avait tué ce cheval ? »

La femme de Ba'Moïse termina sa vie aux abords de la Montagne Sacrée et fut enterrée dans le cimetière des errants, non loin. C'était deux jours après le départ de Zak et de Mawdo. Ce même jour, Ba'Moïse sombra dans un silence profond.

Que pouvait faire Gorgui Diène pour lui ?

Peut-être qu'il fallait trouver Moïse ?

— Je veux prendre l'Horaire, disait-il quand il sortait de son mutisme.

— Pour aller où ? lui demandait Gorgui Diène.

— Pour retourner à Birlane.

— Retourner à Birlane ? »

L'Horaire n'avait jamais ramené quelqu'un à Birlane pour toujours. Ba'Moïse s'asseyait le matin au bord de la Montagne Sacrée et gardait tout ce que Gorgui Diène trouvait avec son petit râteau. C'était l'arrangement qu'ils avaient fait. Mais les odeurs lui traversaient le corps comme des pointes acérées. Ba'Moïse se leva et partit. Il marcha longtemps. Il aperçut le minaret de la mosquée où il était arrivé avec l'Horaire et où un nouvel occupant avait failli être

assassiné par un illuminé, à l'époque. Ba'Moïse était arrivé avant l'heure de l'Horaire. Il s'était assis sur une brique et s'était essuyer le front. Il transpirait. Une fièvre intérieure lui tordait les boyaux. Il n'avait rien avaler ce matin. Il fallait qu'il reprenne l'Horaire. Il fallait qu'il retourne à Birlane. Il regardait les gens qui allaient et venaient tout autour. Il regardait cette partie de Yakar avec dégoût. Il regrettait tant de choses.

Il préférait mourir à Birlane.

Il fut abordé par un homme qui lui ressemblait et qui lui rappelait quelqu'un. Cet homme était-il de Birlane ?

Voulait-il lui aussi retourner à Birlane ?

L'homme qui s'était approché de lui lui avait demandé ce qu'il faisait là.

« J'attends l'Horaire de Birlane.

— L'Horaire, maintenant, ne peut plus rentrer dans Yakar. Tous les Horaires qui arrivent de partout s'arrêtent à la périphérie, au niveau des chantiers, des terrains vagues, aux abords des grandes décharges, de l'autre côté de la grande montagne qui gronde. Plus personne n'arrive dans le centre de Yakar. La grande montagne a bloqué l'entrée de Yakar. Il faut aller là-bas, dans la direction de Jérusalem. »

Ba'Moïse se leva douloureusement. Il avait perdu la parole. Il marchait en traînant les pieds. Son gros orteil avait percé le plastique des sandales qu'il portait. Sur sa tête, il avait son bonnet en laine élimé. Il traîna les pieds jusqu'à la première décharge et, là, vit toutes sortes de masures de fortune. C'était comme s'il voyait ce spectacle pour la première fois, comme s'il n'avait jamais vu de décharges. Ba'Moïse ne connaissait que la grande montagne, la Montagne Sacrée. Ba'Moïse ne savait pas qu'il y avait tant de décharges autour de Yakar. Il y avait des hommes, des femmes, des enfants, des personnes âgées, qui y fourmillaient comme à la Montagne Sacrée. Il s'approcha un peu plus, et quand il aborda un enfant aux dents arrachées, il lui demanda s'il savait où l'Horaire s'arrêtait. L'enfant, un bras plus long que nature, lui indiqua un espace au milieu des décharges retournées dans tous les sens. L'enfant lui dit que l'Horaire n'était pas encore arrivé, qu'il fallait attendre. Ba'Moïse s'assit sur une pierre et ferma les yeux, les deux mains posées sur la tête. Quand l'Horaire arriva, il débarqua des habitants de Birlane. Parmi ceux-ci, certains avaient reconnu Ba'Moïse. Difficilement, car Ba'Moïse avait changé. Il avait dépéri. Il portait des haillons. Il était sale. Sa barbe avait poussé. Ses yeux étaient plus rouges que ceux du faux lion qu'il fut. Les ongles de ses doigts étaient longs et noirs. Ses pieds écaillés rappelaient le craquèlement des terres de Birlane. Les gens le regardèrent et certains n'osèrent pas le saluer. Ils ne voulaient pas le saluer. Il était peut-être devenu un fou « récent », et que faisait-il à l'arrêt de l'Horaire ? Le chauffeur de l'Horaire regarda Ba'Moïse. Ce dernier lui demanda à quelle heure il retournait à Birlane.

« Vieux, c'est mon dernier voyage.

Birlane est vidé.

Il ne reste plus personne. À part deux ou trois familles comme les Guissé Mabo, qui préfèrent peut-être mourir à Birlane.

Mon patron va utiliser l'Horaire pour d'autres régions, peut-être.

Moi, je pars au nord. »

Ba'Moïse se mit à pleurer.

Alioune Sow, qui s'était rendu ce même jour aux abords de ces décharges, comme promis à Moïse, avait aperçu Ba'Moïse. Il se dirigea vers lui, sans assurance.

Était-ce vraiment Ba'Moïse, le père de Moïse ?

Alioune s'étant approché de l'homme sur la pierre, l'appela doucement :

« Ba'Moïse ? »

Ba'Moïse leva la tête, ouvrit les yeux remplis de larmes.

« C'est moi, Alioune Sow, l'ami de votre fils Moïse. »

Comment Ba'Moïse avait-il autant changé ?

Que lui était-il arrivé ?

Alioune Sow s'approcha encore un peu plus de lui. Ba'Moïse avait le visage dans les mains et pleurait à présent à chaudes larmes comme un enfant vexé. Alioune Sow resta longtemps ainsi devant cet homme terrassé. Cet homme qu'il avait connu à Birlane, quand il allait voir Moïse à l'époque, était méconnaissable. Comment un être humain pouvait-il avoir autant changé ? Il était resté planté devant lui comme un dolmen. À un moment, il lui avait touché l'épaule, et Ba'Moïse n'avait pas réagi. Alioune Sow avait gardé sa main sur l'épaule de Ba'Moïse jusqu'à ce que ce dernier eût cessé de pleurer. Ba'Moïse tourna doucement la tête et regarda Alioune Sow. Ses yeux furent traversés d'ombres. Ba'Moïse se leva comme s'il voyait un revenant. Il se mit en face d'Alioune Sow, la bouche ouverte, et tout d'un coup, il tomba dans ses bras. Il se remit à sangloter de plus belle comme un enfant qui aurait perdu sa mère. Alioune Sow ne pouvait pas essuyer les larmes qui coulaient de ses yeux. Il le laissa pleurer et, au bout d'un moment, lui prit la main. Ils gardèrent tous les deux le silence jusqu'à ce que Ba'Moïse le rompit :

« Alioune, où est Moïse ? »

Alioune Sow fut agréablement surpris, mais en même temps, le ton utilisé par Ba'Moïse n'était pas celui auquel il s'attendait. Le ton était grave. Le ton n'annonçait rien de bon.

« Il va bien. Je le vois tous les jours.

Il est arrivé de Birlane depuis lundi. Il est à la corniche, lui dit Alioune Sow.

— Je veux le voir.

Tu crois qu'il voudra ?

Je veux lui demander pardon.

C'est maintenant que j'ai tout compris.

Mais en même temps, je ne pourrai pas le voir.

Je ne saurai que lui dire.

Tout est de ma faute.

Tout est de ma faute.

Zak, son frère, est parti avec Mawdo, le fils de mon voisin Gorgui Diène, lundi. »

Et à nouveau, il se réfugia dans les sanglots et les pleurs. Alioune Sow ne savait que faire.

Que faire devant cet homme qui semblait brisé au plus profond de lui-même et qui reniflait comme un enfant contrarié ?

Mais comme il voulait voir Moïse, tout n'était pas perdu.

« Je vais vous raccompagner. Ensuite, j'irai chercher Moïse, lui dit Alioune Sow.

— Non ! Non ! Non ! Jamais !

Là où j'habite, même les chiens ne pourraient y habiter.

Non ! Non ! Non ! Je ne veux pas que Moïse vienne là-bas. Alioune, la mère de Moïse est morte avant hier. »

Là, Alioune Sow lâcha prise et Ba'Moïse s'écroula. Il essaya de le relever.

« Que dites-vous ?

La mère de Moïse ?

Depuis quand est-elle morte ?

De quoi est-elle morte ?

Oh, mon Dieu !

C'est la chose la plus terrible qu'il faudra annoncer à Moïse et comment le lui annoncer ?

Moïse parle tous les jours de sa mère.

Il pense toujours à sa mère.

Moïse ne voulait pas que sa mère vienne à Yakar, même si elle devait mourir à Birlane, et elle n'allait pas mourir à Birlane.

Il disait que sa mère commençait à aller mieux là-bas.

Oh, mon Dieu ! »

Ba'Moïse pleurait toutes les larmes, tous les sangs de son corps.

« Ba'Moïse, il faut que je vous raccompagne, vous ne pouvez pas rester ainsi. Je vais vite aller chercher Moïse », dit Alioune qui s'était repris.

Ba'Moïse retrouva tout d'un coup sa hargne d'antan.

« Non !

Je ne veux plus voir Moïse.

Il est finalement la cause de tous nos malheurs ! » dit-il à travers ses sanglots.

Alioune le laissa et s'empressa d'aller retrouver Moïse, qui allait et venait sur la corniche.

Comment lui annoncer la mort de sa mère ?

Il pourrait commencer par l'informer du voyage de Zak.

Dès qu'il aperçut Alioune Sow, Moïse s'arrêta et vint à son rencontre. Il serra Alioune très fort dans ses bras et se mit à pleurer.

« Moïse, pourquoi pleures-tu ?

Toi qui ne pleure jamais !

Que t'arrive-t-il ? »

Alioune Sow pensa que Moïse avait appris la mort de sa mère. « Mais comment ? » se demandait-il.

Alioune ramassa un coquillage et, regardant la mer, dit gravement à Moïse qu'il avait vu son père et que Zak était parti avec le fils d'un voisin.

« Zak ?

Zak est parti ?

Où ?

— Ton père m'a seulement dit qu'ils étaient partis.

Ils ont pris l'Express, lundi, le jour de ton arrivée. »

Moïse s'assit à côté de Alioune Sow, jeta le petit caillou qu'il tenait à la main au loin dans la mer. Il se leva, marcha un peu, revint sur ses pas. Il s'arrêta devant Alioune Sow, toujours assis, et lui demanda :

« Et ma mère ? L'as-tu vue ?

— Non, je n'ai pas vu ta mère. J'ai rencontré ton père à la décharge là-bas, au nouvel arrêt de l'Horaire. Je voulais le raccompagner pour connaître son adresse, mais il a refusé. Moïse... Alioune Sow ne finit pas sa phrase.

— Oui, qu'est-ce qu'il y a ?

Que t'a dit mon père ? demanda Moïse.

— Rien, excuse moi.

Il m'a seulement dit que Zak était parti, s'empressa de répondre Alioune Sow.

— Il ne t'a pas parlé de ma mère ?

Tu n'as pas demandé de ses nouvelles ? » demanda encore Moïse.

— Si, mais il m'a dit qu'elle était là-bas, là où il reste. Il n'a pas voulu me dire où. Il a seulement dit que même les chiens galeux ne voudraient pas aller dans cet endroit », dit Alioune Sow, la tête baissée.

Moïse resta silencieux et, à un moment, dit comme à lui-même :

« J'ai un mauvais pressentiment. »

Moïse reprit :

« Zak n'aurait pas dû partir.

Ce n'est plus le moment.

C'est déjà trop tard.

C'est allé plus vite que je ne le croyais.

Le peuple est imprévisible.
Le moment fatidique est arrivé.
Ce bruit lourd et sourd a changé de rythme, et cela ne présage rien de bon. C'est le début du chaos.

Je veux Zak à côté de moi.

Il n'y a plus de nord.

Il n'y a plus de sud.

Il n'y a plus les uns et il n'y a plus les autres.

Maintenant, c'est le choc inéluctable, à moins d'un miracle.

Et il faudra commencer à croire en Dieu, si c'est le cas.

Je pense à Zak, Alioune. J'aime mon frère.

Je ne veux pas que quelque chose lui arrive, seul, loin de moi. » Moïse s'était rassisi et était là, la tête enfouie entre ses bras. Tout d'un coup, une ombre géante arriva à son niveau et le recouvrit. Il leva doucement la tête croyant voir son frère Zak, comme si son désir était exaucé, mais c'était Lam's, toujours de bonne humeur. Lam's surprit les larmes qui coulaient des joues de Moïse.

« Mais *Boy*, qu'est-ce qui t'arrive ?

Je ne t'ai jamais vu dans cet état.

Alors là, c'est incroyable, *Boy*, dit Lam's, qui toucha l'épaule de Moïse.

— Ce n'est rien. Je pensais à Zak.

Zak est parti.

Et j'ai un mauvais pressentiment.

Je me sens responsable.

Je m'en voudrais s'il arrivait quelque chose à Zak, lui dit Moïse.

— Non, *Boy*, Zak s'en sortira.

Tu vieillis, *Boy*.

Si tu te mets à pleurer maintenant, alors c'est la fin de tout. Laisse Zak faire sa vie.

Zak est un vrai guerrier. »

Lam's ne laissa pas le temps à Moïse de dire quelque chose et continua sur sa lancée, toujours souriant :

« *Boy*, il m'est arrivé quelque chose d'extraordinaire. »

Lam's s'installa à côté de Moïse et de Alioune Sow.

« J'espère que tu ne t'es pas fait prendre ! lui demanda Alioune Sow.

— Non ! Me prendre, moi ?

Qui prend qui ?

Sur le terrain, nous nous connaissons.

Boy, dans ce pays, on est tous des bandits.

On se connaît. On se partage le gâteau et on a la paix.

Mais moi, je ne partage pas, je donne ce que je veux, si je veux.

Sinon je leur casse les côtes.

Ce sont avec les autres qu'ils font leur malin.

Mais moi, je ne suis pas les autres.

Je suis Lam's.

Boy, je disais qu'il m'est arrivé une chose incroyable. Mon extraterrestre, tu sais, celle que j'ai rencontrée à mon point stratégique. J'ai cessé avec les gosses de riches. Ils ne marchent plus. Ils sont tous en voiture, vitres fermées, en 4 x 4. Et là, c'est plus difficile. Avant je les déshabillais, car c'est indécent, dans un pays où tout le monde erre dans la misère, que des enfants portent des chaussures de sport qui coûtent dix fois le salaire d'un enseignant, avec des fringues pas possibles. Et puis, ils osent se pavaner pour me narguer. Enfin...

— Comment et où as-tu rencontré ton extraterrestre ? Sur quelle planète ?, demanda Alioune Sow.

— Tu sais, mon extraterrestre, je l'ai rencontrée à un feu rouge. J'étais là, à guetter comme d'habitude, quand j'ai vu avancer une voiture pas possible. La voiture roulait doucement, comme si la personne qui la conduisait n'avait pas de destination précise. Le feu est passé à l'orange au moment où la voiture décapotable-*façon, Boy*, arrivait vers lui. La voiture pouvait passer, mais la conductrice, les cheveux au vent, a préféré soulever le pied de la pédale. Elle a arrêté avec nonchalance son bolide métallisé quand le feu orange, qui semblait l'attendre, est passé au rouge. La voiture s'est immobilisée dans un crissement qui me donne encore des frissons. *Boy*, les gens vivent. C'était une voiture comme on n'en voit pas beaucoup. Combien peut coûter un tel véhicule ? La dame au volant était comme les *djinnées* dont on parle. Une dame pas possible. Je croyais rêver. Elle avait un foulard-*façon* au cou et, déjà instinctivement, j'ai cherché le collier. Cette dame, surnaturelle, *Boy*, une extraterrestre, comme si elle avait senti mon regard, a tourné la tête vers moi. Elle m'a regardé fixement. Puis, elle m'a quitté des yeux un instant et a regardé à nouveau devant elle. Au moment où le feu est passé au vert, je crois qu'elle n'a pas réalisé ce qui lui était arrivé. Je lui avais arraché son collier. Après quelques mètres, les feux du bolide se sont allumés, et elle a tourné à gauche et est revenue vers moi, au moment où je venais de passer son collier à un de mes petits. Elle s'est arrêtée à mon niveau et me l'a réclamé. Je lui ai envoyé le plus beau de mes sourires. Son regard s'est attardé sur mon corps, sur mes bras, sur mes jambes, j'en ai eu le frisson. Elle m'excitait. Elle a garé son véhicule quand des klaxons stridents l'ont sorti de sa contemplation. Je l'ai rejointe et ai passé la tête à la fenêtre dont les vitres s'ouvraient sans bruit. Nos regards se sont croisés longuement. Ce n'était pas une femme d'ici, c'était une extraterrestre. Quelques instants plus tard, j'étais assis à côté d'elle, dans une voiture qui ne semblait pas être fabriquée sur la terre. Nous sommes arrivés dans une maison que l'on aurait cru sortie de l'imagination la plus folle. Une maison en marbre, du marbre partout. Deux énormes chiens, qui ne sont pas nés par ici, étaient dans une cage et gueulaient. J'avais envie de les étrangler. Quelques instants plus tard, j'étais avec elle dans une chambre incroyable, et elle m'a demandé de me déshabiller. *Boy*, tu sais pour cela, il n'y a pas de soucis à se faire. Me mettre nu devant une femme, c'est mon exercice préféré. Je lui ai fait un strip en expert. L'extraterrestre me regardait comme un spécimen. Je roulais des muscles pour en faire un peu plus. Elle a ouvert une porte et l'a refermée sur elle. Quand elle est revenue, j'ai failli perdre le contrôle de la situation. Je n'avais jamais vu une telle femme. Elle était dans une robe vaporeuse, avec des plumes partout. La chambre était glacée, et de la musique sortait de partout et de nulle part. Elle m'a poussé vers le lit rond qui tournait. Mes pieds ont été happés, et elle s'est affalée sur moi.

Boy, le peuple ne sait pas ce qui se passe.

Nos femmes, à côté, n'existent pas.

Sa peau était du miel quand je la lapais. Son teint était comme celui de la lune dans son premier quart. »

Alioune Sow sourit et dit à Lam's qu'il pouvait être poète à ses heures.

« *Boy*, attends, je n'ai pas fini. » Et il reprit :

« Qui es-tu ? lui demandai-je.

“Je suis une occupante, mais tu me plais. Avec tous les occupants anciens ou nouveaux, nous appartenons à un autre monde, un autre univers.”

Et voila comment a commencé l'aventure la plus extraordinaire et la plus fantastique que j'aie jamais connue. Et depuis ce jour, je la vois tous les jours et je la travaille. Elle hurle aux étoiles, d'où elle est sûrement venue.

Pour ça, *Boy*, ne t'inquiète pas. C'est mon affaire.

Tu sais, les femmes, je l'ai toujours dit Moïse, ce qu'elles aiment c'est qu'on les baise.
Les discussions, tout cela ne les intéresse pas.

Elles veulent toutes se faire secouer par un mec, un vrai zébu. »

Moïse et Alioune Sow regardaient Lam's raconter son histoire. Il souriait et n'arrêtait pas de tourner dans tous les sens. Et il continua :

« Seulement voilà, depuis quelques jours, il y a un problème. Pas avec moi. De ce côté-là, *cool, Boy*. Mais les murs en marbre de sa maison ont commencé à craquer. Je crois que c'est à cause de ce bruit lourd et sourd qu'on entend de plus en plus. Les affaires de son mari connaissent des déboires, et ils ont perdu beaucoup d'argent. Leur perroquet a eu un malaise. Leur gazon se dessèche. Les robinets en or rouillent. Leurs chiens n'arrêtent pas d'aboyer à la mort. Pour savoir ce qui se passe, j'ai fait un petit manège. Au cours d'une fusion, je l'ai enfoncée, et au moment où elle commençait à prendre son pied, je me suis retiré. Elle haletait, et je lui ai dit de me dire ce qu'il se passait. Et là, elle m'a expliqué qu'elle ne pouvait pas me le dire. Je me suis levé.

Mon gars était droit devant elle, et elle me suppliait de revenir en elle. Elle hurlait presque.

“Non, ma chère ! Mon gars-là”, et Lam's touchait son sexe, “il veut savoir ce qui se passe”, et elle a dit dans un souffle : “La chose est ronde, elle ressemble à une pièce dorée et elle se trouverait dans la direction de Jérusalem, vers la grande montagne de déchets. C'est tout ce que je sais. C'est le sorcier de Bandiagara qui nous a dit que si l'écuelle du Condorong que nous possédons n'est pas réactivée par cette pièce dorée, un astéroïde s'abattra sur la terre et éclaboussera la planète.”

Je suis retombé sur elle et l'ai défoncée. Elle a hurlé avec rage et s'est agrippée à moi, comme si elle voulait m'avaler.

“Quoi qu'il puisse arriver, je te veux, je veux rester avec toi pour toujours”, m'a-t-elle dit en râlant de plaisir.

Boys, vous ne pourrez jamais comprendre ce que je vous dis. Mais demandez à celui-ci ! »

Lam's caressa son sexe qui se gonflait sous le pantalon. Moïse et Alioune Sow le regardaient, et Moïse dit :

« Lam's, tu es le seul apaisé de notre groupe. »

Le bruit lourd et sourd grondait comme les vagues de l'océan, en bas de la corniche, et déchirait les rochers.

« *Boy*, j'ai pris un journal chez mon extraterrestre.

C'est quoi cette histoire ?

Tu sais, elle m'a parlé d'une chose, comme une pièce dorée.

Y aurait-il une relation avec cette chose que l'on cherche dans les annonces, partout ? »

Moïse prit le journal des *maines* de Lam's. En première page, il y avait en gros caractères une annonce en rouge. Un astéroïde était en train de se diriger vers la Terre. Des explications étaient données. Cet astéroïde ne pouvait être arrêté que par une pièce dorée, contenant la force nécessaire pour la détourner de sa trajectoire. Toute personne qui trouverait ou posséderait cette pièce dorée recevrait une forte récompense, une très forte récompense.

Alioune Sow s'était rapproché et lisait le journal au-dessus de l'épaule de Moïse. Ce dernier, à un moment, secoua la tête.

« Des conneries, tout cela. »

Alioune Sow se rassit et dit :

« Ce ne sont pas des conneries Moïse. Cet astéroïde n'est pas pour nous. Ce n'est pas exactement un astéroïde. J'ai lu une histoire dans le document que j'ai emprunté. Des extraterrestres ont envahi la terre et y font ce qu'ils veulent. Ce sont des extraterrestres vaniteux, vantards, venimeux, vils, veules, vilains. Leur égoïsme et leur soif de pouvoir sont

tels qu'il n'y a qu'eux, et personne d'autre ne compte. Ils ont leur club et méprisent toute autre créature. Ils ont l'écuelle du *Condorong*. Et c'est le secret de leur pouvoir. Ils sèment la mort, la pauvreté, l'errance, les guerres, les vols, les viols, le jemenfoutisme, etc. »

Alioune Sow parlait, mais il faisait tout pour cacher son autre désarroi.

Comment dire à Moïse que sa mère était morte ?

Alioune Sow se proposait d'attendre plus tard, quand ils seraient seuls peut-être. Ou bien devait-il le lui annoncer tout de suite, en présence de Lam's. Alioune Sow pensait que l'annonce de la mort de sa mère précipiterait tout. Il connaissait Moïse, mais il ne savait pas comment il réagirait. Moïse allait dire que c'étaient les nouveaux occupants qui avaient tué sa mère. Il pouvait faire des choses imprévisibles. Moïse était comme le peuple. Il n'avait plus rien à perdre. Alioune Sow passait et repassait plusieurs cas de figures dans sa tête. Et Moïse le tira de ses pensées :

« Ne crois-tu pas qu'il s'agit des nouveaux occupants qui sont éparpillés dans le monde et qui, tout en voulant y vivre, sont en train de le détruire dans la violence, la haine, le racisme, la peur, l'extrémisme, le terrorisme, la pollution ?

Ils ne se rendent pas compte qu'ils courent à leur propre perte. S'ils sont des extraterrestres, ils doivent être de la pire espèce. » Alioune Sow écoutait Moïse avec l'envie de l'arrêter et de lui dire que sa mère était morte. Il y renonça et se comporta le plus naturellement possible avec lui.

« Moïse, n'es-tu pas en train de rêver ? lui dit-il.

— Heureusement qu'il y a les rêves.

Il n'y a que cela qui nous reste.

Nous avons tout perdu.

Dans le rêve, nous avons encore de la dignité.

Rêvons. Rêvons. Rêvons.

Le rêve peut changer le monde », ajouta Moïse.

« Moïse, j'ai lu dans ce document sur ces extraterrestres que l'écuelle du *Condorong*, qu'ils ont sûrement dû voler, doit être activée par une pièce d'or. Y aurait-il un rapport avec toutes ces annonces et tous ces affolements des nouveaux occupants ? »

Lam's sursauta :

« *Boy*, peut-être, est-ce de cela que parlait mon extraterrestre.

Boy, il faut fouiller. Si la pièce dorée se trouve dans la Montagne Sacrée, allons la fouiller !

Boy, pas de problèmes.

Si nous trouvons la pièce dorée, on va leur exiger plus qu'ils ne proposent. La pièce dorée contre tout ce qu'ils possèdent. »

Moïse se leva, marcha un peu et dit :

« Le peuple ne veut pas tout ce que les nouveaux occupants possèdent. Le peuple veut seulement retrouver sa dignité. Le peuple veut seulement manger à sa faim. Il n'est pas question de chantage. Si nous trouvons la pièce dorée, nous devons la partager avec eux. Nous allons leur apprendre la répartition, le partage, comme Serigne Khassim Mbacké savait le faire. Il faut partager. »

Moïse se posa à même le sol et se mit à réfléchir :

« L'écuelle du *Condorong* ! L'écuelle du *Condorong* !

Voilà ce dont la dialectique avait oublié de nous parler.

L'écuelle du *Condorong* !

Nous avons eu tort de tuer les mythes.

L'écuelle du *Condorong* !

Je me souviens, je me souviens, je me souviens !

Oui, l'écuelle du *Condorong* !

C'est ça.

Les autres avaient trouvé l'écuelle du *Condorong*.

Et ils ont tué le *Condorong*.

Mais on ne peut pas tuer les mythes.

Le *Condorong* a été démystifié depuis les années soixante.

Mais son énergie est là, comme le peuple.

L'écuelle du *Condorong* ! »

Moïse était surexcité. C'était comme s'il avait une vision soudaine. Et il dit, les yeux écarquillés :

« Il faut que je retrouve mon père.

Il faut que je le retrouve coûte que coûte, ou ma mère. »

Alioune Sow était perturbé.

Il se leva et suivit Moïse.

« Moïse, où vas-tu trouver ton père ?

— Je ne sais pas, répondit Moïse.

— Alioune, écoute, on va se partager les décharges. Le point de rencontre sera de toutes les façons au pied de la Montagne Sacrée. Mais dans la journée, il n'y est peut-être pas. Aujourd'hui, nous sommes samedi. Il doit errer comme tous les autres. Nous allons chacun d'un côté. Moi, je vais faire les décharges jusqu'à la Montagne Sacrée et, toi, tu vas vers les abords des mosquées, des églises, des chantiers, des devantures des banques, des avenues de Yakar. Si tu le trouves, on se donne rendez-vous à la Montagne Sacrée.

C'est là que tout va se passer.

Il faut que l'on retrouve mon père. »

« Lam's, toi, tu retournes chez ton extraterrestre.

Essaie d'en savoir un peu plus, et rendez-vous à la Montagne Sacrée », ajouta Moïse.

« *Boy*, cela va être difficile aujourd'hui. C'est samedi.

Elle m'avait dit que c'était impossible.

Ils sont en alerte. Mais dès que mon gars va lui faire un signal, elle me trouvera dans un trou à rats », dit Lam's, qui s'éloignait déjà.

Le bruit lourd et sourd montait de plus en plus des entrailles de la terre, là-bas dans la direction de Jérusalem.

Les communiqués, la radio, la télévision, les journaux, tous parlaient de la chose à trouver, mais quelle chose ? Une pièce dorée ! Forte récompense à celui ou celle qui la trouverait. Le peuple était en effervescence. Une forte récompense ? Une pièce métallique de couleur dorée et qui se trouverait dans les décharges, à la Montagne Sacrée ? Le jour même, Yakar était vidée. Tout le peuple errant se dirigeait vers les décharges. Les lépreux, la horde qui suivait Moïse sur la corniche depuis deux, trois jours, les enfants, les femmes, les hommes, les vieux, les vieilles, les femmes touaregs avec leurs bébés accrochés à leurs bras, les albinos, les aveugles, les sourds, les muets, les nains, les handicapés. Le peuple se ruait vers les décharges, au milieu desquelles la Montagne Sacrée grondait de plus en plus. Le peuple passait à côté des mesures et n'y faisait même pas attention. Ce qui intéressait le peuple, c'était la forte récompense.

Aung San Suu Kyi

Ba'Moïse était revenu dans sa mesure au pied de la Montagne Sacrée, et il pleurait. Gorgui Diène, lui, depuis le départ de Zak et Mawdo, avant de recommencer à fouiller dans les décharges, se mettait devant la Montagne Sacrée pour avoir de leurs nouvelles. Ce samedi, Gorgui Diène avait vu une première horde passer, une deuxième horde, une troisième. Que se passait-il ? Où allait le peuple ? Les décharges étaient prises d'assaut. Maintenant, il fallait partager encore les déchets ! Les temps allaient être encore plus difficiles. Le peuple passait devant la Montagne Sacrée sans voir son sommet, tant elle était énorme.

Et Moïse, lui aussi, était arrivé à la Montagne Sacrée.

Gorgui Diène, qui guettait toute personne différente du peuple de la Montagne Sacrée, s'était levé et était allé à la rencontre de cet homme qui avançait au milieu des puanteurs et des déchets de toutes sortes. Arrivé à sa hauteur, Gorgui Diène l'apostropha :

« Bonjour mon fils, qui êtes-vous ?

Je ne vous ai jamais vu par ici.

Pouvez-vous me dire ce qu'il se passe ?

Pourquoi tout le peuple se dirige-t-il vers les décharges ?

— C'est pour une forte récompense », lui répondit Moïse. Gorgui était excité :

« Une récompense ? Une forte récompense ? Combien ?

Une récompense seule suffit déjà !

Et vous, vous n'y allez pas ?

Vous avez besoin de quelque chose ?

Je peux vous aider, mais faites vite, car je vais voir ce qu'il se passe.

Dites-moi seulement ce que vous voulez. »

Moïse regardait cet homme, qui ressemblait au déchet que le peuple était devenu au pied de la Montagne Sacrée. Il n'aurait jamais imaginé que le peuple puisse en arriver là. C'était inacceptable.

« Oui, je suis à la recherche d'un homme et de sa femme.

— Vous connaissez leurs noms ?

Vous savez, il y a du monde ici, dit Gorgui Diène qui semblait pressé de partir à la recherche de la récompense.

— Ils viennent de Birlane. L'homme s'appelle Ba'Moïse, dit Moïse.

— Ah ! Ba'Moïse ! C'est mon ami.

Nos deux fils sont partis ensemble depuis lundi.

Venez, venez. Il est là.

Vous le connaissez ?

— Oui, c'est mon père », dit Moïse.

Gorgui Diène ouvrit la bouche, ne put la refermer, et aucun son n'en sortit.

Puis après quelques secondes, il bégaya :

« Vous... vous... vous êtes Moïse ?

— Oui, je suis Moïse. Et ma mère ? »

Et là, Gorgui Diène se laissa tomber.

« Qu'y a-t-il ? demanda Moïse, inquiet.

— Votre mère a répondu à l'appel de son Maître, deux jours après le départ de nos enfants. »

Moïse tourna la tête dans la direction de la Montagne Sacrée et hurla plus fort que les trompettes de Jéricho. La Montagne Sacrée trembla. Les vautours s'affolèrent et s'éloignèrent, avec des restes de déchets accrochés à leurs becs.

Moïse pleura.

Yakar détruisait tout.

Pourquoi sa mère était-elle venue à Yakar ?

Moïse savait que cela se terminerait ainsi. Il se reprit et regarda Gorgui Diène. Il n'osait plus demander des nouvelles de son père. Mais il voulait le voir. Il devait être dans le même état ou dans un état pire que cet homme en face de lui, dans un tel décor de déchets et de puanteur. Là, il voulait remettre à plus tard l'explosion de sa colère. Un intérêt général était peut-être en jeu. Il fallait qu'il voie son père pour s'en assurer. Absolument.

Gorgui Diène ne lui laissa pas le temps de parler et commença à poser avec inquiétude des questions à Moïse :

« Moïse, toi qui sais lire, as-tu des nouvelles peut-être de Zak et de Mawdo ?

T'ont-ils écrit ?

Sont-ils arrivés ?

— Non, je n'ai pas de nouvelles, lui répondit Moïse.

Je n'ai pas revu Zak depuis qu'il a quitté Birlane. »

Gorgui Diène ne semblait plus être intéressé par la récompense, forte ou pas. Un voile avait recouvert son visage tout d'un coup.

« Ah ! Prions qu'ils arrivent bien à destination.

Ton père et moi, nous les attendons avec impatience.

Nos deux enfants ne sont pas partis pour rien.

Ils sont partis pour nous sortir de la misère, nous tous.

Ton père ne se sent pas bien depuis la mort de ta mère.

Il va même très mal.

Il s'emmure dans le silence et ne veut plus se lever.

C'est difficile, très difficile.

Mais moi, je lui ai dit qu'un croyant doit toujours garder espoir. Nos enfants, dès qu'ils vont arriver, vont nous envoyer tout ce dont nous avons besoin.

Ici, nous vivons comme des animaux.

Mêmes les animaux ont un meilleur sort.

Mais que voulez-vous ?

Un croyant doit garder espoir.

C'est partout pareil.

Les temps sont durs pour tout le monde.

Ah ! Ta chère mère ! Quelle femme ! Quelle belle femme !

Mais elle n'avait pas la santé.

Dieu fait ce qu'il veut.

C'est sa volonté. » Gorgui Diène monologuait presque.

« Où est mon père ? lui demanda Moïse avec impatience.

Est-ce que je peux le voir ?

Je veux juste lui poser une question.

Est-ce possible ?

— Moïse, moi, dit Gorgui Diène en le prenant par le bras, ce que je te conseille, c'est de ne pas chercher à le voir en ce moment.

Il va très mal.

C'est mieux d'attendre que Zak donne des nouvelles et envoie quelque chose. Il ira mieux, et à ce moment-là, son cœur sera plus disposé. Il ne veut pas entendre parler de toi. Il continue toujours à dire que tu es la cause de toute leur misère, même peut-être de la mienne. Si tu étais comme les autres, je pourrais en profiter peut-être, mon fils Mawdo aussi. »

Moïse garda le silence, appuyé sur le bâton qu'il utilisait de temps à autre. Il regarda Gorgui Diène et lui dit :

« Allez le voir et demandez-lui où se trouve la pièce d'or.

La pièce d'or de ma grand-mère.

La pièce d'or que ma mère gardait dans la boîte condamnée et qui ne devait jamais être vendue. »

Là, Gorgui Diène tressaillit et dit en prenant à nouveau le bras de Moïse :

« Moïse, la pièce d'or, je la connais.

Elle n'est pas vendue, rassure-toi.

Ce serait la fin du monde.

Elle ne doit pas être vendue.

La pièce d'or a été remise à Zak et Mawdo pour le voyage au nord.

La pièce d'or reviendra, elle doit revenir. »

Moïse souleva son bâton au ciel et ferma les yeux.

« Qu'y a-t-il Moïse ? demanda Gorgui Diène à nouveau très inquiet.

— Il faut retrouver la pièce d'or, dit Moïse.

— C'est impossible, Zak et Mawdo sont partis avec elle. »

Les décharges tout autour étaient envahies de gens qui fouillaient avec des doigts, des bâtons, des chaussures, des dents.

Yambo Ouologuem

Zak venait de reprendre ses esprits et de réaliser qu'il était toujours à la gare, qu'il ne l'avait jamais quittée et que l'Express était parti depuis dix heures du matin. Il regarda tout autour de lui, et il n'y avait presque personne. La gare se mettait en berne dès que l'Express partait pour plusieurs jours. Zak vit, à côté de lui, le corps de Mawdo, face contre terre, entre deux rails. Il y avait les mêmes chèvres têtues qui fouillaient sur les quais des traces de gras à lécher, des restes de n'importe quoi. Les chèvres savent survivre. Mais la grand-mère disait toujours qu'il ne fallait pas élever des chèvres chez soi. Elles mangent tout. Zak souleva le corps de Mawdo et sortit avec lui de la gare. Le soleil frappa sa figure et il plissa des yeux, tout en tenant solidement Mawdo dans ses bras. Il jetait des coups d'œil à droite, à gauche, dans tous les sens. Il n'y avait presque personne. Deux errants dormaient par terre, les jambes écartées. Devant la gare, il avait levé la tête vers le ciel. Il avait encore mal partout. Il y avait, en face de la gare, un marché. C'était le marché bambara. On y trouvait tous les produits en provenance du pays des Bambara, mais aussi du pays des Peuls, du pays des Dogons, du pays des Mossis, du pays des Malinké, du pays des Bété, du pays des Dioula. Il y avait de l'encens, des perles, des condiments, des fleurs de coton, du coton, du coton cardé, des fruits secs, des gants en fibre, des encensoirs en terre cuite, des cauris, du cola, du beurre de karité, de la pierre ponce, de l'oseille de Guinée et des errants de toutes sortes. Des hommes, des femmes, des enfants y vendaient et y traînaient. À présent, on y trouvait de la friperie, de l'électroménager, du tout, sauf les nouveaux occupants. Fallait-il continuer à l'appeler marché bambara ou marché du tout ? De plus en plus, à Yakar, des marchés s'improvisaient partout. Sur les trottoirs étroits, au milieu des ronds-points, et les voitures devaient faire l'impossible pour passer sous les engueulades des uns et des autres, qui donnaient des coups de poing violents sur les capots. Zak avait avisé un bijoutier à côté du marché et s'était dirigé vers lui. L'homme avait encore une enclume et quelques rudiments de travail, mais il n'avait pas beaucoup à faire. Moïse disait :

« Comment travailler dans un pays où les femmes ne portent plus que de la pacotille importée ? Tout est importé. Les bijoux, les habits, les chaussures, les lits, les chaises, les fauteuils, les nattes, les poupées, les bols, les assiettes. L'artisanat agonise. Pourtant, le génie est toujours là. Il n'y a plus d'échelle de valeurs, ni en esthétique ni en rien. Nos femmes ne raffolent que de bijoux qui viennent d'ailleurs, de Turquie, de Dubaï, de Chine, de Taïwan, de Thaïlande, du Cachemire, du Népal, d'Inde, de France, du Pakistan. Et avec la misère, les familles se débarrassent des bijoux de famille, et ce sont les nouveaux et anciens occupants venus d'ailleurs qui les achètent à vil prix et récupèrent ainsi des trésors. »

« Que puis-je faire pour vous ? demanda le bijoutier, quand Zak s'était arrêté devant lui.

— Couper cette pièce d'or en deux.

Il faut la couper juste au milieu. »

Le bijoutier regarda la pièce d'or et sembla en être illuminé :

« Hum ! Cette pièce d'or a une grande valeur.

Je ne sais pas d'où vous la tenez, mais ce n'est pas une pièce courante. Son or est différent de l'or que nous avons l'habitude de travailler. Vous êtes sûr qu'il faut la couper en deux ?

— Oui, en deux, bien au milieu », dit Zak qui était dans un état second.

Le bijoutier avait regardé Zak et avait jeté un coup d'œil sur Mawdo qu'il tenait dans ses bras.

« Ton ami, là, il semble être fatigué.

— Oui, il est épuisé par son voyage au nord, mais il ira bientôt mieux. Quand il aura la moitié de la pièce d'or, il ira beaucoup mieux », répondit Zak.

Quand le bijoutier, avec adresse, eut fini de la couper en deux, Zak mit une moitié dans la poche du T-shirt de Mawdo et l'autre moitié dans la sienne.

Zak avait ensuite loué un pousse-pousse en bois juste à côté, à deux cents francs CFA l'heure, en laissant sa pièce d'identité avec laquelle il devait faire le grand voyage. Zak se disait qu'il n'aurait plus besoin de sa pièce d'identité. Zak ne voulait plus avoir d'identité. Il avait commencé la traversée de Yakar avec ses rues trouées, ses avenues crevassées, ses voitures de toutes sortes, ses embouteillages, ses mendiants, ses errants, ses enfants prostitués, ses femmes prostituées, ses hommes prostitués, ses immeubles sans âmes. Il était passé devant le port, en bifurquant sur l'avenue qui portait un nom de l'ancien occupant. Il menait son pousse-pousse contenant Mawdo endormi sur ses rêves et ses espoirs. Zak ne voyait pas les quelques errants qui le regardaient passer avec son pousse-pousse en bois. Ce pousse-pousse bientôt leur donnerait une idée. Avec deux cents francs, ils finiraient par mettre leurs morts dans des pousse-pousse pour les enterrer à la décharge, s'ils avaient une pièce d'identité. Mais dans ce pays, c'était facile. Même les morts, depuis la dernière grande guerre, pouvaient avoir des pièces d'identité pour gonfler les voix aux élections. Dans ce pays, les morts votaient. Zak avait erré dans Yakar comme pour montrer ce que les nouveaux occupants avaient fait de ce jeune homme, ce jeune père de famille qui avait une femme et deux enfants. Ce jeune homme qui ne connaissait que la mer dans laquelle il était né. Ce jeune homme qui ne connaissait que le métier de ses parents, et qui ne pouvait plus pêcher dans une mer vendue aux enchères. Il avait tourné pendant cinq jours dans Yakar avec le corps de Mawdo endormi, dans un pousse-pousse en bois. Personne n'avait fait attention à Zak et son pousse-pousse. Il était passé devant la vitrine du magasin d'électroménager où, avec ses compagnons, ils avaient suivi leur feuilleton Zoulou. Il était passé devant les chantiers où ils avaient dormi quelques nuits. Il était passé devant la corniche où il n'y avait personne. Il était passé sous leur pont complice et témoin de tant de discussions, de désirs et de décisions. Le peuple était indifférent, les nouveaux occupants étaient indifférents, les anciens occupants étaient indifférents. Les chiens étaient indifférents. Mawdo, endormi pour toujours, souriait devant cette indifférence qui était une autre nouvelle plaie d'Égypte. Zak, après avoir erré pendant tout ce temps sans dormir, peut-être sous les effets secondaires de la datura, décida le samedi de retourner au pied de la Montagne Sacrée. Sur son chemin, il était bousculé par-ci, par-là, à gauche, à droite, par des gens qui se ruaient tous dans la même direction. Les uns lui montaient sur la tête, les autres sautaient au-dessus du pousse-pousse en enjambant le corps de Mawdo. Yakar se vidait de ses errants, et tous se dirigeaient vers la Montagne Sacrée, dans la direction de Jérusalem. Yakar se vidait de son peuple. Zak se demandait comment les abords de la Montagne Sacrée pourraient accueillir cette horde ? Les pass étaient-ils déjà institués dans Yakar ? Les errants étaient-ils chassés du centre-ville ? Zak se trouvait au milieu de la horde qui montait vers la Montagne Sacrée, avec son pousse-pousse qui brinquebalait sur des sachets en plastique, des rats kagnas morts au combat de la survie et toutes sortes de déchets. Arrivé devant la Montagne Sacrée, dont les abords étaient remplis de hordes de toutes sortes, Zak s'était arrêté et avait contemplé le paysage. La Montagne Sacrée avait pris des proportions plus énormes

encore. Elle recouvrait tout. Zak se mit à remonter la pente, l'un des milliers de petits chemins tortueux qui se dirigeaient vers les décharges et les mesures tout autour. Zak fredonnait Zion Train de Bob Marley, et Mawdo, replié dans le pousse-pousse en bois, semblait dormir.

Un bruit grinçant venant de la pente se fit entendre des mesures, malgré le grondement incessant de la Montagne Sacrée. Moïse et Gorgui Diène eurent le réflexe de se retourner en même temps. Gorgui Diène ne reconnut pas tout de suite Zak. Mais Moïse avait reconnu son frère.

Moïse attendait son frère.

Le bruit lourd et sourd montait de plus en plus, et la terre tremblait, menaçante. Un chat passa avec précaution, en miaulant, la queue en l'air.

Moïse ne laissa pas à Zak le temps d'arriver à leur niveau qu'il lui lança sa question :

« Zak, où est la pièce d'or ? »

Zak continuait à escalader la pente et, arrivé plus près de Moïse, il s'arrêta tenant le pousse-pousse en bois :

« Moïse ! Moïse ! »

Il faillit se jeter sur lui, mais il tenait le pousse-pousse où Mawdo souriait comme par bonheur d'être revenu du nord, avec toutes les merveilles. Zak arriva à la hauteur de Moïse et lui répondit :

« Une moitié est avec moi, l'autre est avec Mawdo. »

Gorgui Diène ne disait rien. Il était là, debout, regardant le pousse-pousse en bois. Il avançait doucement vers Zak. Il marchait à petits pas. Il hésitait. Il s'approcha encore un peu plus en tournant le dos à la Montagne Sacrée. Des petites fumées, ça et là, s'en échappaient. Tout en haut de la Montagne Sacrée, le peuple, fiévreusement accroché sur ses flancs, était à la recherche d'une pièce dorée. Gorgui Diène avançait vers Zak, l'air hagard. À un mètre de lui, comme s'il n'osait pas s'approcher plus, il s'arrêta et se pencha sur le pousse-pousse. Mawdo semblait dormir, les bras croisés sur sa poitrine, comme il avait l'habitude de faire sur la pirogue, au bon vieux temps où, au bord de l'océan nourricier, il se reposait après une nuit passée en mer. Gorgui Diène s'approcha un peu plus et toucha les mains de Mawdo, qui semblait toujours endormi. C'était ainsi qu'il faisait quand il voulait le réveiller. Il toucha les mains de son fils. Ses mains étaient glacées. La sensation du froid le fit reculer. Il regarda Zak et s'effondra sans bruit.

Zak était là, debout, et vivait des émotions indescriptibles. Revoir Moïse qu'il admirait tant. Revoir Gorgui Diène qu'il haïssait tant. Revoir la Montagne Sacrée avec toute cette horde qui s'accrochait à elle. Ramener Mawdo endormi, un sourire aux lèvres.

Et Zak n'avait pas vu sa mère courir vers lui.

Peut-être était-elle souffrante encore ?

Et où était son père ?

Pourquoi n'était-il pas dehors avec les autres ?

Que se passait-il ?

Et pourquoi Moïse cherchait-il la pièce d'or ?

Moïse souleva Gorgui Diène. Il était déjà lourd. Moïse s'approcha ensuite de Zak, debout, tenant le pousse-pousse en bois. Il regarda Mawdo qui semblait toujours endormi. Il leva les yeux et regarda Zak dont les larmes coulaient sur ses joues jadis si agréables à toucher. Ils remontèrent la pente ensemble, Moïse tenant Gorgui Diène dans ses bras et Zak poussant son pousse-pousse en bois, où semblait dormir Mawdo. De la Montagne Sacrée, le peuple s'était relevé et regardait le spectacle en silence. Alioune Sow, qui venait d'arriver, remontait la pente avec ses fresques que les hordes se dirigeant vers les décharges l'avaient aidé à transporter. Un silence déchiré par des bruits de rats *kagnas*, qui s'enfuyaient de ce terrible moment, les accompagnait. Alioune Sow se dirigea vers les mesures, suivi à présent par une foule de plus

en plus dense. Toutes les hordes qui continuaient à se diriger vers les décharges pour la forte récompense suivaient à présent Alioune Sow. Au bout de la pente, devant la mesure encombrée de toutes sortes de déchets, se tenait Ba'Moïse. Il ne bougeait pas et regardait Moïse et Zak qui avançaient vers lui avec leurs chargements. Il tourna la tête vers la Montagne Sacrée et s'écroula, dans un éclat de sanglots.

Le bruit lourd et sourd montait de plus en plus des entrailles de la terre. La terre tremblait et faisait légèrement basculer le pousse-pousse qui cahotait dans ce dédale de misères. Moïse et Zak entrèrent dans la petite cour. Zak sortit Mawdo du pousse-pousse et le déposa sur la vieille natte. Moïse ne disait rien en allongeant Gorgui Diène à côté de Mawdo. Il alla ensuite chercher son père recroquevillé sur lui-même, entouré d'une foule silencieuse. La Montagne Sacrée grondait de plus en plus. Moïse s'assit à même le sol. Zak s'assit à même le sol. Moïse prit la main de Zak et baissa la tête. Zak ne disait rien. Il s'était approché de Moïse et avait posé sa tête sur son épaule. Zak dit à un moment :

« Moïse, Yakar a-t-elle tué notre mère ? »

Moïse n'avait pas répondu. Zak avait compris.

La foule toujours plus nombreuse n'avait pas dépassé ce que l'on pouvait appeler le seuil de la mesure. Alioune Sow, suivi de la horde qui portait ses fresques, était parvenu au pied de la Montagne Sacrée. Le soleil insouciant se promenait dans le ciel. Les vautours et les charognards, à nouveau, recommencèrent leurs rondes. Moïse lâcha la main de Zak et se leva. Zak se leva aussi. Une à une, les fresques furent placées sur les pentes de la Montagne Sacrée. C'étaient des fresques immenses au milieu desquelles brillait une pièce d'or. C'était à cause des pièces d'or sur les fresques de Alioune que les hordes l'avaient suivi et aidé, pour la forte récompense, chuchotaient certains. Une rumeur monta de la foule quand elle regarda les fresques. Le peuple s'en approcha à petits pas, en silence. C'était sa propre misère qui était là représentée. Le peuple silencieux se contemplait sur les fresques de Alioune Sow.

Le bruit lourd et sourd montait de plus en plus des entrailles de la terre, et les gens titubaient. La terre tremblait.

Moïse prit à nouveau la main de son frère et lui demanda de lui remettre les deux moitiés de la pièce d'or. Zak s'était approché de Mawdo, l'avait longuement regardé, et les larmes coulaient de ses yeux. Il prit la moitié de la pièce d'or dans la poche de son T-shirt de la friperie, où était écrit Calvin Klein. La moitié de la pièce d'or brillait étrangement. Il sortit ensuite d'une de ses poches l'autre moitié. Moïse remonta avec les deux moitiés de la pièce d'or vers la Montagne Sacrée et en accrocha une à la plus grande fresque de Alioune Sow, sur laquelle une pièce d'or était peinte sur des images d'apocalypse, qui rappelaient des toiles de Brueghel.

Le bruit lourd et sourd montait de plus en plus des entrailles de la terre...

Valdiodio Ndiaye

Lam's arriva au pied de la Montagne Sacrée accompagné de son extraterrestre, dans un bolide scintillant malgré tout. Ils étaient suivis par d'autres bolides, dont les jantes des pneus faisaient plisser les yeux à la foule. Lam's sortit du bolide avec son extraterrestre et commença à remonter la pente pour rejoindre Moïse et Alioune Sow. Lam's avait pu convaincre son extraterrestre qu'il savait où se trouvait la pièce d'or. Ce fut ainsi qu'il arriva à la Montagne Sacrée avec elle et quelques occupants encadrés par l'armée de terre, la marine, l'armée de l'air, les paracommandos, la garde républicaine, les sapeurs-pompiers, les policiers, les gendarmes, les CRS, des mercenaires, des hommes à tout faire, des tueurs à gages, des sorciers, des devins, des médiums, des gourous, des charlatans.

« La pièce d'or est là.

Elle est là.

Il faut aller la chercher », disait Lam's à son extraterrestre.

L'extraterrestre regarda la Montagne Sacrée et s'écria :

« Je ne veux pas. C'est impossible.

Je ne peux m'approcher de cette montagne.

Personne ne peut s'approcher de cette montagne.

— Mais ma sœur, ne vois-tu pas le peuple qui y vit, qui y mange, qui y baise. Tu ne sais pas que je suis originaire de cette Montagne Sacrée. Je suis de cette montagne.

Et toi, tu dis que tu ne peux pas t'en approcher.

Bouge tes fesses ma chère. »

Lam's la tira par le bras.

Moïse apostropha l'extraterrestre de Lam's, qui n'avait rien de mieux que la danseuse de Birlane, dont le corps délié dansait sous les habits légers :

« Ce sont vos saletés.

Tous ces gens que vous voyez là vivent de vos saletés, vivent dans vos saletés, mangent vos saletés.

Ce ne sont pas leurs saletés. Ce sont vos saletés.

La pièce d'or est coupée en deux.

Une moitié pour vous.

Une moitié pour le peuple. »

Les occupants qui avaient suivi Lam's et son extraterrestre dans leurs bolides scintillants étaient restés en bas de la Montagne Sacrée, figés.

Le bruit lourd et sourd montait de plus en plus...

Moïse descendit de la montagne en tenant l'autre moitié de la pièce d'or. Il s'approcha de l'extraterrestre de Lam's et la lui tendit. Elle ne la prit pas.

« Nous ne voulons pas de la moitié, nous voulons la pièce d'or entière, dit-elle en boudant.

— C'est impossible.

Cette pièce nous appartient », lui répondit Moïse.

L'extraterrestre sortit un carnet de chèques, une carte Visa, une carte Bleue, une American Express, une Gold, des liasses de dollars, d'euros, de francs suisses, de couronnes, de livres sterling, de yens, de francs canadiens, de riais, de dirhams, de francs CFA :

« Nous allons vous acheter les deux moitiés. »

Moïse la regarda droit dans ses yeux qui ne lui faisaient aucun effet, réalisait-il, et lui dit :

« La pièce d'or n'est pas à vendre.

Elle ne doit jamais être vendue.

Vous prenez une moitié, et tous les peuples prendront l'autre moitié. Si vous pouviez monter, vous verriez que l'autre moitié de la pièce doit nécessairement rester avec le peuple, tous les peuples. Sinon le bruit lourd et sourd que vous entendez nous éclaboussera tous, vous, nous et tous les autres. Ce bruit lourd et sourd, c'est le chaos que vous appelez astéroïde, qui anéantira la planète.

Iza zoulzi Lati lardi zilzalaha !

Quand la terre tremblera d'un violent tremblement !

Le peuple n'a plus rien à perdre, et pourtant, il tient encore à partager. Prenez une moitié, et nous prenons l'autre.

Vous êtes moins nombreux, à peine dix pour cent.

Le peuple, par contre, représente les quatre-vingt-dix pour cent.

Vous aurez toujours vos privilèges, peut-être jetterez-vous moins de déchets. C'est tout.

Vous ne sentirez même pas la différence.

Le peuple, lui, ne veut que le minimum.

Il veut manger à sa faim et retrouver sa dignité. »

L'extraterrestre de Lam's hésita et retourna vers les siens, debout devant leurs bolides scintillants au bas de la Montagne Sacrée. Leurs chauffeurs se tenaient droits comme des i de la période d'avant les années soixante, et les boutons dorés de leurs uniformes brillaient comme des étoiles.

Le bruit lourd et sourd monta de plus en plus et la terre commença à craquer. La Montagne Sacrée pencha dangereusement vers les occupants. Ils reculèrent, affolés. Certains demeurèrent pétrifiés, des déchets roulèrent jusqu'à leurs pieds, et quelques uns sortirent des mouchoirs en soie pour essuyer les bouts de leurs chaussures cousues mains.

Au sommet de la Montagne Sacrée apparut alors le *Condorong*, la face tournée vers Jérusalem. À côté de lui, l'oiseau mystérieux, le goutout, planait. Le *Condorong* leva ses petits membres vers le ciel et s'écria :

« Jérusalem ! *Shalom* !

Shalom ! Jérusalem !

Jérusalem ! *Shalom* ! »

Moïse jeta la moitié de la pièce d'or au bas de la Montagne Sacrée et s'approcha des nouveaux occupants avec Alioune Sow et Lam's, suivis par la foule. À quelques mètres d'eux, Moïse s'arrêta et leur dit que l'écuelle du *Condorong* ne pouvait être activée qu'avec les deux moitiés de la pièce d'or. Et sans attendre leur réaction, il remonta vers les masures, suivi par Alioune Sow, Lam's et son extraterrestre. Devant les corps de Gorgui Diène et de son fils Mawdo, ils se mirent à chanter dans la direction de Jérusalem. La foule reprit en chœur les chants. Le soleil scintillait, et la moitié de la pièce d'or brillait de feux intenses. Une lumière s'abattit sur la foule et illumina les masures et les décharges tout autour. Le bruit lourd et sourd s'atténua et la Montagne Sacrée brilla de mille feux en embaumant l'air de senteurs enivrantes. Des petites fleurs de toutes les couleurs, des orchidées sauvages poussèrent, et tous les enfants se relevèrent des flancs de la Montagne Sacrée en criant de joie. À côté des fleurs germèrent du mil, de l'arachide, du maïs, de l'igname, des haricots, du riz, tout ce qu'il y

avait dans l'Arche. Des sources d'eau jaillirent de la Montagne Sacrée et, en s'écoulant, se remplirent de poissons de toutes les couleurs. Les chèvres couraient au loin en criant de joie, annonçant la bonne nouvelle. Les fresques de Atioune Sow s'étalaient partout, et les représentations apocalyptiques furent éclaboussées de lumière par les pièces d'or qui brillaient, éblouissant les masures tout autour.

Moïse s'approcha de son père, dont les sanglots se mêlaient aux cris de joie d'une foule qui osait regarder le soleil en face, dans la direction de Jérusalem.

Le *Condorong* s'éleva au ciel et disparut, suivi de l'oiseau goutout mystérieux.

« Quand les peuples retrouveront leur dignité, quand les enfants pourront jouer et vivre en paix, et que les chats seront toujours là, l'écuelle du *Condorong* devra être rendue au *Condorong*. Elle appartiendra à tous les peuples.

À jamais !

Jusqu'au grand jour !

Yawm al khiyamati !

Quand tous les peuples seront rassemblés à Jérusalem.

Là où tous les hommes naîtront et mourront égaux.

Là où les portes du monde et du paradis seront juxtaposées.

Là où toutes les créatures seront des élues.

L'Alliance ne sera jamais rompue.

Dans le Royaume, il n'y aura pas d'injustice », disait le prophète de la corniche, qui était apparu, se tenant droit, de l'autre côté de la Montagne Sacrée.

Ceci fut dit et écrit.

Un arc-en-ciel s'étira dans le ciel, et sa palette dégagea l'horizon dans la direction de Jérusalem.

Et Moïse aperçut en bas de la Montagne Sacrée la danseuse qui remontait la pente vers lui, avec un grand sourire. Son corps délié se mouvait sous un habit léger et son foulard était nonchalamment jeté sur la tête. Elle dansait en tournoyant, un mouchoir repassé à la main. La Montagne Sacrée se trémoussa, et des milliers de fleurs se répandirent tout autour, dans un parterre qui recouvrit la misère des sens.

Et en chœur, le peuple tout autour de la Montagne Sacrée s'écria :

« Jérusalem ! *Shalom* !

Shalom ! Jérusalem !

Jérusalem ! *Shalom* ! »